



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

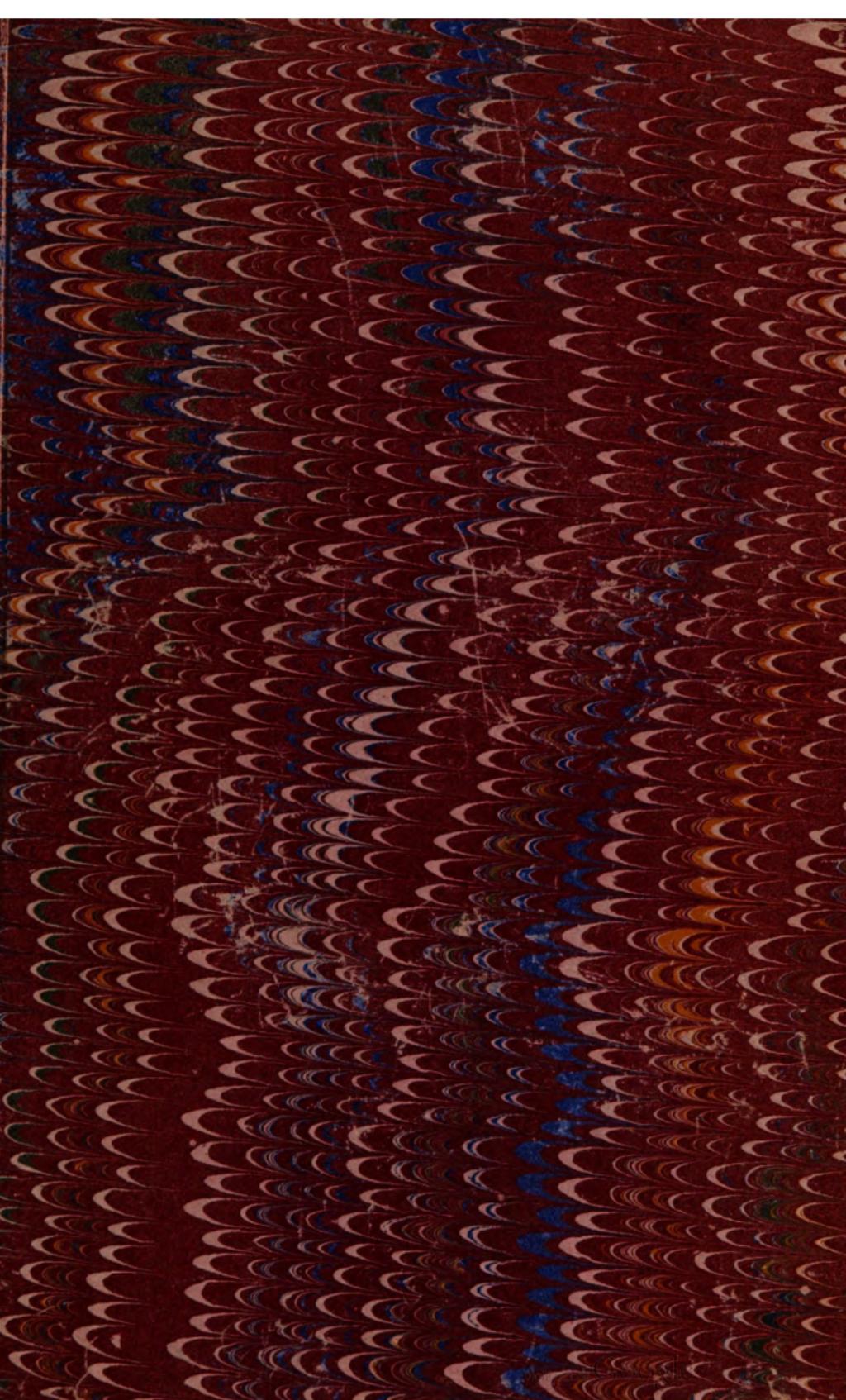
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



66, 9, 3

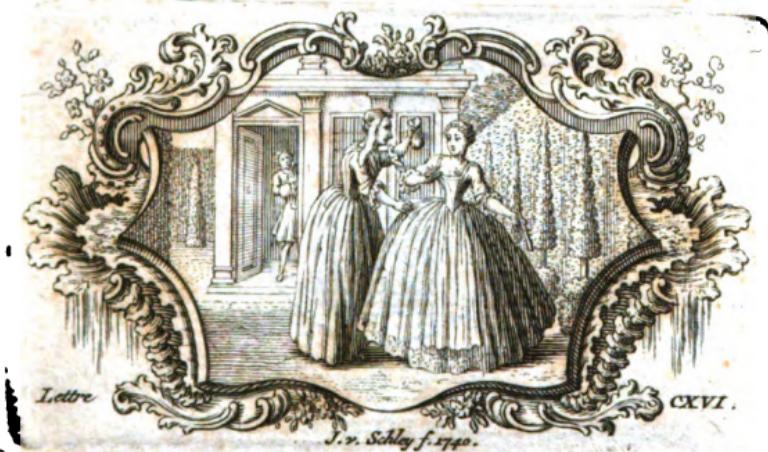
LETTERS
CABALISTIQUES,
TOME CINQUIEME.

Digitized by Google

LETTRES
CABALISTIQUES,
OU
CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE & CRITIQUE,
*Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elemen-
taires, & le Seigneur Astaroth.*

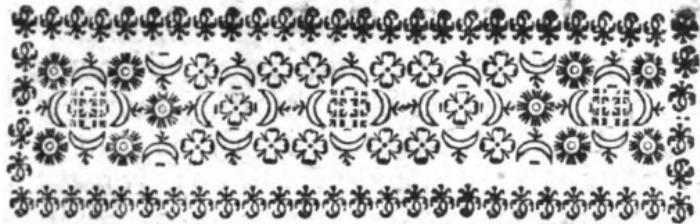
NOUVELLE EDITION, AUGMENTÉE
de LXXX. Nouvelles Lettres, de Quantité
de Remarques, & de plusieurs Figures.

TOME CINQUIEME,
DEPUIS LA CXXXIX. JUSQU'À LA CLXIV.



À LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XL.





LET T R E S
CABALISTIQUES,
OU
CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE & CRITIQUE,
*Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elemen-
taires, & le Seigneur Astaroth.*



LETTRE CENT TRENTÉ-NEUVIÈME.

Astaroth, au sage Cabaliste Abukibak.

U fais, sage & savant Abu-
T kibak, que le sort ordinaire
des Jésuites après leur mort,
c'est d'être condamnés à def-

Tome V.

A cen-

LETTRES

cendre dans nos infernales demeures. Ils y viennent effuier le châtiment que méritent les persécutions qu'ils ont faites sur la terre à de fort honnêtes gens. Ils y sont punis des mensonges, des impostures, des calomnies qu'ils ont mises en usage pour se venger de leurs ennemis ; ils y reçoivent la récompense que mérite leur detestable & affreuse politique , à laquelle ils sacrifient l'honneur , la probité & la Religion. La quantité qu'il y a de ces Réverends Peres dans l'Enfer , ne permettant pas qu'on puisse les placer chacun dans un cachot particulier , on est obligé de les mettre aujourd'hui deux ensemble ; car il est peu de damnés assez criminels , pour mériter d'en avoir un pour compagnon. Le nom de *Jésuite* n'est guères moins odieux dans ce monde-ci que dans l'autre ; & lorsque les Diables veulent se dire une injure sanglante , ils s'appellent *Ignaciens*. Il y a quelque tems qu'Arfaxa se battit vivement avec Eliel qui lui avoit donné ce titre méprisable ; & peu s'en fallut que ce dernier n'eût une jambe estropiée ainsi qu'Asmodée , si connu sous le nom de Diable boiteux.

Tu ne saurois croire , sage & savant Abukibak , combien cette maudite race Jésuitique nous est à charge dans l'Enfer ; elle nous l'est presque autant qu'aux Vénitiens , & j'ôserois dire qu'à tous

CABALISTIQUES, *Lettre CXXXIX.* 3

tous les Princes qui ne se laissent point séduire par leurs ruses, & par leurs dangereuses manœuvres. Non contens de disputer encore ici avec les autres damnés, ils se reprochent actuellement leurs fautes passées; ils se disent même des injures, & ils passeroient plus loin, & en viendroient aux coups, si nous n'allions faire finir leurs disputes. Quelquefois elles nous amusent, & nous les laissons durer jusqu'à un certain point. Je t'envoie le récit d'une dont j'ai été témoin, arrivée entre le Jésuite Hardouin & le Jésuite Jérôme Xavier, coulin de François Xavier, le seul des Ignaciens qui soit dans l'heureux séjour des Silphes, s'il est vrai qu'on puisse le regarder comme ayant été véritablement Jésuite.



A 2

„ DIA-

D I A L O G U E

„ ENTRE LE JE'SUITE HARDOUIN,
 „ ET LE JE'SUITE JE'ROME
 „ XAVIER.

„ JÉROME XAVIER.

„ DITES tout ce que vous voudrez,
 „ vous ne viendrez jamais à bout de don-
 „ ner quelque excuse raisonnabla pour
 „ justifier votre système. En voulant fai-
 „ re tomber tous les Auteurs anciens,
 „ soit sacrés, soit profanes, il n'a pas te-
 „ nu à vous que vous n'aiez jetté les
 „ hommes dans le Pyrrhonisme le plus
 „ affreux. Est-il de plus grand crime que
 „ celui d'effacer entièrement de la mé-
 „ moire des hommes le souvenir de tou-
 „ te l'Histoire ancienne ? C'est plonger
 „ dans le chaos les Nations les plus ci-
 „ vilisées, & les rendre égales à ces peu-
 „ ples barbares, qui n'ont aucune con-
 „ noissance de leur patrie & de leurs an-
 „ cêtres, & qui, semblables aux bêtes,
 „ n'ont d'autre notion de leurs préde-
 „ cesseurs, que de ceux qu'ils ont vû vi-
 „ vre & mourir. Il falloit que vous fuf-
 „ siez conduit par un esprit bien diabo-
 „ lique, pour avoir voulu exécuter un
 „ pa-

~ CABALISTIQUES, *Lettre CXXXIX.* 3

„ pareil dessein. Non, je ne pense pas
„ qu'on puisse rien entreprendre de plus
„ affreux, que de vouloir décréditer les
„ Ouvrages les plus authentiques, & les
„ faire passer pour des Ecrits fabriqués
„ par quelques misérables Moines.

„ HARDOUIN.

„ Vous vous trompez. Je connois un
„ crime beaucoup plus grand, & dont
„ vous vous êtes rendu coupable. C'est de
„ supposer de faux évenemens dans les
„ Livres qu'on écrit, & de les remplir
„ de mensonges, sur-tout quand ces Li-
„ vres traitent de certaines matières qui
„ ont quelque rapport à la Religion. Son-
„ gez à l'impudence que vous avez eue
„ de corrompre tous les Evangiles dans
„ l'*Histoire de Jesus-Christ*, que vous avez
„ écrite en Perſan, & que vous avez ré-
„ pandue, qui pis est, dans toute la Per-
„ ſe, comme si c'étoit le véritable Evan-
„ gile. Pouvez-vous après cela, égaler
„ mon crime au vôtre? C'étoit pour em-
„ pêcher que des imposteurs, tels que
„ vous, ne trompassent le Public, que
„ j'ai voulu inspirer de la méfiance pour
„ les Ecrits qu'on regardoit comme les
„ plus authentiques.

6 . . . L E T T R E S

„ JÉROME XAVIER.

„ IL est vrai que vous vous y êtes pris
„ d'une manière bien sage & bien pru-
„ dente. Vous avez dit des absurdités si
„ grandes, qu'il faudroit avoir perdu en-
„ tiérement la raison pour faire la moin-
„ dré attention à vos raisonnemens. D'ail-
„ leurs, où avez-vous appris que pour
„ prévenir un mal, il soit permis d'en
„ faire un cent fois plus considérable ?
„ Heureusement votre sytème n'a causé
„ aucun préjudice à la Société civi-
„ le, parce qu'il étoit trop fou; mais
„ ce n'a pas été votre faute si vous a-
„ vez si mal réusssi. Il faut attribuer ce-
„ la à votre ignorance, & non point à
„ votre probité.

„ HARDOUIN.

„ IL vous convient bien de me trai-
„ ter d'ignorant, tandis que toute la
„ Société a publié, & publie encore
„ que j'ai été un des plus grands gé-
„ nies de l'Europe. Il y a même des
„ Savans qui me haïssoient, qui ont é-
„ crit contre moi, & qui cependant ont
„ dit que j'avois de la science & de l'é-
„ rudition.

„ J É-

CABALISTIQUES, *Lettre XXXIX.* 7

„ JÉRÔME XAVIER.

„ EN vérité il falloit que ces Savans-
„ là fussent bien complaisans ; je ne le se-
„ rois point autant qu'eux , & je vous
„ prouverai que vous étiez Critique ri-
„ dicule, Humaniste ignorant , Théolo-
„ gien visionnaire , Imposteur dans vos ci-
„ tations , & puéril dans vos réflexions.
„ Voulez - vous une preuve de la ridicu-
„ lité de vos critiques ? Parmi un nom-
„ bre immense que m'offrent vos remar-
„ ques sur les Odes d'Horace , je me
„ contenterai de celle que me fournit
„ l'Ode Allégorique que ce Poète a faite
„ sur les troubles de la République, qu'il
„ compare à un bâtiment agité par les
„ flots de la mer. *O Vaiffeau !* dit - il * ,
„ on va donc encore t'exposer aux flots d'une
„ mer

* *O Navis ! Referent in Mare te novi
Fluctus ! O quid agis ? Fortiter occupa
Portum. Nonne vides ut
Nudum remigio latus ;
Et malus celeri saucius Africo ,
Antennæque gemant , ac sine funibus
Vix durare Carinae
Possint , imperiosius .
Æquor ? Non tibi sunt integra linta.
Non Dii , quos iterum preſſa;
Voces malo.
Quamvis Pontica pinus*

„ mer irritée ! Ne quittes point le port. Ne
 „ vois-tu pas que tes côtés sont dépourvus de
 „ rames, que tes antennes ébranlées gémissent
 „ sous les coups de l'impétueux vent d'Afrique
 „ dont tu as été maltraité ? Il est impossible
 „ que tu résistes à la fureur de la tempête, il
 „ te manque la moitié de tes agrets, Et dans
 „ ton malheur tu n'as plus de Dieux à qui tu
 „ puisses recourir une seconde fois. Quoique tu
 „ te vantes d'être construit d'un bois, crû dans
 „ les forêts du Pont Euxin, ton illustre naiss-
 „ ance Et ton nom, célèbre ne te garantiront
 „ point d'être le jouet des vents. Les sages
 „ nautonniers ne se reposent point sur les pein-
 „ tures qui ornent la poupe de leurs bâti-
 „ mens.

„ Je ne pense pas qu'on puisse rien
 „ voir de plus clair que cette allégorie.
 „ Tous les grands hommes qui ont fait
 „ mention de cette Ode, ont été du sen-
 „ timent de Quintilien, qui reconnoît
 „ qu'Horace a eu en vûe les guerres qui
 „ menaçoint la République Romaine.
 „ Vous seul avez prétendu que Quinti-
 „ lien soutenoit ce sentiment par une ex-
 „ plication forcée des deux premiers
 „ vers

Silvæ Filia nobilis;
 Faëtes Et genus Et nomen inutile,
 Nil pœtis timidus navisca pupibus.
 Fidit, tu nisi ventis
 Debes, ludibrium cave.

Horat. Odar. Lib. I. Ode XIV.

CABALISTIQUES, *Lettre CXXXIX.* 9

„ vers de cette Ode * ; mais il faut être
„ bien impudent, ou bien ignorant, pour
„ avancer un fait pareil. Chaque strophe
„ de cette Ode exprime naturellement
„ quelque évenement, qui ne peut con-
„ venir qu'à la République Romaine. Ce
„ vaisseau, qu'on veut ramener dans une mer
„ agitée, c'est Rome, échappée des fu-
„ reurs de la guerre civile de César &
„ de Pompée, & prête à être replongée
„ dans le même malheur. Ces côtés dé-
„ pourvus de rames, ces antennes ébranlées,
„ ce défaut d'agrets, sont les playes & les
„ bleffures que la République avoit re-
„ çues par les divisions intestines qui a-
„ voient détruit une partie de ses for-
„ ces. Mais un endroit frappant, & qui
„ marque bien la vérité de l'allégorie,
„ c'est celui où le Poète dit, *Dans ton*
„ *malheur tu n'as plus de Dieux à qui tu*
„ *puiſſes recourir une feconde fois.* Il entend
„ par ces Dieux César & Pompée, qui
„ furent les Chefs des deux partis op-
„ posés ; & s'il ne parloit pas allégori-
„ quement, qu'il ne fit mention que d'un
„ simple vaisseau, y auroit-il rien de plus
„ fa-

* *Quamvis Quintilianus, Lib. VIII. Cap. VI.*
versus duos priores exponit allegorice, sed duos illos
dumtaxat, & quidem satis coacte. Joannis Har-
duini *Opera Varia &c. Pseudo-Horatius, sive*
Animadversiones Criticæ, &c. in Lib. I. Odar.
pag. 334. col. 2.

A 5.

10 L E T T R E S

„ fade & de plus impertinent que ce
„ vers ? Est-ce que les Dieux ne pou-
„ voient pas secourir une seconde fois
„ les matelots , & empêcher leur nau-
„ frage ? Le reste de l'Ode n'est pas
„ moins clair que le commencement. Le
„ Poëte continue l'allégorie , il fait al-
„ lusion aux campagnes & aux forêts
„ Troïennés, situées sur les bords du Pont-
„ Euxin. Les Romains se vantoient de
„ descendre des Troïens , ils se glori-
„ fioient beaucoup de cette origine ; Ho-
„ race leur fait sentir sagement que quel-
„ que noble & quelque ancienne que soit
„ celle d'un peuple , il n'y doit pas fonder
„ davantage ses esperances , que les sages
„ nautonniers leur sûreté sur les peintu-
„ res & les richesses de la poupe de leur
„ bâtiment. Je défie un homme , qui
„ n'est pas privé de l'usage de la raison ,
„ de ne pas sentir la juste conformité de
„ cette allégorie.

„ Voions à présent les belles criti-
„ ques que vous avez faites sur cette Ode.
„ Vous prétendez qu'elle a été composée
„ sur la fin de l'année 1233. ou au com-
„ mencement de la suivante , lorsque le
„ Comte Jean de Brimon s'embarqua pour
„ se rendre à Constantinople dans un
„ tems où le reste de l'Empire étoit prêt à
„ crouler *. Examinons sur quoi vous fon-
„ dez

* *Anno, ut nunc quidem videtur, exente 1233.*
vel

CABALISTIQUES, Lettre CXXXIX. 11

„ dez ces savantes découvertes. O vais-
„ seu ! dités-vous. C'est celui qui apporta
„ la nouvelle de la mort de Robert de Courte-
„ nai , Empereur de Constantinople , l'année
„ 1229 *. Sur quoi fondez - vous cette
„ opinion ? Sur une supposition gratuite ,
„ dont il ne vous a pas plû de nous ap-
„ prendre la moindre raison.

„ Le reste de votre critique est dans
„ ce goût. *Ne quittes point le port.* Cela
„ veut dire , *Ne quittes point le Port d'Os-
„ tie , duquel Jean de Brimon partoit.*

„ *Le vent d'Afrique.* C'est le vent qui
„ poussa le vaisseau de la Mer Egée sur les
„ côtes de France.

„ Construite d'un bois , crû dans les fôrets
„ du Pont - Euxin. C'est une preuve que
„ c'étoit un véritable vaisseau , parce que le
„ Pont - Euxin n'étant pas éloigné de Constan-
„ tinople , on s'y sert du bois qui croît sur ses
„ côtes pour en fabriquer des vaisseaux.

„ *Ton illustre naissance , & ton nom célè-
„ bre.* C'est - à - dire le nom de vaisseau
„ , Grec ,

*vel incipiente 1234. cum Joannes Brennensis Comes ,
prope cadentis Imperii Romanicæ , ut tunc appellatur ,
administrationem suscepturnus , Mari Byzantium peteret , Oden banc exaravit Pseudo-Horatius.*
Idem , ibid. col. 1.

* *O Navis ! Quæ nuncium attulit de obitu Ro-
berti de Curtenaio Imper. Constantinopolitani , Anno
1229.* Idem , ibid. col. 2.

„ *Grec, de vaisseau Impérial, de vaisseau Roial* *.

„ CERTAINEMENT si le Poëte avoit vou-
 „ lu dire ce que vous lui prêtez, il au-
 „ roit écrit une plaisante Ode, & d'un
 „ goût bien sublime; tous ses discours se
 „ réduiroient à ceci: *Vaisseau! Tu ne vaus*
 „ *plus rien, tu n'as plus de rames, ni de cor-*
 „ *dages, restes dans le Port; car quoique l'on*
 „ *t'appelle le vaisseau de l'Empereur, le vent*
 „ *ne t'éparneroit pas davantage qu'un autre.*
 „ Voilà un goût de Poésie assez singulier:
 „ il est aussi bas & aussi ridicule, que ce
 „ que vous dites sur la peinture des pou-
 „ pes est faux. Vous prétendez qu'on ne
 „ les peignoit point avant le treizième sié-
 „ cle †. Pensez-vous, en disant cela, au
 „ bâtiment sur lequel étoit Cléopatre lors
 „ de la Bataille d'Actium? Je pourrois
 „ vous

* *Fortiter occupa portum. Noli exire e portu*
fortiter, Epibeton puerile! Portum Ostiensem in-
telligit, unde solvit Joannes Brennenensis, Idem, ibid.

Malus celeri Africo faucius. Africo vento, qui
navim ex Ægæo Mari in Galliam detulit. Idem, ibid.

Pontica pinus. Strutta Byzantii navis, ex ar-
boribus silvarum Ponto Euxino vicinarum. Idem,
ibid.

Jactes & genus & nomen inutile. Cum diceretur
navis Græca, navis Regia, Navis Imperatoris Ro-
maniae, Idem, ibid.

† *Nil pictis pupibus. Pictas sane naves prima*
bæc, opinor, vidit ætas. Idem. ibid.

CABALISTIQUES, *Lettre CXL.* 13

„ vous citer plusieurs autres exemples ;
„ mais celui-là est assez décisif pour mon-
„ trer votre mauvaise foi, car je fais
„ bien que vous ne l'ignoriez pas.

„ C'EN est assez sur vos remarques his-
„ toriques, je vais vous faire voir que
„ vous êtes aussi mauvais Humaniste, que
„ ridicule Critique. „



LETTRE CENT QUARANTIEME.

„ SUITE DU DIALOGUE EN-
„ TRE HARDOUIN ET JE-
„ ROME XAVIER.

„ JÉROME XAVIER.

„ **A** PRÈS vous avoir prouvé le ridi-
„ cule de votre critique, voici de
„ quoi vous convaincre de votre igno-
„ rance dans les Humanités.

„ CONSIDERES, dit Horace, *la blancheur*
„ *du Mont Soracte*, *causée par la quantité de*
„ *neige*, *sous le poids de laquelle les arbres sont*
„ *prêts à se rompre*. C'est ainsi que je tra-
dus.

„ *Vides ut alta stet nive candidum*
„ *Soracte: ne jam sustineant onus*
„ *Silvæ laborantes.*

„ Vous

„ Vous vous récriez sur l'épithète de
 „ *laborantes* , & vous dites : *Quelle quantité de neige ne faut-il pas qu'il y ait, pour que des arbres en soient surchargés* * ? Le beau raisonnement ! Quel est le petit écolier d'Humanité qui ne sache pas que les Poëtes peuvent, & doivent même présenter aux Lecteurs des idées plus hardies, & exprimées par des métaphores plus fortes , que celles dont se fervent les Historiens , & même les Orateurs ? C'est pourquoi Virgile , dans un Ouvrage que vous reconnoissez être véritablement de lui, fait regretter à † un taureau la mort de son compagnon ; il ne se contente pas de rendre le laboureur affligé de la perte de cet animal. Les illustres Modernes ont imité les Anciens. Racine anime les ondes , de

* *Quantam vero necesse est esse nivium copiam, ut sub bis silvae laborent?* Ec tamen Dacerius : ce laborantes est fort beau, *centies sic exclamat, nec tamen fere alibi, quam ubi culpandus est Vates, inexacte scribit.* Idem , *ibid. pag. 333. col. I.*

† *Ecce autem duro fumans sub vomere taurus Concidit, & mixtum spumis vomit ore cruentem,*
Extremosque ciet gemitus; it tristis arator, Marentem abjungens fraterna morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
 Virg. Georg. Lib. III. sub. fin.

CABALISTIQUES, Lettre CXL. 15

„ de la mer : *Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.* * BOILEAU représente un „ pupitre comme un monstre capable de „ sentiment : †

„ *A ce terrible objet, aucun d'eux ne consule.*

„ *Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte :*

„ *Ils sapent le pivot qui se défend en vain ; Chacun sur lui d'un coup veut honorer „ sa main.*

„ Dacier a donc eu raison de soutenir „ que l'épithète *laborantes* étoit très poétique. Si l'on vouloit la rendre en „ François dans toute sa force , il faudroit se servir d'un verbe au lieu d'un „ adjectif, & dire, *les arbres gemissent sous le poids de la neige.* On conserveroit „ alors l'idée du Poète Latin , qui présente à l'esprit une image aussi belle „ que poétique. Vous n'en avez pas senti „ tout le prix : ce n'est pas la faute d'Horace , & encore moins celle de son Traducteur.

„ Vous trouverez sans doute que je suis peu complaisant dans l'examen de vos défauts ; mais je vous tiens paroît le :

* Racine, *Pbedre*, Tragedie, Act. V.

† *Le Lutrin*, Chant. IV.

„ le : ainsi, vous ne pouvez vous plain-
 „ dre de ma sincérité. Je vous ai déjà
 „ donné des preuves évidentes que vous
 „ étiez Critique ridicule & Humaniste
 „ ignorant; passons plus avant. Votre
 „ Traité des Athées découverts servira éter-
 „ nellement à montrer jusqu'où peut al-
 „ ler l'extravagance d'un Théologien,
 „ qui se laisse emporter à la fougue de
 „ ses passions, & qui sacrifie l'honneur,
 „ la probité & la raison au plaisir d'in-
 „ jurier les gens qu'il n'aime pas. Ce
 „ qu'il y a de plus surprenant dans votre
 „ folie, c'est que vous étiez aussi charmé
 „ de découvrir toute la Religion Chré-
 „ tienne dans les Ecrits des Païens, que
 „ de voir l'Athéïsme dans ceux des plus
 „ respectables Modernes. Vous préten-
 „ diez, par exemple, que le Pere Tho-
 „ massin étoit un Athée, parce qu'il di-
 „ soit que le *Livre de la Sagesse éternelle*
 „ n'est autre que le *Verbe divin*, & cette *Lu-
 „ mière céleste qui éclaire continuellement tous
 „ les hommes*, & leur fait voir dans le fonds
 „ de leur cœur ce qu'ils ne voient pas toujours
 „ dans les *Livres*; qu'il faut mépriser ce
 „ *Monde qui n'est que vanité*, & ne s'occuper
 „ que de l'éternité *. Peu de gens verront
 „ l'Athéïsme dans ce passage; ils ne décou-
 „ vri-

* Joannis Harduini Opera Varia &c. Athei
 detecti, Lud. Thomassinus, pag. 41. col. 2.

„ vriront pas davantage la Religion Chrétienne, où Horace , parlant de Prométhée qui déroba le Feu sacré , s'explique dans ces termes. *Il n'est rien que ne tentent les audacieux mortels ; ils veulent monter jusques dans les Cieux , & leurs crimes sont cause que Jupiter ne laisse jamais reposer son tonnerre* *. Selon vous , „ C'est-là une allusion à la Religion Chrétienne. Nos fautes nous empêchent d'aller au „ Ciel ; cependant nous prétendons y arriver , „ quoique nous ne permettions pas que Jupiter „ laisse reposer son tonnerre. Quoi de plus clair , „ ajoutez-vous , que le sens de ces vers ? Ils „ désignent clairement le Christianisme , qui „ promet une récompense dans le Ciel à ceux „ qui auront vécu saintement †. En vérité „ je ne comprends pas comment votre „ folie

* *Nil mortalibus arduum est :*
Cælum ipsum petimus stultitia: neque
Per nostrum patimur scelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.
 Horat. Odar. Lib. I. Ode III.

† *Adeo , inquit , nihil mortalibus ardui est , ut Cælum ipsum stulti incolere cupiamus , quamvis per nostra scelera Jovem cogamus nunquam de manibus ponere fulmina.* Ex Christiana Religione hic sensus est , quæ copiosam pollicetur mercedem in Cælis , bis qui vitam sancte composuerint. Joannis Harduini Opera varia , &c. Animadversiones in Lib. I. Odar. Horatil , pag. 332. col. I.

„ folie a pu aller aussi loin. Rien n'est si
 „ opposé à la Religion Chrétienne que
 „ ce passage , puisque le Poète traite de
 „ crime le dessein que les hommes ont
 „ de monter au Ciel , & que c'est-là une
 „ des principales fautes pour lesquelles
 „ Jupiter met les foudres en usage. Il
 „ faut avoir perdu totalement le bon sens,
 „ pour chercher autre chose dans ce pas-
 „ sage que la fable de Promethée.

„ IL me reste encore à prouver que
 „ vous avancez les faits les plus faux ;
 „ voici un exemple de vos impostures.
 „ Quelques Copistes ont mis dans l'Ode
 „ II. du Livre I. le mot *Mauri* au lieu de
 „ *Marsi*. Dacier a corrigé cette faute sur
 „ plusieurs anciens Manuscrits ; vous
 „ avez eu l'effronterie de le taxer d'a-
 „ voir supposé ce qui n'étoit point * : &
 „ cependant votre mensonge est prouvé,
 „ non seulement par trois Manuscrits qui
 „ sont dans la Bibliothéque du Roi, mais
 „ par

* *Quem juvat clamor, galeæque læves,*
Acer & Mauri pedicis cruentum
Vultus in boitem.

Horat. Lib. I. Ode II.

Ita Libri omnes: mentiente Dacerio in vetustis
Editionibus legi Marsi non Mauri. Sed Mauri Va-
tes solius metri causa scripsit. Harduinus, ibid. pag.
331. col. I. sub fin.

„ par un des plus apeiens & des plus
„ corrects qu'il y ait au Vatican.

„ JE dois enfin, pourachever votre
„ portrait, prouver que la plupart de
„ vos remarques sont puériles. Si je vou-
„ lois faire mention de toutes celles qui
„ sont contre le bon sens, il faudroit que
„ je critiquasse presque toutes vos Oeu-
„ vres posthumes. Je me contenterai donc
„ de vous en rappeller deux. La pre-
„ mière est celle que vous faites sur les
„ prodiges qui arriverent après la mort
„ de César, parmi lesquels Horace met
„ la quantité surprenante de neige qu'il
„ tomba. Vous prenez le ton badin qui
„ ne vous convient nullement, & vous
„ vous récriez beaucoup. Quoi ! dites-
„ vous, est-il surprenant qu'il tombe de la
„ neige pendant l'hyver; & cela doit-il épou-
„ vanter le genre humain * ? Non. Il est
„ certain qu'il n'y a rien d'extraordinaire
„ à voir neiger dans le mois de Jan-
„ vier; mais s'il tombe trente ou quaran-
„ , te

* *Jam satis terris nivis atque diræ
Grandinis misit Pater, & rubente
Dextera sacras jaculatus arces
Terruit urbem.*

*Ridicule nivis quantalibet copia inter prodigia &
ostenta reponitur: Et grande bimæ, quando &
nix decidit, quid babet diri, quod terrere urbem
possit? Harduinus, ibid.*

„ te pieds de neige , alors il y a de quoi
 „ épouvanter les peuples. On est fort ac-
 „ coutumé à la pluie ; cependant si elle
 „ devenoit si forte , que l'eau montât jus-
 „ qu'au second étage des maisons , au-
 „ roit-on tort d'avoir peur , & de regar-
 „ der cette pluie comme un prodige ?
 „ Avoiez naturellement que votre re-
 „ marque est du dernier ridicule. Celle
 „ que vous faites sur l'Ode de la naviga-
 „ tion qu'Horace adresse à Virgile , ne
 „ vaut pas davantage. Vous prétendez
 „ que cette Ode est supposée , parce que
 „ le Poëte , après avoir parlé de Virgile
 „ dans les huit ou dix premiers vers , ne
 „ parle plus ensuite que de la naviga-
 „ tion & de l'intrépidité des matelots *.
 „ Je vous jure par Belfébuth , & par no-
 „ tre Fondateur Ignace , que je n'ai ja-
 „ mais rien entendu , ni lû d'aussi comi-
 „ que que cette remarque. Je ne vous
 „ dirai pas qu'on voit bien que quoique
 „ vous vous mêliez de critiquer les Poë-
 „ tes , vous ignorez absolument la maniè-
 „ re dans laquelle il faut que leurs Ou-
 „ , vrages

* *Virgilium mittit Atbenas , ne Virgilio creda-
 tur minus cognitus fidicen Lyricus , quam Scriptor
 Sermonum & Epistolarum. At præter breve votum ,
 quod initio præfigitur , pro felici navigatione , re-
 liqua Ode de navigantium audacia est , quæ nihil ad
 Virgilium pertinet , aut ad rationem suscepit itino-
 ris. Idem , ibid. col. 2.*

„ vrages soient écrits. L’Ode demande
„ une espèce d’enthousiasme. :

„ *En elle un beau desordre est un effet de l’art **.

„ Vous en voudriez faire une tirade de
„ complimens ; on voit dans cela une
„ marque de votre bon goût. Mais enfin,
„ laissons ce nouveau genre de Poésie,
„ bon à l’usage des courtisans & des sol-
„ liciteurs de procès, & voions si parce
„ qu’il n’est fait mention d’une personne
„ que dans les huit premiers vers d’une O-
„ de, elle doit passer pour supposée. Si ce-
„ la est, l’Ode sur la Raison, que Rousseau
„ adresse au Marquis de la Fare, n’est pas
„ de ce Poëte, & dans toutes celles de
„ la Mothe je ne pense pas qu’on en
„ trouve huit ou dix qui ne soient pas
„ supposées. ,,

* Despreaux, *Art Poétiq.*





LETTRE CENT QUARANTE-ET-UNIEME.

„ SUITE DU DIALOGUE EN-
 „ „ TRE HARDOUIN ET JE-
 „ „ ROME XAVIER.

„ JÉROME XAVIER.

„ **Q**UELQUE incommodé que vous me
 „ trouviez, j'examinerai encore quel-
 „ ques - unes de vos critiques; elles sont
 „ toutes si absurdes, que sans me donner
 „ la peine de les choisir, je prendrai les
 „ premières qui s'offriront à mon esprit.
 „ Vous vous mêliez de critiquer les Poë-
 „ tes, & vous n'aviez pas les premières
 „ notions de la Poésie, ou du moins écri-
 „ viez - vous comme si vous ne les aviez
 „ point. Par exemple, dans une *Ode* *
 „ Ho-

* *O nata mecum Consule Manlio!*
Seu tu querelas, sive geris jocos,
Seu rixam, & insanos amores,
Seu facilem, pia testa, somnum.
O nata mecum testa!

Dilectum ridicule, cum sensus obvius talis dicti
fit.

CABALISTIQUES, Lettre CXLJ. 23

„ Horace dit, *O ma chere bouteille, née ainsi que moi sous le Consulat de Maribus ! Il est ridicule, dites-vous, de vanter l'ancienneté d'une bouteille. C'est de la vieillesse du vin, dont on doit faire cas.* La belle remarque ! „ Voions encore ce que vous ajoutez peu après. Ce n'est pas la bouteille qui cause les querelles, c'est le vin. Il falloit que vous en eussiez beaucoup bu, ou que vous fusiez dans le délire lorsque vous faisiez de pareilles remarques. Hé quoi ! dans tous les Poëtes nos contemporains n'aviez-vous pas vu cent fois emploier des expressions que vous condamnez & qui vous font croire les Odes d'Horace supposées ? Ne connoissiez-vous pas les charmantes Cantates de Fusilier ? N'aviez-vous pas vu dans celle de Bacchus & de l'Amour ?

„ *Quand Bacchus nous livre la guerre,
Gardons-nous bien de fuir ses coups ;
C'est dans la bouteille & le verre,
Qu'on trouve des plaisirs si doux.*

„ Que penseroit-on d'un homme qui diroit aujourd'hui que cette Cantate n'est „ point

fit etatem amporae eamdem ac Vatis esse ; nec tamen laudari soleat amporae vetustas, sed vini. Nec vero gerit amporae querelas vel jocos, seu rixam vel somnum, sine vino Harduin. Oper. Var. pag.

349.

B 4

„ point de Fufilier, parce que ce n'est pas
 „ dans le verre & la bouteille, mais dans
 „ le vin qu'on trouve les plaisirs, & qu'un
 „ bon Poète, comme lui, n'a pu se servir
 „ de ces expressions vicieuses? On traite-
 „ roit un pareil Critique de fou & d'hom-
 „ me qui n'a pas le moindre goût de la Poé-
 „ sie galante & badine. Appliquez-vous
 „ ce qu'on lui diroit, & passons à une au-
 „ tre de vos critiques. Pour celle-ci, elle
 „ est la plus impertinente de toutes. Oui
 „ Postbume, mon cher Postbume, dit Horace,
 „ nos jours s'écoulent rapidement, & les plus bel-
 „ les qualités, la piété, la droiture ne peuvent
 „ éloigner la vieillesse, ni reculer l'instant de
 „ notre mort. La répétition du mot de Post-
 „ bume vous choque étrangement. Il est ri-
 „ dicule, dites-vous, de repeter deux fois
 „ le même mot. Ne seroit-il pas déplacé
 „ & risible, ajoutez-vous, de dire *Tytire*,
 „ *Tytire*, nos ans s'écoulent? Le mot de *Tytire*
 „ que vous avez écrit, * vous devoit fai-
 ,, re

* *Ebeu fugaces, Postbume, Postbume,*
Labuntur anni! nec pietas moram
Rugis & instanti senectæ
Afferet, indomitæque morti . . .

.... *Inepte prorsus, nec nisi metro cogente nomen*
steratum Postbumi est. Nam cui placere posset,
Ebeu fugaces, Tytire, Tytire; vel Mæcenas, Mæ-
cenas; vel Augste, Augste, labuntur anni? Id.
 ibid. pag. 341.

„ re prendre garde à la sottise que vous
„ disiez, & vous auroit dû rappeller que
„ ces Poëtes se servent élegamment de
„ cette repetition dans certains endroits.
„ Ainsi Virgile dans un Ouvrage que vous
„ reconnoissez être véritablement de lui,
„ dit : *Ha ! Coridon, Coridon, à quelle fo-*
„ *lie t'es tu livré !*

„ *Ha Coridon, Coridon, quæ te dementia cœpit !*

„ DANS des endroits tendres, ou qui mar-
„ quent les regrets, cette repetition est
„ fort noble; nous sentons même qu'elle
„ est puisée dans la Nature, & rien n'est
„ plus ordinaire que de voir un amant dire
„ à sa maîtresse. *Ha ! Angelique, Angelique,*
„ *vous me trahissez !* De même un homme,
„ frappé de la rapidité avec laquelle notre
„ vie s'écoule, dira fort bien à son ami.
„ *Ha ! Posthume, Posthume, nos jours s'éclip-*
„ *sent comme l'ombre.* *

„ JE vois qu'il vous tarde que je finisse
„ l'examen de vos remarques; mais je ne
„ puis en vérité oublier celle qui se pré-
„ fente

* Un des meilleurs Poëtes que la France ait
aujourd'hui, a dit :

*Il est, il est aussi dans ce lieu de douleurs
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs.*
Voltaire, Henriade, Chant VII. vers. 200.
La repetition *Il est, il est*, est très naturelle.

„ fente à mon esprit, tous les mots repe-
 „ tés dans les vers vous blessoient horri-
 „ blement. Dans la II. *Ode* du IV. *Livre*,
 „ Horace dit * que lorsque César entrera
 „ vainqueur dans Rome, lui, ainsi que tous
 „ les Romains, célébreront un si beau jour,
 „ & s'écrieront plusieurs fois *Triumpbe*,
 „ *triumphe*. Le mot Latin de *Io triumphē*!
 „ répond à nos *Vive Louïs*. Vous trouvez
 „ cette répétition pitoiable, & vous croiez
 „ que c'est une médaille de Trajan qui a
 „ donné cette idée au faux Horace. On lit
 „ sur cette médaille, *Trajan Empereur, Em-*
 „ *percur très bon, protecteur de la ville de Mar-*
 „ *seille, Empereur très bon*. Ces mots répétés,
 „ dites-vous, ont été la cause de la répeti-
 „ tion

* *Tuque, dum procedis, Io triumphē!*
Non semel dicemus, Io triumphē!
Civitas omnis, dabimusque Divis
Tbura benignis.

Ridicula tum illa apostrophe est ad ipsum per se
 triumphum, tum geminatio illius dicti, *Io triumphē, penuria melioris*, quo versum clauderet. Ficta ea porro exclamatio est ex nummo Trajani *Imp.*
 in quo scriptum est, hinc *Tri*, inde *ump.* in me-
 dio autem laurus, ad cuius latus utrumque *Io* est,
 bac sententia. Trajanus Imperator, Imperator
 optimus: Urbis *Massiliæ* Protector, Imperator
 optimus. En unde ficta acclamatio, *Io triumphē,*
 a cohorte nimium festinante, cum eruditionem vel-
 set ex nummis colligere. Id. ibid. pag. 352.

„ tion de *Io triumphe!* Actuellement qu'il
„ ne nous est plus permis de déguiser
„ nos sentiments, avouez, mon ancien
„ Confrere, qu'il falloit que vous extrava-
„ guassiez tout-à-fait lorsque vous cou-
„ chiez sur le papier de pareilles ridiculi-
„ tés. Eh! que ne disiez-vous que tous les
„ Poëtes Grecs, qui avoient employé dans
„ leurs Odes de semblables exclamations
„ répétées, avoient aussi copié des mé-
„ dailles? Que ne prétendiez-vous que les
„ Poëtes modernes avoient fait la même
„ chose, & que lorsque Rousseau, avoit
„ commencé un Epitalame par ces deux
„ vers,

„ *Io Himen, Io Himenée!*
„ *Favorisez cette journée,*

„ Il avoit copié quelque médaille de
„ Trajan, ou plutôt quelque vieille pièce
„ de trente sols du tems de Philippe le
„ Bel? Il falloit que vous vous figurassiez
„ que ceux pour qui vous écriviez, n'euf-
„ sent pas le sens commun. Il ne faut qu'a-
„ voir la plus petite notion de la Poésie,
„ & la connoissance la siplus mple de la
„ Langue Latine, pour sentir combien la
„ répetition des mots *Io triumphe!* est na-
„ turelle. Souffrez que je vous récite ici
„ une strophe entière où ils se trouvent,
„ & que j'appelle du Pere Hardouin vivant
„ & insensé, au Pere Hardouin, forcé chez
„ les Diables de dire la vérité.

„ *Tu-*

„ *Tuque dum procedis, Io triumpbe !*
 „ *Non semel dicemus Io triumpbe !*
 „ *Civitas omnis, dabimusque Divis*
 „ *Tbura benignis.*

„ Vous aviez de l'érudition, mon cher
 „ Confrere ; mais vous n'aviez aucun goût,
 „ point de délicatesse, point de légèreté,
 „ point de finesse ; vous vouliez juger des
 „ Ouvrages des plus grands Poëtes, & vous
 „ n'aviez aucune connoissance des beautés
 „ de la Poésie. On pouvoit vous appliquer
 „ ce qu'a dit depuis vous, un excellent Au-
 „ teur : * *Pour juger des Poëtes, il faut sen-*
 „ *tir, il faut être né avec quelques étincelles du*
 „ *feu qui anime ceux qu'on veut connaître ; com-*
 „ *me pour décider sur la Musique, ce n'est pas af-*
 „ *sez, ce n'est rien même de calculer en Mathéma-*
 „ *ticien la proportion des tons, il faut avoir de*
 „ *l'oreille & de l'ame. Si vous aviez pensé aus-*
 „ *si sensément que cet Auteur, vous ne*
 „ *vous seriez point mêlé de décider sur des*
 „ *matières où vous étiez un véritable igno-*
 „ *rant ; vous n'auriez point dit qu'il fal-*
 „ *loit † que le faux Horace qui a fait les*
 „ *Odes,*

* Voltaire, *Essai sur le Poème Epique.*

† *Gens quæ cremato fertis ab Ilio.*
Tubata Tuscis æquoribus, sacra,
Natosque, maturosque patres,
Pertulit Ausonias ad urbes.

Imm

„ *Odes*, n'eût jamais eu aucune connoissance de l'*Æneïde*, parce que l'Auteur de l'*Æneïde* fait aborder la flote d'Enée en Sicile & en Lybie, & que l'autre la fait aller tout droit dans la mer de Toscane.
 „ Un écolier qui connaît tant soit peu les règles épiques, ne fait-il pas qu'un Poëte est le maître dans un Poëme de feindre des évenemens purement imaginaires pour orner son Ouvrage, & de faire par courir des païs à son héros, où il n'alla jamais? Que diroit-on d'un homme qui prétendroit que l'Auteur du *Télémaque* n'avoit jamais l'Odissée, puisqu'il prête à Ulisse certaines choses qui ne sont point dans le Poëme Grec? Il faudroit donc que les Poëtes se copiasstent toujours les uns les autres, s'ils devoient suivre la vérité de l'Histoire, ou passer pour n'avoir pas l'ceux qui ont écrit des Ouvrages qui y étoient conformes. L'Auteur de la *Henriade*, qui fait passer Henri

„ ri

*Immo vero, non ab Ilio cremato, sed ante ob-
seffum, Aesonii Troja gens missa coloni fuere,
ut Virgilius cecinit in Georgicis. Maturi patres,
pro senes, inepta & puerilis ad versum explendum
circumlocutio est. Denique classem Trojanam jac-
tamat in Tusco mari fuisse, non equidem negaver-
rim: sed si ita est, non vidit Æneidem Pseudo-
Horatius, qua jactamat Æneæ classem, non Tusco
mari refert, sed in Siculo Libycoque ultra Siciliam.
Id. ibid. pag. 353.*

„ ri IV. en Angleterre, où il ne fut jamais
 „ réellement, n'auroit donc pas ouvert
 „ un seul Volume, & ignoreroit tout
 „ ce qu'ont écrit les Auteurs contempo-
 „ rains de ce Prince.

„ EN voilà assez, je n'ajouterai plus qu'un
 „ mot. Je ne fais pas pourquoi vous ne
 „ vous êtes pas contenté de supposer deux
 „ Horaces, & qu'il vous a plu d'en mettre
 „ quatre* au lieu d'un seul. Vous préten-
 „ diez que le véritable étoit l'auteur des
 „ *Satyres* & des *Epîtres*, que le second avoit
 „ fait les *Odes*, le troisième les *Epodes*, &
 „ le quatrième *l'Art Poétique*. Ce qu'il y
 „ avoit de plus singulier, c'est que vous
 „ souteniez que *l'Art Poétique* avoit été fait
 „ par un Poète du quatorzième ou du quin-
 „ zième siècle ; qu'il étoit plein † de *Galli-*
 „ *cismes*.

* *Alterius Vatis istud esse opus de Arte Poeti-
 ca arbitramur, quam sunt Libri Carminum, vel
 Epodon; ita ut nisi me mea fallit conjectatio, non
 unum jam Horatium babeamus, sed omnino qua-
 tuor. Primum antiquissimum & genuinum, qui
 Sermones scripsit & Epistolas, tres reliquos,
 recentes ac suppositios, quamvis ejusdem aevi: u-
 num, qui Carmina scripsit, alterum qui Librum
 Epodon, tertium qui de Arte Poetica ad Pisones.*
 Id. ibid. pag. 361.

† *Cui lecta potenter erit res,*

*Et potenter pro secundum vires, & res pro ar-
 gumen-*

CABALISTIQUES, *Lettre CXLI.* 91

„ *cismes*. Il y a grande apparence qu'on
„ connut, & qu'on pratiqua alors les rè-
„ gles qu'Horace a données; il y paroît
„ par les pitoiables Ouvrages des Poë-
„ tes de ce tems. Je le repete, il fal-
„ loit que vous prissiez les hommes pour
„ des imbécilles. Notez, s'il vous plait,
„ que vous reconnoissiez que l'*Art Poé-*
„ *tique* est un excellent Ouvrage.* Je
„ crois m'être dégagé de ce que je vous
„ avois promis: si vous n'êtes pas con-
„ tent de votre portrait, ce n'est pas
„ ma faute; il est peint d'après nature.

*gumento dicitur inepte. Potenter, puissamment,
Gallicismus est.*

* *Tametsi autem distat plurimum hoc Opus a ve-
na ingenioque Horatii, tamen longe superat dili-
gentia & dicendi facultate Scriptores Carminum
& Epodon: aut si scripsisse idem Carmina existi-
mandus est, hic vicit seipsum.* Id. ibid. pag. 362.



LET-

LETT. CENT QUARANTE-ET-DEUXIEME.

„ SUITE DU DIALOGUE EN-
„ TRE HARDOUIN ET JE-
„ ROME XAVIER.

„ H A R D O U I N .

„ J E vous ai écouté avec beaucoup de
„ patience , & sans vous interrompre ;
„ je me flatte que vous voudrez bien
„ agir de la même manière. Je vais à
„ mon tour faire l'analyse des Ouvrages
„ que vous avez supposés.

„ DANS le faux *Evangile* que vous avez
„ publié en Perse , & dans l'*Histoire de*
„ *St. Pierre* que vous avez écrite , votre
„ but a été d'établir tous les faux Mira-
„ cles qu'on lit dans les *Légendes* , d'au-
„ toriser toutes les Traditions les plus
„ fausses , & d'établir la primauté du Pa-
„ pe sur les ruines de l'Ecriture. Je crois
„ que si je prouve clairement ces trois
„ griefs , vous ne me disputerez plus
„ d'être moins criminel que vous. Je
„ commence par examiner le premier ,
„ & je vois que vous avez inséré dans
„ votre *Evangile* apocryphe toute la fa-
„ ble

„ blé que les Dominicains, avides d'or
 „ & d'argent, ont inventée sur la Ma-
 „ delaine. Non seulement vous assurez
 „ qu'elle alla réellement en Provence
 „ où elle mourut ; mais vous racontez
 „ toutes les histoires qu'ont débitées les
 „ Moines, & vous assurez que les Anges
 „ la portoient sept fois par jour dans le
 „ Ciel *. Voilà des voïages, qui sont
 „ pour le moins aussi mal autorisés que
 „ mes orithques, & je ne comprends pas
 „ comment vous avez osé insérer une
 „ pareille fable, aussi contraire au bon
 „ sens & à la Religion, dans un Livre
 „ auquel vous aviez donné le titre d'*His-
 toire de la Vie de Jésus-Christ.* Je m'é-
 „ tonne qu'en faisant la relation du voïa-
 „ ge

* *Et postquam Iesus Christus in Calos ivisset, Iudai ipsam (Magdalenam) e Regione sua eje-
 runt, & navi impositam relegarunt. Illa eadem
 navi ad Emporium, Massiliam dictum, quod in Ro-
 gno Francie est, pervenit, atque in illa terra Cbri-
 stum. & Evangelium ejus prædicavit, multosque ad
 Religionem ejus perduxis. Tunc montem quendam
 elegit, ibique triginta annis cum summa abstinen-
 tia & cultu meditationis in Crypta vixit, & sin-
 gulis diebus septies eam Angoli in Cælos portabant.
 Historia Christi, Persice conscripta, simulque
 multis modis contaminata, a P. Hieronimo Xa-
 vier, Soc. Jesu, Latine redditâ, & animadver-
 sionibus notata, a Ludovico de Dieu, *Part. II.*
 pag. 254.*

„ ge de la Madeleine à Marseille , vous
 „ n'avez pas fait mention des contes qu'on
 „ débite sur St. Maximin , que les Domi-
 „ nicains lui donnaient pour Ecuier dans
 „ sa route .

„ VENONS au second grief qui regarde
 „ les fausses Traditions . La nuit de la
 „ naissance de Jésus , dites-vous , il arriva
 „ à Rome deux événemens remarquables . Le
 „ premier , c'est qu'une fontaine d'huile parut
 „ tout-à-coup au milieu de la ville , qu'elle
 „ aqua , plusieurs jours , & forma un torrent
 „ qui s'alla jeter dans la mer . Le second ,
 „ c'est qu'on ferma le Temple de Janus *.
 „ Baronius , & les autres Savans qui ont
 „ parlé du premier prodige , convien-
 „ nent

* *Ita nocte Nativitatis , due res miranda con-
 tingerunt . Una , quod eodem tempore quo Christus
 Rethemni natus est , in urbe Roma fons olei oliva-
 rum prodit & fluxit , & torrens factus , Mari se
 conjunxit , & aliquot dies perduravit . Hac signum
 erat natum esse in mundo Christum , fontem miseri-
 cordiae , & restauratorem necessitatum . & agri-
 dinum egenitum . Altera , quod quoniām . Octavius
 Cæsar vitoriosus bello fuerat , & super mundum
 judicium & dominium cum summa tranquillitate &
 securitate exercebat , in signum hujus , clauserant
 fores Templi Numinis sui , cui nomen Janus , id
 est Dominus claudendi . & aperiendi opera , præser-
 tim in negotio belli . Nam istae fones antea aperta
 fuerant in signum quod pax non esset . Idem , ibid .
 Part . I . pag . 70 .*

CABALISTIQUES, *Lettre CXII.* 33

„ nent tous que s'il est vrai qu'il soit v 
„ rit ble , il est arrivé environ trente-
„ sept ans avant la naissance du Messie. Et
„ quant aux portes du Temple de Janus,
„ le même Baronius montre que c'est-là
„ une fausse Tradition ; & Jean Louis de
„ Dieu , votre Critique , a prouvé que
„ la première fois que le Temple de Ja-
„ nus avoit été fermé , c' t oit 28. ans
„ avant que Jésus f t né; la seconde 23.
„ ans ; la troisième 8. ans ; & la quatri -
„ me sous l'Empire de Néron , long-
„ tems après sa naissance *. Vous voilà
„ donc

* *Baronius, in Appar. ad Annal. Eccles. tr dit ex Eusebio contigisse id tertio Triumviratus anno, id  st 37. circiter ante natum Christum annis. Ergo non ipsa Nativitatis nocte. Vide & Jesuitam Barradum Concord Evangel. l. 8. c. 13. Alterum, quod fores Templi Jani (quod Dominum claudendi & aperiendi negata, præcipue belli significat) Bas- tenus apertas , in figura universitatis portis clauserint. Et hoc negat Baronius ibidem contigisse ipsa Nativitatis Christi nocte. Merito sane : nam si Cicero- nis , tunc Consulis , jussu factum , cum devicto ab Augusto mortuoque Antonio , deditaque a Cleopatra A gipio , Nuncium Romanum effet delatum , quod 28. circiter ante natum Christum annis aecidit. Secun- do clausum est ab Augusto , Junio Silano , & Au- gusto Coss. 23. circiter ante Christum annis. Tertio a Senatu decretum , ne clauderetur , sed orien- tibus novis bellis impeditum , Julio Antonio , A. E. Fabio Maximo Coss. 8. circiter ante Christum annis.*

„ donc encore convaincu d'autoriser les
 „ Traditions les plus fausses dans votre
 „ faux *Evangile*.

„ PASSONS à l'article des Papes. Je ne
 „ m'arrêterai pas à tous les mensonges
 „ que vous avez dits dans l'*Histoire de St.*
 „ *Pierre* , pour établir l'autorité Papale.
 „ Je vous aurois passé ces impostures ,
 „ dont j'ai moi-même été coupable , si
 „ vous ne les aviez inserées que dans
 „ l'*Histoire apocryphe* de cet Apôtre ;
 „ mais je ne puis souffrir que vous les
 „ aiez répandues dans votre *Vie de Jésus-*
 „ *Christ* , & que vous aiez effrontément
 „ corrompu & altéré les véritables Ecrit-
 „ tures , en faisant faire des actions au Mes-
 „ sie , dont les Ecritures ne font aucune
 „ mention. *Le Christ* , dites-vous , ne baptisa
 „ que *Pierre*. *Pierre baptisa tous les autres A-*
 „ *pôtres* , & ceux-ci tous ceux qui croioient en *Jé-*
 „ *sus-Christ* *. Apprenez-moi de grace , où
 „ avez-vous pris ces circonstances ? A-
 „ viez-vous donc oublié qu'il n'en est fait
 „ aucune mention dans l'Ecriture ? Non
 „ sans doute ; mais vous vouliez , comme
 „ , le

*Postea demum diu post Christum , sub Nerone clau-
 fum. Lud. de Dieu Animadvers. in Excerpta ex
 Hist. Christi , pag. 169.*

* *Christus solum Petrum baptizavit , Petrus re-
 liquos Apostulos omnes alios qui in Christum crede-
 bant. Historia Christi Perseus conscripta , &c.
 pag. 154.*

CABALISTIQUES, *Lettre CXLII.* 37

„ le remarque fort bien Louïs de Dieu,
„ établir la primauté du Pape *. Un men-
„ sone de plus ne vous faisoit pas pei-
„ ne, & vous regardiez comme un grand
„ coup de faire baptiser tous les autres
„ Apôtres par St. Pierre.

„ JUGEZ à présent, si vous ne devez
„ pas être en horreur, non seulement à
„ tous les gens de Lettres, mais encore
„ à tous les véritables Chrétiens. Du
„ moins, si j'ai voulu détruire les an-
„ ciens Ecrivains, j'ai toujours respecté
„ l'*Evangile*, & j'ai bien été éloigné de
„ vouloir le corrompre, & en fabriquer un
„ nouveau, rempli d'impostures & d'im-
„ pertinences. Il faut avouer que vous
„ étiez un plaisant Apôtre, & que vous
„ donnez aux gens de sens une grande
„ idée des Missionnaires de la Société.

„ J É R O M E X A V I E R.

„ Si j'ai fait un mauvais Livre, du
„ moins est-il encore incertain aujour-
„ d'hui dans le Monde si j'en suis l'Au-
„ teur. Nos Confreres soutiennent fer-
„ me-

* *Nibil solidi habet hoc assertio. S. Job. 4. 1.*
asserit Christum ipsum non baptizasse. Unde ergo
Petrum baptizasse scitur? Et quidem solum? Filium
id ab iis qui primatum Petri fulcire ambierunt.
Lud. de Dieu Animadvers. in Excerpta ex His-
toria Christi, pag. 601.

„ mement que je n'y ai aucune part. Un
 „ des plus savans a dit beaucoup d'inju-
 „ res à Jean de Dieu , il l'appelle six ou
 „ sept fois de suite *Hollandois* , parce qu'il
 „ se figure que ce nom est très odieux.
 „ *Quel est-celui* , dit-il , *qui a apporté ce Li-*
 „ *vre en Europe?* C'est un Hollandois. *Quel*
 „ *est celui qui l'a gardé dans sa Bibliothéque?*
 „ *Un Hollandois. Quel est celui qui l'a don-*
 „ *né au Public?* *Un Hollandois* * ? Après
 „ cela , n'est-on pas en droit de soup-
 „ çonner que cet *Ouvrage* a été fausse-
 „ ment imputé à un Jésuite par un en-
 „ nemi de la Société. On ne peut point
 „ au contraire révoquer en doute si vous
 „ êtes l'Auteur des *Oeuvres posthumes*
 „ qui ont paru sous votre nom. Nos
 „ Confrères ont été forcés d'en conve-
 „ nir , & tout ce qu'ils ont pu faire ,
 „ pour éviter l'indignation du Public ,
 „ c'est de publier qu'ils les désapprou-
 „ voient.

» HAR-

* *Primum , qui probare potest vere ab eo can-*
scriptum illud quidquid est Libri fuisse? Quid si id
neget aliquis? Quid si Commentum id esse dicat
cujuſdam hominis & illius Societatis inimici? Vides
profecto , Lector , quam non sit absurdus suspicio : sic
enim se res habet. Qui sunt illi , a quibus Schedæ
istæ descriptæ , & ex Oriente ultimo in Europam appor-
tatae sunt? Batavi. Quis has in scriniis suis con-
servavit? Homo Batavus. Quis in publicum edi-
dit?

„ HARDOUIN.

„ Vous vous flattez en vain qu'en
 „ doute encore aujourd'hui que vous
 „ soiez le véritable Auteur du faux E-
 „ vangile qu'on vous impute. Tous les
 „ Savans, soit Catholiques, soit Refor-
 „ més, se réunissent en ce point. Le
 „ docte Fabricius a donné une verte ré-
 „ primande à votre défenseur le Pere
 „ Petau ; il se moque de la hardiesse
 „ qu'il a eue de fier un fait avéré, &
 „ de la puérile déclamation par laquelle
 „ il croit obscurcir la vérité *. Le savant
 „ Richard Simon n'a pas hésité à vous
 „ attribuer les deux Ouvrages que vous
 „ pensez pouvoir défaire. Je ne crois
 „ pas, dit-il, qu'on doive mettre un nombre
 „ des Versions du Nouveau Testament, écri-
 „ tes

dit ? Batavus. *Vid. Petavium de Incarnat. Lib. XIV. 7.*

* *Unum adbuc supererat ut Dionysius Petavius etiam auderet negare bona fide Dieusum Batavum egisse, nec Scriptu illa Xaverii esse: sed frigidæ Petavii declamatiuncula, & intini suspicioi oppones Bibliothecæ Jesuiticæ Autores, nec Batavos illos, nec Societatis Iuæ inimicos, qui etiæ Animadversiones Ludovici de Dieu pro humanitate sua rogo dignas bæreticasque pronunciant, Historias ipsas tamen Xaverii esse minime dissententur. Fabricii Codex Apocriph. Tom. II. Paragr. 35. pag. 820.*

C 4

„ *tes en Persan* , le *Livre du Pere Jérôme Xavier* , *Missionnaire Jésuite* , qui contient „ *la Vie de Jésus-Christ* . On ne peut nier „ *qu'il n'eût été plus à propos de traduire en Persan le Texte pur des Evangiles* , que de „ *donner un mélange de ces Evangiles & de Pièces apocryphes sous le titre de l'Histoire de Jésus-Christ* . *Jérôme Xavier a aussi composé un Ouvrage semblable* , intitulé „ *L'Histoire de St. Pierre* , qui *n'est pas écrite avec plus d'exactitude* *. Voiez si „ *après des attestations pareilles* , beau- „ *coup de gens doutent encore que vous soiez le véritable Auteur d'un faux E- vangile* . La Société elle-même en con- „ *vient aujourd'hui* ; ainsi , de quelque manière que vous tourniez les choses , „ *vous êtes toujours cent fois plus cri- minel que moi* . ,

* *Richard Simon , Hist. Critiq. du Nouv. Testam. Liv. II. Chap. XIV. pag. 206.*



LETTER CENT QUARANTE-TROISIEME.

„ FIN DU DIALOGUE ENTRE HAR-
„ DOUIN ET JEROME
„ XAVIER.

„ HARDOUIN.

„ **J**E vois que vous souffrez impatiem-
„ ment que j'apprécie d'une manière
„ si juste les Ouvrages que vous avez
„ supposés ; il faut pourtant que je vous
„ rappelle encore quelques-uns des en-
„ droits qui choquent le plus , & qui
„ ont fait crier le Public non seulement
„ contre vous , mais contre tous nos an-
„ ciens Confrères , parce qu'on a cru y
„ entrevoir que vous établissiez des faits
„ que le Corps de la Société semble
„ favoriser. Tout le monde se plaint
„ qu'ils cherchent à faire rendre à la
„ Vierge un culte aussi grand qu'à son
„ Fils ; qu'ils débitent à ce sujet mille
„ contes fabuleux ; qu'ils publient plu-
„ sieurs Livres pour abuser de la trop
„ grande crédulité de leurs dévots , &
„ sur-tout de la foibleesse de leurs dévo-
„ tes. Vous êtes entré parfaitement dans
C 5 „ leurs

„ leurs idées ; car les Evangélistes, atten-
 „ tifs à parler des miracles & des pré-
 „ ceptes de Jésus-Christ, n'ont pas cru
 „ qu'il fût nécessaire de remplir leurs Ou-
 „ vrages de digressions inutiles, & de
 „ faire le portrait de la beauté de la Vier-
 „ ge. Vous avez supplié habilement à
 „ leur silence ; & composant un Roman
 „ que vous vouliez faire passer comme
 „ un Evangile, vous avez cru vous de-
 „ voir conformer aux règles de ces for-
 „ tes de Poëmes, & faire de la Vierge *
 „ un portrait imaginaire, tel que ceux
 „ des

* *Nunquam ex Evangelistis (quippe qui sibi
 Christi, non Mariæ, servi ac præcōnes erant) di-
 dicissent Indi cuius statura, forma ac speciei fu-
 rit Virgo. Intererat tamen, ad salutem credo, sci-
 ge. Noster ergo sic eam depingit : Maria fuit me-
 diocris statura, triticei coloris, contracta facie,
 oculis magnis & ad cœruleum vergeantibus, ca-
 pillis aureis, manibus digitisque longis, pulchra
 forma, in omnibus proportionata, loquela con-
 venienti, prospectu verecundo & eleganti, ama-
 bili amictu, pauperculo & mundo. Tanta in
 vultu ejus majestas apparebat, ut impiο cuidam
 & formidabili, vultum ejus intuenti, contigetit
 colligere se & tetrahere, & in alium mutari vi-
 rum. Miraculum hoc unde habeat, nescio. Cete-
 ra & plura ex Epiphania recenses Nicæphorus
 Lib. II. Cap. XXIII. Quæ omnia, quæ non tan-
 tum divina non sint veritatis, sed & dubie admo-
 dum filioi, digna nos erant quo divinis & tristibi-
 tate*

„ des héroïnes de la Calprende. Il est vrai
 „ que malgré tous vos efforts vous êtes
 „ resté au-dessus de vos modèles ; &
 „ puisque vous vouliez vous mettre au
 „ rang des Scuderi & des Combrevilles,
 „ vous deviez tâcher d'écrire entière-
 „ ment dans leur goût. Le portrait que
 „ vous faites de la Vierge, ressemble
 „ parfaitement à celui que Chapelain a
 „ fait de la Pucelle d'Orléans. Voici com-
 „ ment parle ce Poète.

„ *On voit bors des deux bouts de ces deux*
 „ *courtes manches,*
 „ *Sortir à découvert deux mains longues &*
 „ *blanches,*
 „ *Dont les doigts inégaux, mais tout ronds*
 „ *& menuis,*
 „ *Imitoient l'embonpoint des bras ronds &*
 „ *charnus.*

„ Vous vantez fort aussi les mains &
 „ les doigts longs de la Vierge. Cela fait
 „ des mains sèches ; vous auriez pû lui
 „ en donner d'autres. Je ne fais point
 „ aussi pourquoi vous lui faites les che-
 „ veux couleur d'or & les yeux à demi
 „ blancs ; tout cela est fort mal imaginé,
 „ & ne forme point une belle personne.
 „ Quant

tata fidei Evangelicis Scriptis affuerentur. Histor.
 Christ. &c. pag. 557.

„ Quant à ce que vous dites que son air
 „ étoit si doux & si rempli de majesté,
 „ qu'il étoit impossible qu'un pécheur la
 „ regardât sans se repentir de ses fautes,
 „ il est fâcheux que l'Ecriture ne dise
 „ rien de cela. Votre Critique s'eit fort
 „ récriez sur le prétendu miracle ; a-
 „ voüez qu'il a eu raison de dire que
 „ vous auriez dû respecter l'Ecriture, &
 „ ne point allier les faits que vous en
 „ avez tirés, avec ceux que vous forgiez,
 „ ou que vous empruntiez de quelques
 „ Auteurs , aussi peu judicieux & véri-
 „ diques que vous.

„ Ce n'est pas dans le seul portrait que
 „ vous avez fait de la Vierge que vous
 „ avez donné prise à vos ennemis , ils
 „ ont eu bien plus de raison de ce que
 „ vous avez dit sur son accouchement ;
 „ car non content d'avoir fait dans votre
 „ faux Evangile une longue histoire sur
 „ l'immaculée Conception , vous avez
 „ prétendu * que l'accouchement de la
 „ Vier-

* *Audi nunc rursus sollicitum admodum immaculati Virginis partus patronum.* pag. 69. Virgo nullum in hoc partu dolorem sensit, sed multum gaudii & refocillationis spiritualis. Et sicut absque dispendio virginitatis in uterum matris intravit, sic summa cum integritate ejus, non adaperata via, exivit : sicut radius solis ex orbe transfit, absque ut eum frangat. Voluit enim Filius hic dominice nasci , & Matri suæ, quæ propter fe

CABALISTIQUES; Lettre CXLI. 45.

„ Vierge avoit été de même *immaculé*,
„ & que les conduits qui doivent souf-
„ frir

se multa esset passura, id gaudii & honoris da-
re, ut ab omnibus foeminiſ distincta, & Virgo
effet, & Mater. Mansit enim & in partu, &
ante & post partum virgo. *Quid fibi illa vo-
lunt*, sicut absque dispendio virginitatis in ute-
rum matris intravit? *Aliunde ne ergo Cbriftus*,
*ficut radii solares per vitri soliditatem sine ulla vi-
tri laſione*, sic per *integra Virginis clauſtra in
uterum tranſiit*? *An in caſtra Anabaptistarum noſ-
ter obiit*, qui *ſemen aliquod cæleſte in uterum Vir-
ginis delatum volunt*, unde *natura ejus humana
ſit formata*? Non tranſiit in uterum, qui ex ſoliuſ
*Virginis ſemine ac ſanguine intra uterum contento
in utero eſt conceptus*. *Niſi fortassis tranſiit di-
cas*, quo per *venas & vasa ſpermatica ſanguis &*
ſemen muliebre in uterum tranſeunt. *Quod biclo-
cum non babet*, quia *& antequam Cbriftus concipe-
retur*, *sacra Virgo in aliarum fæminarum morem*
naturali iſti fluxui obnoxia fuit. *Atque ea res ſic*
ſe babet, ut *& temerarius fit qui matricem Virgi-
nis in partu adapertam neget*, neque in virginita-
tem ejus ulla tenus fit *injurius*, qui *id statuat*.
Virginitatem ne laedit, quod *singulis mensibus ſan-
guini expurgando ſe pandat vulva*? *Cur eam ma-
gis laedit*, quod *fætui proferendo idem faciat*? *Si*
Sixtum Senensem S. Bibliothecæ Lib. VI. Annot.
136. & 137. conſulere animus eſt, reperies *Orige-
nem*, *Ambroſium*, *Tertullianum*, *vulvæ apertio-
nem* *Mariæ in partu tribuentes*, *idque ex loco Luc. II.*
verſ. 23. quibus addo Nicēborum Lib. I. Cap.
XII. Ideo ne eam virginem aut negarunt, aut di-
bita-

„ frir pour donner naissance aux enfans,
 „ avoient toujours été fermés chez la
 „ Vierge , lors même qu'elle mit Jésus
 „ au Monde. Dieu , dites - vous , voulut
 „ donner cette marque d'amour à sa Mere , &
 „ la distinguer de toutes les femmes ; en sor-
 „ te qu'elle fut Vierge avant l'enfantement , &
 „ qu'elle demeurât Vierge pendant l'enfantement
 „ & après l'enfantement. Loüis de Dieu a
 „ raison de vous traiter de fanatic &
 „ d'Anabaptiste. Je ne rappellerai point
 „ ici toutes les raisons qu'il apporte pour
 „ réfuter votre extravagante opinion , je
 „ me contenterai de vous dire avec lui
 „ que les Peres de l'Eglise ont formelle-
 „ ment enseigné que l'accouchement de
 „ la Vierge avoit été semblable à celui
 „ des autres femmes , & que les parties
 „ du corps avoient essuié les mêmes ac-
 „ cidents.

bitarunt ? *Virgo esse definit, non cui uterus aperi-
 tur, sed cui ex viri coitu aperitur. Ab eo quæ
 intacta manet, virgo manet. Sed & Origenem ibi-
 dem citat Sixtus, qui ex loco Lucæ. Cap. II. 22.
 purgatione Mariam eguisse intrepide statuit. Ideo ne
 eam virginem negavit ? Aut virgo non est, quæ a
 menstruo sanguine purgari opus babet ? Si bæc &
 similia ad bonorem Mariæ Virginis pertinent, mi-
 rum sane tam negligentem Matris suæ fuisse Chri-
 stum, ut quæ Xaverius tam magnifice prædicat &
 iterat, in S. Literis ne attingi quidem curaverit,
 quin & contrarium de ea scribi voluerit. Ibid.
 pag. 568. & sequent.*

CABALISTIQUES, *Lettre CXLIII.* 47

„ *cidens.* Ce n'est pas qu'ils aient prétendu pour cela que la Vierge avait jamais cessé de l'être ; car ils favoient trop bien que c'est la connoissance „ qu'une fille a avec les hommes qui lui ôte sa virginité, & non point les ouvertures intérieures qui peuvent arriver dans sa matrice. Croiez-vous que „ si votre opinion eût dû être nécessaire. „ à la conservation de l'honneur de *Marie*, les Evangélistes n'en eussent point fait mention, & qu'ils se fussent reposés de ce foin sur vous, qui n'êtes venu „ que seize cens ans après eux ? Il y a „ dans votre conduite autant d'audace „ que de folie, d'osier suppléer de votre „ chef aux saintes Ecritures, & de vouloir vous établir de nouveaux articles de „ foi. Allez, tous les crimes que vous me „ reprochez, ne fauroient jamais approucher de celui d'avoir ôté falsifier si grossièrement l'Evangile. „

Je souhaite, sage & savant *Abukibak*, que tu puisses trouver dans cette dispute quelque chose qui te plaise,

Je te salue, en *Belsébuth*; & par *Belsébuth*.



LET-



LETTRE CENT QUARANTE-QUATRIEME,

Le Gnome Salmankar, au Cabaliste Abu-kibak.

TU fais, sage & savant Abukibak, que les hommes jugent ordinairement du mérite des Grands d'une manière bien opposée à celle dont on pense sur leur compte dans nos ténèbreuses demeures. Ils se laissent séduire par quelques qualités brillantes, & placent au rang des ames les plus fortunées celles de certaines personnes qui sont condamnées à rester plusieurs siècles dans des prisons obscures. Après la mort, les choses changent bien de face ; on les voit dans ce Monde souterrain dans un point de vûe tout différent de celui où on les regarde sur la terre.

IL est peu d'Auteurs qui ne louent excessivement les Cardinaux de Richelieu & Mazarin. Le premier entre dans les éloges de tous les Académiciens ; il n'est point d'année où l'on ne fasse publiquement son panégyrique. Le second retrouve au Collège Mazarin ce qu'on donne à l'autre à l'Académie Françoise. Les Ré-

gens

gens dans leurs harangues n'élevent pas moins le Prélat Italien, que les Académiciens le François: tout Paris, & même tout le Roïaume applaudit aux éloges des défuntes Eminences; cependant elles sont toutes les deux condamnées à rester neuf cens ans dans nos ténébreuses retraites * avant d'aller dans l'heureux séjour des Silphes.

LE

* Je ferais ici une remarque, qui peut-être ne sera pas inutile pour faire connoître combien peu l'on doit ajouter foi aux louanges des Poëtes. Monsieur de Voltaire, dans le *VII. Chant* de son excellent Poëme Epique, place dans les Cieux les deux Cardinaux, que je loge avec juste raison dans le ténébreux séjour des Gnomes. Ce qu'il y a de plus particulier, c'est que sur le simple portrait qu'il en fait (portrait très véritable) si jamais gens ont mérité d'être damnés, ce sont ces Cardinaux. L'un étoit *implacable ennemi*, ce sont les termes de Mr. de Voltaire; l'autre, *souple, adroit, & dangereux ami*, tous deux *cruels à leur patrie*. Voilà de beaux titres pour aller en Paradis! Comptons après cela, sur la place qu'y donnent les Poëtes.

*Henti dans ce moment voit sur les fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la
chaîne;*

Tous deux sont revêtus de la pauprre Romaine,
Tome V. D Tous

Le Cardinal de Richelieu supporte impatiemment sa punition, il n'a point quitté en mourant son humeur fière & hautaine, il souffre à regret qu'on ne lui prodigue point ici les louanges dont on l'accabloit sur la terre. Pour s'en consoler, il a grand soin de se faire réciter par les morts qui arrivent ici, les éloges que l'on fait de lui aux réceptions des Académiciens ; & quelque usés & ennuyeux qu'ils soient, ils ne l'endorment point.

*Tous deux sont entourés de gardes, de soldats.
Il les prend pour des Rois... Vous ne vous trompez pas,*

*Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre.*

*Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfâns de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despote-
que :*

*Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi,
Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami ;
L'un fuant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage,
Des Princes de mon sang ennemis déclarés,
Tous deux baïs du peuple, & tous deux admi-
rés.*

*Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.*

Henriade. Chant. VII. vers. 323.

point. Ils les écoute avec autant de plaisir, qu'un Janséniste en a à ouïr le récit des Miracles de St. Pâris.

LE Cardinal Mazarin au contraire, se soucie fort peu d'être loué, ni blâmé. Un Poète l'autre jour voulut lui réciter des vers qu'il avoit faits pendant sa vie, où il le plaçoit au-dessus des plus grands Ministres. *Mon Enfant*, lui dit-il, *évitets-toi cette peine ; je ne fais pas plus de cas des vers dans ce Monde que dans l'autre.* Si tu avois un moyen à me communiquer pour trouver quelque grosse somme d'argent, à la bonne heure, je te ferois fort obligé. Le Cardinal de Richelieu, ayant entendu ce discours, se plaignit qu'on l'eût condamné à la même peine qu'un Prélat, dont lavarice avoit été si nuisible à la France. Mazarin fut piqué de cette réflexion, & les deux Prélats eurent une dispute, dont je t'envoie le récit.



„ D I A L O G U E

„ ENTRE LES CARDINAUX MAZA-
„ RIN ET RICHELIEU.

„ M A Z A R I N.

„ IL vous convient peu en vérité de
 „ m'accuser d'avoir fait les malheurs de
 „ la France. Avez - vous oublié ceux
 „ dont vous l'avez accablée, & dont elle
 „ ne pourra jamais se relever ? C'est
 „ vous qui lui avez donné des fers, vous
 „ avez aboli les priviléges de la Nobles-
 „ se, supprimé les Etats généraux, avili
 „ les Parlemens, appauvri les peuples ;
 „ que pouviez - vous faire de pis ? L'on
 „ doit vous regarder comme le destruc-
 „ teur des droits & des libertés de votre
 „ patrie. Si j'avois fait ce que vous avez
 „ exécuté, cela eût pû m'être pardonné.
 „ J'étois Italien, rien ne m'obligeoit à sa-
 „ crifier mes intérêts à ceux des Fran-
 „ çois ; mais vous , qui étiez leur com-
 „ patriote, vous leur enlevâtes leurs plus
 „ beaux priviléges pour satisfaire votre
 „ ambition. Uniquement attaché à la
 „ Cour, vous oubliâtes qu'avant d'être
 „ Courtisan, vous aviez été François, &
 „ que ce que vous deviez à votre Prince
 „ ne

„ ne devoit point vous empêcher d'aimer votre patrie. Avant vous, le peu-
 „ ple pouvoit porter au pied du Thrône
 „ les remèdes qu'il croitoit utiles à ses
 „ maux ; la Noblesse assistoit les Rois de
 „ ses conseils ; les Magistrats lui repré-
 „ sentoient humblement la nécessité de
 „ suivre les loix, & lui expliquoient ce
 „ qu'il pouvoit y avoir d'obscur. Vous
 „ avez anéanti à jamais ces droits si
 „ chers & si utiles, vous avez élevé le
 „ despotisme & le pouvoir arbitraire sur
 „ les tristes ruines de la puissance Mo-
 „ narchique.

„ R I C H E L I E U.

„ EN détruisant les priviléges de ma
 „ patrie, je l'ai servie utilement : j'ai af-
 „ franchi le peuple du joug d'une infini-
 „ té de petits tyrans qui le pilloient im-
 „ punément. Il vaut bien mieux qu'il n'y
 „ ait dans un Etat qu'un seul & unique
 „ Maître, que deux ou trois cens petits
 „ Souverains, qui abusent de leur cré-
 „ dit & de leur pouvoir ; qui se liguent
 „ ensemble contre leur Maître commun,
 „ dès qu'il veut les retenir dans leur
 „ devoir. Avant que j'eusse abaissé les
 „ Grands, la France étoit toujours à la
 „ veille d'être déchirée par des guerres
 „ civiles : elle nourrissoit dans son sein
 „ un mal dangereux, qui tôt ou tard

D 3 „ l'au-

„ l'auroit détruite; les troubles, qui agis-
 „ toient depuis long-tems le Roiaume,
 „ ne pouvoient être calmés que par de
 „ violens remèdes. Pour rendre les Fran-
 „ çois heureux, il falloit les obliger à vi-
 „ vre tranquillement, & on ne les y pou-
 „ voit contraindre, qu'en établissant le
 „ pouvoir despotique sur la ruine des
 „ Grands & des Cours souveraines.

„ M A Z A R I N,

„ Voilà, je vous l'avoüe, une plaisante
 „ manière d'excuser les maux que vous
 „ avez faits à vos compatriotes. Hé
 „ quoi ! Pour les rendre heureux, vous
 „ n'avez pas cru trouver de meilleurs
 „ moyens que de les assujettir à un pou-
 „ voir arbitraire ? En ce cas-là, je m'é-
 „ tonne que vous n'aiez pas regardé l'é-
 „ tat d'un esclave comme le plus fortu-
 „ né. N'auriez-vous pas pu abaisser les
 „ Nobles, sans mettre la Nation entière
 „ dans les fers ? Les Anglois n'ont rien à
 „ craindre de leurs grands Seigneurs ;
 „ cependant le despotisme n'a point lieu
 „ chez eux. D'ailleurs, vous croyez em-
 „ pêcher les guerres civiles : vous avez
 „ fort mal réussi dans vos desseins ; car
 „ peu d'années après votre mort, sous
 „ la minorité de Louïs XIV. la France
 „ fut agitée par de cruelles divisions.
 „ Pour rendre les hommes paisibles, il
 „ ne

„ ne faut pas les faire gémir sous un joug
„ dur & pénible, qu'ils ne supportent
„ que jusques à ce qu'ils trouvent l'occa-
„ sion de s'en affranchir. Il n'y a pas de
„ païs, où les séditions soient plus fré-
„ quentes que dans les Etats où le Sou-
„ verain a un pouvoir sans bornes ; ra-
„ rement le regne des Sultans n'est pas
„ marqué par quelque catastrophe. Ain-
„ si, tout le sang que vous fitez verser à
„ Castelnaudari, à Montauban & à la
„ Rochelle, n'empêcha point que dans
„ la suite le Prince de Condé ne prît les
„ armes, & que le Cardinal de Retz ne
„ se mit à la tête des frondeurs. Je puis
„ vous protester qu'après votre mort,
„ je ne me ressentis point de toutes les
„ exécutions sanglantes que vous aviez
„ faites, & je ne m'apperçus plus de l'a-
„ baissement des Grands, dès qu'ils pu-
„ rent trouver l'occasion de se révolter.

„ R I C H E L T E U.

„ JE m'étonne que vous ôtiez me re-
„ procher la guerre que je fis aux Pro-
„ testans, & que vous mettiez au nom-
„ bre de mes fautes le sang qui fut ré-
„ pandu au siége de la Rochelle. La bon-
„ ne & faine politique n'exigeoit-elle
„ pas qu'il n'y eût qu'une seule Religion
„ en France ? Depuis près de cent cin-
„ quante ans, les deux qui y étoient éta-

„ blies, se coupoient la gorge ; il falloit,
 „ pour faire finir les meurtres, les mas-
 „ sacres, les incendies, en détruire une,
 „ La raison & la politique demandoient
 „ que ce fût la plus foible ; heureuse-
 „ ment c'étoit la Protestante, & je trou-
 „ vois par-là un moyen d'exécuter plus
 „ aisément ce que je voiois être absolu-
 „ ment nécessaire, & qui convenoit au
 „ poste & à la dignité que j'occupois
 „ dans l'Eglise Romaine. J'ai commencé
 „ la glorieuse œuvre, que Louis XIV, a
 „ perfectionnée.

„ M A Z A R I N.

„ Ni vous, ni ce Roi n'êtes venus à
 „ bout de ce que vous prétendiez exécu-
 „ ter. Vous vouliez assurer une parfaite
 „ conformité de sentimens parmi le peu-
 „ ple sur ce qui concerne les matières
 „ de Religion ; mais vous deviez vous ap-
 „ percevoir que cela étoit impossible.
 „ Pour empêcher les disputes de contro-
 „ verfe, il falloit bannir les Théolo-
 „ giens ; c'étoit-là le seul moyen. Dès que
 „ vous souffriez ceux d'une Communion,
 „ vous deviez vous attendre qu'ils se dé-
 „ chireroient entre eux, quand ils ne
 „ pourroient plus se battre avec leurs
 „ anciens adversaires. La chose est arri-
 „ vée, on a exilé, banni, ruiné les Pro-
 „ testans ; à peine ont-ils été détruits,
 „ que

„ que les Jansénistes leur ont succé-
„ dé. Cependant ceux qui sont sortis du
„ Royaume, ont porté ailleurs son or,
„ ses richesses, & ses manufactures. Le
„ bannissement des Protestans a plus été
„ fatal à l'Etat, que la perte de deux
„ provinces. Les François réfugiés n'ont
„ pas médiocrement contribué aux per-
„ tes qu'effuia Louis XIV. dans les der-
„ nières années de sa vie ; voilà cette
„ grande œuvre qu'il a perfectionnée,
„ & que vous aviez commencée. J'étois
„ trop habile, & je connoissois trop bien
„ les hommes, pour entrer dans une en-
„ treprise aussi inutile & aussi infructueu-
„ se.

„ R I C H E L I E U.

„ QUOIQUE vous condamniez les gran-
„ des choses dont je suis venu à bout,
„ vous ne pourrez cependant refuser
„ à mes qualités personnelles l'éloge qu'el-
„ les méritent. Je suis le pere des gens
„ de Lettres, j'établis la première & la
„ plus célèbre des Académies. J'étois
„ généreux, intrépide, & presque aussi
„ bon soldat que savant Théologien. J'a-
„ baissai la Maison d'Autriche, & celle
„ de Bourbon doit éternellement me con-
„ sidérer comme le génie tutélaire qui
„ lui aide à prendre le dessus pour tou-
„ jours sur sa plus mortelle ennemie. Ce

D 5

„ font-

„ font - là des faits glorieux , dont tous
 „ les Historiens conviennent ; mais vous ,
 „ qu'avez - vous fait qui puisse mériter
 „ l'estime de la postérité ? Vous étiez
 „ fourbe , avare , poltron , & qui pis est ,
 „ voleur . Vous fites prier le Roi , en mou-
 „ rant , de vouloir bien vous pardonner
 „ de lui avoir pillé plusieurs millions . Ce
 „ Prince vous répondit qu'il vous don-
 „ noit tout ce que vous pouviez avoir
 „ pris , & que vous mourussiez tranquil-
 „ lement . L'aveu de votre vol est la feu-
 „ le belle action que vous aiez faite .
 „ Pour exécuter quelque chose digne de
 „ louange , il a fallu que vous avouassiez
 „ que vous étiez un fripon ; car je ne
 „ compte point toutes les ruses que vous
 „ avez mises en usage contre le Prince de
 „ Condé & contre le Cardinal de Retz ,
 „ comme des faits bien éclatans . Vous
 „ étiez , si vous voulez , un habile four-
 „ be , & puis c'est tout ,

„ M A Z A R I N .

„ JE pourrois vous dire qu'il fallut au-
 „ tant de génie & de politique pour ve-
 „ nir à bout de vaincre tous mes enne-
 „ mis , de les obliger à sortir du Roïau-
 „ me , & d'implorer enfin ma clémence ,
 „ que pour faire perir sur un échafaut
 „ tous ceux que je n'aimois point , com-
 „ me vous l'avez pratiqué . Ce qu'il y a
 „ de

CABALISTIQUES, *Lettre CXLIV.* 59

„ de certain ; c'est qu'il falloit du moins
„ avoir plus de douceur , & moins de
„ cruauté. Mais je ne veux point cher-
„ cher   faire mon  l oge : jamais les
„ louanges n'ont  t t  mon foible. Quant
„   vous , vous flattiez & payez les Sa-
„ vans , parce que vous vouliez qu'ils
„ pr nassent sans cesse votre mérite. Dès
„ qu'ils ne vous louoient point assez ,
„ vous les disgracyez ; vous étiez même
„ jaloux de leur gloire , & vous persécute-
„ têtes Corneille , parce qu'il faisoit mieux
„ des vers que vous. De quoi Diable vous
„  tiez - vous ay  de vouloir devenir
„ Po te ? Voilà une belle qualité pour
„ un premier Ministre ! Vous vantez vo-
„ tre science dans la Théologie , ma foi ,
„ vos Livres de controverse ne valoient
„ guères mieux que vos Poésies. Aujour-
„ d'hui on ne les voit que chez les beur-
„ ri res. On les trouvoit fort beaux
„ lorsque vous viviez , parce qu'il e t t été
„ très dangereux d'en juger autrement.
„ Vous ne pardonniez jamais la plus le-
„ gère offense ; & abusant de votre auto-
„ rité , vous la punissiez du plus cruel
„ supplice , t moign ce pauvre Grandier ,
„ Curé de Loudun , que vous fites bru-
„ ler comme sorcier , pour avoir eu quel-
„ que démêlé avec vous lorsque vous
„  tiez encore simple Abbé. Peut-on
„ rien voir de plus affreux ? Quant   ce
„ que vous dites de la maison d'Autri-
„ che ,

„ che , il est vrai que vous lui avez porté de rudes coups , mais votre intérêt propre vous conduissoit beaucoup plus que celui de l'Etat ; & plusieurs fois des Généraux qui étoient vos favoris , se sont laissés battre pour favoriser vos desseins , & pour obliger Louis XIII. , à recourir à vous. Je vous demande si de pareilles manœuvres sont celles d'un honnête homme ? Vous avez bien fait d'établir une Société perpétuelle de complimenteurs & de faiseurs de panégyriques ; sans cela , vous courriez risque d'être beaucoup moins lutté après votre mort , que vous ne l'avez espéré .

„ R I C H E L I E U .

„ MALGRÉ les reproches que vous me faites , on me regarde encore aujourd'hui dans toute l'Europe comme le plus grand Ministre qu'il y ait eu , & comme infiniment au - dessus de vous .

„ M A Z A R I N .

„ JE ne suis pas tout - à - fait de votre avis . On vous donne sur moi la préférence , cela est vrai , on vous regarde comme un grand & vaste génie ; vous l'étiez aussi : mais on n'estime pas plus votre probité & votre candeur , que

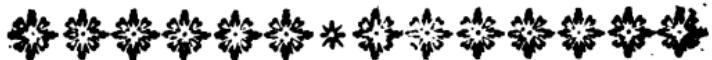
CABALISTIQUES, *Lettre CXLIV.* 61

„ que la mienne. C'est-à-dire qu'on nous
„ regarde comme deux illustres fourbes,
„ qui sacrifioient toutes les vertus à leurs
„ intérêts; au lieu que l'Univers entier
„ n'a qu'une voix sur le mérite éminent
„ du Cardinal qui gouverne aujourd'hui.
„ Il a rendu à Louis XV. des services
„ plus considérables que ceux que vous
„ rendites à Louis XIII. & cependant la
„ Noblesse & le peuple n'ont qu'à se louer
„ de la sagesse & de la douceur de son
„ ministère. Il a agrandi le Roïaume de
„ deux provinces, il a fait un Prince de
„ la Maison de Bourbon Roi de Naples
„ & de Sicile, il a entrepris une guerre
„ juste, l'a soutenue glorieusement, &
„ terminée à la gloire de son Maître &
„ de sa patrie. Il a donné la paix à l'E-
„ rope, & la vertu, la candeur, & la
„ bonne foi ne l'ont jamais abandonné
„ dans l'exécution de ces entreprises, si
„ perilleuses pour la probité d'un Mi-
„ nistre. „

Je te salue, sage & savant Abukibak,
en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



LET-



LETTRE CENT QUARANTE-CINQUIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste Abukibak.*

Les anciens Philosophes, sage & savant Abukibak, ont attribué à plusieurs causes l'antipathie, & la sympathie qu'on apperçoit entre les corps animés, ou inanimés. Quelques-uns ont cru que toutes les choses étoient produites par cette antipathie & cette sympathie *, & que

* C'étoit particulièrement l'opinion d'Empedocle, qui vouloit que tous les êtres fussent produits & conservés par l'accord des quatre Elemenrs, détruits par leur desaccord.

'Εδόκει οὐτοῦ τοῖς· Στοιχεῖα μὲν
 'Είναι τετραρά, πῦρ, ὕδωρ, γῆ, αέρα
 Φύλας τε ἡ συγκρίνεται, καὶ νεκροὶ^θ διακρίνεται. Φυσὶ δὲ οὐτοις,
 Ζεὺς ἀργὸς, "Ηρη τε φερεσβεθεὶς, μὲν Ἀιδωνεὺς,
 Νηστεὶς δὲ ἡ θεαρίοις ἐπιπτεροῖ δύμης θρόνοις,
 Διὸς μὲν, τὸ πῦρ λέγεται "Ηρη δὲ,
 Τὴν γῆν. Ἀιδωνεῖα δὲ, τὸν αέρα.
 Νηστεῖα δὲ, τὸ ὕδωρ. καὶ ταῦτα.
 Φυσὶν, ἀλλατιόμενα διαμετρεῖς

Oida-

CABALISTIQUES, *Lettre CXLV.* 63
que la paix, ou l'inimitié qui regnoit par-
mi elles, formoient leur génération & leur
cor-

Οὐδαμεῖ λίγει, ἃς ἂν διδίου τῆς
Τοιαύτης διαχθυμησας ὄντως. ἵπτομεις γεννή,
Ἄλλοτε μὲν φιλότητι συνεργάμενοι τοις ἐν ἀπαγά,
Ἄλλοτε δ' αὖ διχ' ἄκαστα φορείμενα τάκτες ἔχοντες

*Hæc autem illi visa sunt ac placita, Elementa
eße quatuor; ignem, aquam, terram, aërem;
amicitiāmque, qua copulentur, & discordiam, qua
diffideant. Ait autem sic.*

*Jupiter albus, & alma soror Juno, atque po-
tens Dis,
Et Nestis, lacrymis hominum quæ lumina com-
plet.*

*Jovem ignem, Junonem terram, Aidoneum aë-
rem, Nestin aquam dicens, & bæc ait affiduas ver-
fare vices, definere nusquam, estque æternus juxta
illum bic rerum ordo. Denique infert:*

*Nonnunquam connéctit amor simul omnia rutsus
Nonnunquam sejuncta jubet contentio ferri.*

*Diogen. Laërt. de Vit. Dogmat. Clar. Philo-
soph. Lib. VIII. in vit. Empedocl. Segm. 76.*

L'opinion d'Empedocle a paru très probable
à plusieurs Anciens. Ciceron semble l'approu-
ver; il veut même que les hommes puissent en
connoître la vérité par l'expérience, & décou-
vrir que les masses qui composent l'Univers,
s'en-

corruption. Cette opinion étoit fondée sur un raisonnement assez spacieux. La contrariété, disoient ces Philosophes, qu'on découvre dans les *Elemens*, est évidente. L'eau est ennemie du feu, elle le détruit, le dissipe, & l'éteint, parce que le feu est chaud & sec, & l'eau est froide & humide. Ces deux *Elemens* sont donc totalement opposés, & il y a entre eux une invincible antipathie. L'eau au contraire, sympathise avec la terre, en ce qu'elles font froides toutes les deux; mais elles sont contraires, en ce que l'eau est humide, & la terre sèche. Entre le feu & la terre il y a une conformité à cause de leur sécheresse, & une opposition par rapport à la chaleur du feu & à la froideur de la terre. Ainsi, entre tous les *Elemens* il y a une antipathie, & néanmoins une sympathie à plusieurs égards. Or, toutes les choses, soit animées, soit inanimées, sont composées des *Elemens*; donc il est nécessaire qu'il y ait entre elles une sympathie & une antipathie plus ou moins forte, selon que la matière de certains *Elemens* domine en elles.

C'EST-là la manière dont les Anciens expli-

s'entretiennent entre elles par une espèce d'amitié, & se dissipent par leur désaccord.

Agrigentinum quidem, doctum quendam virum, carminibus Græcis vaticinatum ferunt: quæ in rerum natura totoque mundo constarent, quæque moverentur, ea contrabere amicitiam, dissipare discordiam; atque hoc quidem omnes mortales & intelligunt & reprobant. Cicer. de Amicit. Cap. VII.

expliquoient les effets surprenans que nous voions tous les jours; mais la Physique, cultivée & poussée à un point de perfection bien éloigné de celui où elle étoit du tems des Grecs & des Ro:nains, nous a appris que l'antipathie & sympathie des Elemens ne sont que le rapport & la convenance qui se trouvent entre la subtilité, la figure, & la dureté des corps mis en mouvement, & déterminés par un premier Mobile. Nous savons que le feu n'est point chaud, que la terre n'est point froide, & que les qualités ne sont point attachées aux corps par leur nature. Le feu nous brûle & nous cause de la douleur, parce que ses parties légères, pénétrant dans les pores de la chair, dérangent par leur mouvement violent l'ordre de celles du corps, & nous font sentir une sensation de douleur, à laquelle nous avons donné le nom de brûlure. L'eau nous paroît froide, parce qu'elle excite dans nous un sentiment opposé à celui du feu, ses parties agissant avec peu de vigueur, & s'insinuant sans causer aucun dérangement. Cette antipathie entre les Elemens est donc imaginaire, & leurs corpuscules n'ont aucunes qualités que les trois dimensions nécessaires à la Matière. *

Si

* Quoique presque tous les Philosophes anciens aient cru que les qualités sensibles étoient

Tome V.

E

atta-

65 L E T T R E S

Si les causes, que les Anciens attribuoient à l'antipathie, nous sont connues dans

attachées au corps par leur nature, si y en a eu cependant parmi eux qui ont connu, aussi bien que les modernes le connaissent aujourd'hui, que toutes nos sensations ne sont causées que par l'impression des corpuscules qui n'ont aucunes qualités que les trois dimensions nécessaires à l'essence de tous les corps. C'est la différente manière dont ces corpuscules agissent sur nous, qui fait que nous sentons du froid, du chaud. Ils sont eux-mêmes sans goût, sans froideur, sans chaleur. Ecouteons parler Lucrece.

*Sed ne forte putes solo spoliata colore
 Corpora prima manere: etiam secreta temporis:
 Sunt, ac frigoris omnino, calidique vaporis:
 Et sonitu sterila, & fucco jejuna feruntur:
 Nec jacint ulla proprio de corpore odorem:
 Sicut amaricini blandum, sibyllaque liquorem,
 Et nardi florem, nectar qui naribus ballat.
 Cum facere instituas: cum primis querere par est
 (Quod licet, ac potis es respirare) insonoris olivi
 Naturam; nullam que mittit naribus auram:
 Quam minime ut possit mistos in corpore odores,
 Concoctosque suo contactos perdere aura.
 Propterea demum debent primordia rerum
 Non adhibere suum gignundis rebus odorem:
 Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere pos-
 sunt,
 Nec simili ratione saporem denique quemquam,
 Nec frigus, neque item calidum, repelluntque va-
 porem,*

Cetera:

CABALISTIQUES, Lettre CXLV. 67

dans les corps inanimés , il faut avouer qu'il n'en est pas de même de celles que nous voyons dans les hommes & dans les animaux. D'où vient une personne , entrant dans une assemblée où elle en trouvera deux autres

*Cetera : quæ cum ita sunt , tandem ut mortale con-
ſitentur*

*Mollia , lenta , fragosa , putricava corpore rara ;
Omnia ſint a principiis ſejuncta neceſſe eſt ,
Immortalia ſi volumus ſubjungere rebus
Fundamenta , quibus nitatur ſumma ſalutis :
Ne tibi redeant ad nibilum funditus omnes.*

T. Lucret. de Rer. Nat. Lib. II. verſ. 841.
& ſeqq.

Epicure avant Lucrece , Démocrite avant Epicure , & Lucippe avant Démocrite , avoient tous cru que les qualités sensibles n'étoient point attachées à la Matière ; cependant à entendre quelques Modernes , c'est à eux à qui l'on eſt redevable de cette découverte. Je renvoie les Cartésiens aux vers que je viens de citer , & à ceux qui font ici dessous.

*Hinc , ubi quod ſuave eſt aliis , aliis fit ama-
rum*

*Illic queſ ſuave eſt , lævissima corpora debene
Contreſtabiliter caulas intrare palati :
At contra , quibus eſt eadem res intus acerba ;
Aspera nimirum penetrant , bamataque fauces
Nunc facile ex his eſt rebus cognoscere quæque.*

Idem. Lib. IV. pag. 94. verſ. 659. & ſeq.

autres qu'elle n'aura jamais vues, sentirait-elle de l'amitié pour l'une, & de la haine pour l'autre? La chose arrive tous les jours, on ne peut en disconvenir, & l'on ne dit cependant aucune raison plausible pour en donner l'explication. Il n'y a rien de si commun que de s'intéresser pour des gens qu'on n'a jamais connus. Si l'on voit jouer deux personnes, on souhaitera que l'une perde, & que l'autre gagne. On n'a cependant aucune liaison, aucune union, aucune connaissance même avec ces joueurs. Pourquoi donc s'intéresser pour l'un, plutôt que pour l'autre?

IL y a des effets bien plus singuliers de la sympathie, les histoires anciennes & modernes nous en ont conservé un grand nombre. Un Auteur de ces derniers tems en rapporte un fort étonnant au sujet du Duc de Guise & de la Comtesse de Boffu sa maîtresse. Cette Dame connoissoit par un mouvement secret lorsque son amant se trouvoit dans une assemblée, quoiqu'elle ne le vit point, & qu'elle ne fût point avertie qu'il devoit s'y trouver. „ Plusieurs jeunes Seigneurs, „ dit cet Ecrivain *, faisoient une mas- „ rade d'Indiens, & alloient déguisés de „ cette

* Vie de Henriette Silvie de Molière, Part. VI. p. 151. & suiv.

CABALISTIQUES, *Lettre CXLV.* 69

„ cette sorte chez Madame la Comtesse de
„ Chante-Croix, où il devoit y avoir une
„ très grande assemblée. Le Duc se fait
„ apporter un de ces habits, & n'eut pas
„ beaucoup de peine à l'avoir ; car il
„ n'y avoit point d'ordre de les cacher.
„ Il en commande un tout semblable ; &
„ se mêlant parmi la troupe de ces gens
„ masqués, il entre avec eux dans la salle
„ où on dansoit. Il vit Madame de ***
„ plus belle à ses yeux qu'il ne l'avoit
„ jamais vûe, & Monsieur le Comte de
„ *** auprès d'elle. Si-tôt que le
„ Duc entra, la Comtesse sentit certaine
„ émotion, que sa présence avoit accou-
„ tumé de lui donner. Elle ne put la
„ croire trompeuse ; & malgré ce que
„ son amant lui avoit écrit d'un voïage
„ supposé, elle le chercha curieusement
„ parmi les masques, & fit si bien, qu'el-
„ le le découvrit. Cela fit fort éclater
„ leurs affaires ; car l'amante dans la pre-
„ mière joie de le revoir ne put dissimu-
„ ler ses sentimens ; & l'amant fut si
„ transporté, qu'il oublia les raisons qu'il
„ avoit de cacher son amour. J'ai
„ vû une Lettre originale du Duc sur cet
„ effet de la sympathie, qui étoit à mon
„ gré une des plus belles Lettres qu'on
„ puisse écrire. Il s'y plaignoit de l'ex-
„ cès de son bonheur, car il avoüoit que
„ c'en étoit un fort grand que d'être ain-
„ si deviné par sa maîtresse. Mais il di-
„ E 3 „ soit

LETTERS

„ fait que cela lui étoit le plaisir de voir
„ ce qui se passoit dans son cœur , sans
„ qu'elle eût envie de le lui montrer.
„ Ces sortes de découvertes étoient à son
„ gré une des plus parfaites joies qu'un
„ amant pût sentir ; & rien ne lui pa-
„ roissoit plus touchant pour une ame
„ délicate , que ces épanchemens de ten-
„ dresse & de sincérité , où l'art & la
„ précaution ne peuvent être soupçonnés
„ d'avoir part. „

LES Philosophes qui ont voulu expli-
quer les effets singuliers de cette sym-
pathie si obscure & si mystérieuse , n'ont
rien dit de satisfaisant. Quelques - uns
l'ont attribuée à la conformité d'humeur ,
de caractère & de sentiments ; mais par
quel enchantement deux hommes , qui
ne se font jamais ni vus , ni connus ,
peuvent - ils s'appercevoir de cette res-
semblance qu'il y a entre eux ? Pour que
l'amour propre nous détermine en fa-
veur d'une personne qui pense comme
nous , il faut absolument que nous aions
quelque connoissance de ses opinions ;
autrement nous sommes aussi incertains
de la conformité qui se trouve entre elle
& nous , que nous le sommes des secrets
les plus cachés de la Nature.

PLUSIEURS Savans , au nombre des-
quels il faut ranger la plupart des An-
ciens , & tous les Modernes qui ont été
prévenus en faveur de l'Astrologie judi-
ciaire ,

CABALISTIQUES, *Lettre CXLV.* 71

ciaire , prétendent que c'est dans les astres qu'ont doit chercher la cause de la sympathie & de l'antipathie. Selon eux , deux hommes qui lors de leur naissance , auront un même signe pour ascendant , s'aimeront naturellement & sans se connoître. Ces Philosophes forment sur ce même plan un système très long & fort circonstancié. Ils prétendent que ceux qui ont le Soleil & la Lune en un même signe , doivent aussi sympathiser ensemble.

„ Ce qui aide encore , dit un Philosophe „ du quinzième siècle * , à la conformi- „ té , c'est avoir la partie de fortune en „ un même signe ou maison , & que la „ maison ou signe où sera la Lune à la „ naissance de l'un , soit en bon respect „ vers l'autre ; car selon que plus ou „ moins ils auront ces conditions , aussi „ sera plus ou moindre l'amour naturel- „ le. De-là vient que deux hommes ayant „ à faire une même chose , cest homme „ prendra plus estroite & particulière a- „ mitié à l'un qu'à l'autre , sans qu'il l'ait „ en rien offensé ; ce qui pourroit ad- „ venir en deux personnes qui auroient „ leurs signes ascendans contraires en „ leur qualité , & de contraire triplicité , „ &

* Les Diverses Leçons de Pierre de Messie , Gentilhomme de Sevile &c. , mises en François par Claude Grugé , Part. III. Chap. V. pag. 674.

„ & les planetes, seigneurs de leur na-
 „ tivité, ennemis & contraires, comme
 „ le Soleil & la Lune en opposition &
 „ signes divers, & que ceux d'une naïf-
 „ fance regardent de mauvais œil ceux
 „ de l'autre. Car ces choses & autres
 „ que nous pouvons dire, sont causes
 „ qu'un homme, en voyant l'autre à plai-
 „ sir ou déplaisir intérieur, comme il est
 „ apparent en voyant deux hommes in-
 „ connus jouer ensemble, disputer, ou bat-
 „ tre...Ptolomée dit que celui, qui à sa naïf-
 „ fance aura un signe ascendant, com-
 „ me par grace d'exemple, l'un en O-
 „ rient, & l'autre sur le Midi, celui-là
 „ aura naturellement une manière de
 „ subjection & seigneurie. Le pareil ad-
 „ vient à celui qui à sa naissance a le signe
 „ dominant, & l'autre l'a obéissant. Et si
 „ deux ont un même signe pour ascendant,
 „ ou pour seigneur une même planète,
 „ celui, en qui la force & ordre de cet-
 „ te planète sera supérieur.... aura la
 „ naturelle domination sur l'autre. „

Voilà sur quoi les Anciens fendoient les causes de la sympathie & de l'antipathie. Bien des Modernes les ont suivis : mais l'erreur des premiers ne fau-
 roit autoriser celle des derniers ; car enfin, il n'est rien de si chimérique que la prétendue influence des astres *. D'où vient

* Volez la Philosophie du Bon-Sens, ou Réflexions

Vient Mars & Vénus font-ils ennemis de Saturne ? Par quelle raison Jupiter & Mercure haïssent-ils le Soleil & la Lune ? Pourquoi toutes les planètes, excepté Mars, font-elles favorables à Jupiter, & pourquoi Mars les hait-il toutes, excepté Vénus, qu'il aime tendrement ? Toute cette antipathie & sympathie entre les astres n'a jamais existé que dans la cervelle des Astrologues. Les planètes sont des corps qui n'ont en eux-mêmes que les qualités de la matière. Il est aussi raisonnable & aussi probable de soutenir que les montagnes des Alpes haïssent celles des Pyrénées, que de prétendre que Mars & Vénus haïssent le Soleil. Par conséquent, toutes les choses qu'on attribue à l'influence de ces astres, sont fausses & chimériques. D'ailleurs, il est absurde de prétendre qu'il y ait certains évenemens qui dépendent de l'ordre & du gouvernement d'une planète. Si l'influence des astres avoit lieu, il faudroit nécessairement qu'elle agît uniformement, & de la même manière sur tous les hommes ; or, l'expérience nous démontre évidemment le contraire. Deux personnes, qui naissent dans le même instant & dans la même ville, ont des inclinations directement

flexions Philosophiques, &c. Tom. II. pag. 37.
& fut. nouv. Édit.

ment opposées : par quelle raison cela arrive-t-il , puisqu'elles naissent sous la même planète , & qu'ils doivent par conséquent se ressentir également de son influence ?

Ces raisons sont d'une force à laquelle on ne fauroit rien opposer. Il faut donc convenir que la sympathie & l'antipathie dans les hommes ne dépendent point des astres. L'on doit en chercher la cause ailleurs , ainsi que de celle qu'on apperçoit dans les bêtes ; car elle n'est ni moins sensible , ni moins singulière. Les renards aiment les couleuvres , qui sont haïes de tous les autres animaux ; les cerfs au contraire , ont une si grande antipathie contre elles , qu'ils les persécutent par-tout. Les trous ne les mettent pas même à l'abri de leur haine , ils posent leurs naseaux contre leurs ouvertures , & en retirant avec force la respiration , ils les amènent à eux & les tuent ensuite. Les Naturalistes prétendent que la haine entre les cerfs & les couleuvres est si violente & si forte , que si l'on fait bruler de la corne de ces premiers animaux , toutes les couleuvres qui en sentiront la fumée , fuiront & abandonneront leur retraite. Il y a une espèce de faucon , qui est toujours en guerre avec les renards ; il les bat & les persécute dès qu'il les rencontre. Le cheval ne peut souffrir la compagnie du chameau. A ces premiers exem-

CABALISTIQUES, *Lettre CXLV.* 75
exemples j'en pourrois joindre plusieurs * ;
mais ils suffisent à établir la réalité de la
sym-

* *Les Lecteurs seront peut-être bien aises de voir
ici ce que dit Plutarque sur l'antipathie que plusieurs
animaux ont contre d'autres.*

Le haïr s'étend jusques aux bêtes brutes, comme il y en a qui naturellement haïssent les chats & les mouches cantharides, les serpens & les crapaux. Et Germanicus ne pouvoit souffrir ni le chant, ni la vûe d'un coq, & les Sages des Perses, qu'ils appelloient *Magi*, tuoient les rats & les souris, tant pour ce qu'ils les haïssoient eux, comme aussi pour ce qu'ils disoient que leur Dieu les avoit en horreur, car tous les Arabes & les Æthiopiens généralement les abominent : là où l'ennuier convient seulement à l'homme contre l'homme, & n'y a point d'apparence de dire qu'il s'exprime envie contre les animaux sauvages des uns contre les autres, d'autant qu'ils n'ont point d'imagination, ni d'appréhension, si un autre est heureux où malheureux, ni ne sent point touchés de sentiment d'honneur ou deshonneur, qui est-ce qui plus & principalement aigrit l'envie, là où ils se haïssent les uns les autres, se portent inimitiez, & s'entrefont la guerre les uns aux autres, comme desloyaux, & auxquels ils n'ont point defiance, comme les dragons & les aigles se guerroyent, les chats huants & les corneilles, les mauvis & les chardonnerets : tellement qu'on dit qu'encore qu'après qu'on les a tuez, leur sang ne se peut mêler ensemble, & qui plus est, si vous en melez, encore s'escoulera il à part en se séparant l'un

sympathie & de l'antipathie entre les animaux, dont la cause nous est aussi inconnue, que de l'amitié & de la haine qu'il y a entre certains hommes.

JE te salue, sage & savant Abukibak.



LETTRE CENT QUARANTE-SIXIEME.

Ben Kiber, au sage Cabaliste Abukibak.

QUOIQU' je sois très persuadé, sage & savant Abukibak, que la beauté de l'ame ne dépend point de celle du corps, & qu'un homme laid peut être fort vertueux; cependant je crois que la régularité de la figure est une qualité très essentielle à un Prince. L'air noble & majestueux accroît l'estime & le respect qu'on a pour un simple particulier; à plus forte raison donne-t-il un nouveau relief à la personne d'un Souverain. Un Monarque bien fait a un grand avantage pour

l'un d'avec l'autre. *Les Oeuvr. Mor.* de Plutarq. Tom. I. p. 337. Je me sers de la Traduction d'Amiot.

pour acquérir l'amour des peuples. Il y a eu plusieurs Nations, qui éloisoient pour leur Roi celui dont la taille étoit la plus avantageuse. Macrobe fait mention d'un peuple qui habitoit une isle du Nil, chez lequel cette coutume étoit exactement pratiquée. Plutarque nous apprend que les Lacédémoniens n'aimoient point les petites tailles. *Théophraste*, dit-il *, assure que les *Ephores* condamnerent à une amende leur Roi *Archidamus*, parce qu'il avoit épousé une femme fort petite, disant qu'elle ne leur enfanteroit pas des Rois, mais des Roitelets.

On peut appuier par l'exemple des Israélites le goût des Lacédémoniens, & l'autoriser par des traits, puisés dans les Livres sacrés. Lorsque Dieu voulut donner un Roi à son Peuple, il choisit Saül, à cause de sa taille avantageuse: *Parmi tous les Enfans d'Israël, il n'y en avoit aucun de mieux fait que lui. Il les surpassoit de toutes les épaules* †. *Vous voiez*, dit Samuel au Peuple §, *qu'aucun de vous ne peut être comparé à celui que Dieu a choisi.*

LA

* Plutarque, *Vies des Hommes illustres*, Vie d'Agesilas, Tom. V. pag. 294. de la Traduction de Dacier.

† *Et non erat de Filiis Israël altior illo, ab numero & sursum eminebat super omnem Populum.* Samuel. Lib. I. Cap. XI. vers. 2.

§ *Certe videtis quem elegit Dominus, quoniam non*

LA beauté a été regardée par les E- liens comme une chose si avantageuse, que chez eux les hommes disputoient, ainsi que les femmes, les prix qu'on donnaoit à celles qui étoient les mieux faites.

IL est certain que la laideur inspire un certain mépris, & qu'il faut pour détruire cette prévention, des vertus bien éclatantes. Il y a tel Prince, qui n'a dû qu'à sa figure la moitié de l'estime & de la vénération de ses sujets; & si l'on examinoit les Souverains qui ont été méprisés, on trouveroit que souvent leur laideur n'a pas peu servi à les avilir.

LE défaut de beauté peut rendre un Roi non seulement méprisable, mais même haïssable & insupportable à ses sujets, quoiqu'il ait d'ailleurs d'excellentes qualités; l'Histoire moderne nous en fournit une preuve bien singulière. Ferdinand, Roi d'Espagne, suivant une Procession solennelle qui se faisoit dans la ville de Barcelone, un Espagnol trouva le moyen de se glisser au milieu des Seigneurs dont ce Prince étoit entouré, & lui donna un coup de poignard dans le cou, qui l'eût renversé sur la place, s'il n'avoit été paré & détourné par une grosse chaîne d'or qu'il portoit. On arrêta cet assassin,

non sit similis in omni populo. Samuel. Lib. I. Cap. X. vers. 24.

fassin, & comme on craignit qu'il n'eût des complices, on lui fit essuier les plus cruelles tortures pour le forcer à les découvrir ; mais tous les supplices qu'on mit en usage furent inutiles, l'Espagnol soutint fermement qu'il n'avoit eu d'autre motif d'assassiner le Roi, que celui de sa laideur qui lui étoit insupportable. Il ajouta qu'il le haïssoit si fort, que si on lui rendoit la liberté, il n'en profiteroit que pour attenter de nouveau à la vie d'un Prince, trop laid pour regner & pour commander aux Espagnols. Si tous les Castillans avoient pensé de même que ce phrénetique, il eût été plus dangereux à un Roi d'Espagne de n'être pas beau, qu'il ne l'est à un Juif riche de tomber entre les mains des Inquisiteurs.

Ce Ferdinand étoit sujet à essuier des avantures désagréables par rapport à sa figure basse & ignoble. Etant à Naples dans son palais, & se promenant seul dans une galerie, un pêcheur qui avoit pris un poisson fort rare, voulut le présenter lui-même au Roi. Il passa dans l'appartement où il étoit, & le prenant pour un domestique, *Mon Ami*, lui dit-il, *je te prie de me faire parler au Roi, voisi un poisson que je lui apporte.* „ C'est moi qui le „ suis, répondit Ferdinand. „ Le pêcheur, regardant le prince avec un ris moqueur, alloit passer outre, lorsque deux ou trois Seigneurs arrivant dans le moment,

ment, Ferdinand leur dit, *Venez donc certifier à cet homme que je suis le Roi ; sans cela, nous perdrions l'excellent poisson qu'il m'apporte.*

CETTE seconde avanture n'étoit point dangereuse : mais elle ne laissoit pas que d'être mortifiante. Il est toujours disgracieux à un homme, à plus forte raison à un Souverain, accoutumé d'être réveré comme un Dieu, qu'on lui fasse sentir qu'il est d'une laideur qui paroît incompatible avec la majesté de son rang. Il faut qu'un Prince ait une grande force d'esprit, pour se mettre au-dessus de ces sujets de mortification, & pour vaincre les mouvemens de l'amour propre.

AGESILAS, Roi de Lacédémone, s'étoit élevé au-dessus des foiblesse, si ordinaires à ses pareils ; il étoit le premier à plaisanter sur sa difformité. Combien peu de Princes trouve-t-on qui aient jamais imité sa grandeur d'ame ? *Le défaut de sa jambe boiteuse*, dit Plutarque *, étoit caché pendant qu'il fut à la fleur de son age : & la gaïeté, & la gentillesse avec laquelle il le supportoit, étoit toujours le premier à badiner sur cela, & à en faire des railleries, rendoient moins sensible & moins choquante cette imperfection.

LA

* Plutarque, Vies des Hommes illustres, Tom. V. pag. 294.

LA conduite d'Agésilas devroit servir d'exemple à tous les Souverains, à qui la Nature n'a point accordé une figure brillante; ils feroient bien plus sagement de plaisanter sur leurs défauts, que d'inventer quelque nouvelle mode pour les cacher. Un Prince est-il bossu, on voit toute sa Cour en grande perruque, parce que la sienne est d'une vaste étendue, & dérobe aux yeux une partie de sa bosse; a-t-il les jambes tortues, on fait renaître l'usage d'aller botté & éperonné; est-il borgne, on enfonce le chapeau d'un côté jusqu'au milieu du visage. Avec toutes ces précautions les défauts n'en sont pas moins réels, & la perruque, la botte, & le chapeau ne servent qu'à rappeler plus souvent dans l'esprit du peuple la difformité du Souverain. Tout homme, qui met le matin sa perruque, dit en lui même : *J'en porterois sans doute une plus courte, si le Roi n'étoit pas bossu.*

C'EST par les vertus de l'ame qu'il faut réparer les imperfections du corps, & non par de vains ornemens extérieurs. Les actions du grand Prince de Condé, & celles du Maréchal de Luxembourg valoient mieux que toutes les modes les plus recherchées, pour faire disparaître leurs bosses. Ce dernier Général plaisantoit souvent sur la sienne, il imitoit la grandeur d'ame d'Agésilas, & la sagesse de Philopemen Prince des Achéens. Un

Auteur Gaulois raconte d'une manière fort enjoüée une avanture singulière que la laideur de ce Souverain lui attira. Je rapporterai les termes dont il se fert, qui dans son vieux langage ont une grâce charmante. „ Philopemen, * Duc des „ Achéens, tant renommé, fut de petite „ stature, laid de visage, & de regard „ difforme; tellement que quand il se „ vestoit d'habits méchaniques (comme „ il avoit couftume bien souvent) il sem- „ bloit plutôt être de vil & vulgaire lieu, „ que digne du gouvernement du peu- „ ple. Il aimoit fort la chasse, & pour „ ce alloit bien souvent à Mégare: & un „ jour la grande avidité de la chasse le „ transporta plus loing qu'il n'eût possi- „ ble voulu; tellement qu'il arriva en la „ maison d'un citoien de ce lieu, l'un „ de ses singuliers amis, & lequel s'étoit „ nouvellement marié, & n'avoit qu'un „ serviteur avec soi, pour ce qu'il avoit „ envoié les autres en autres lieux. „ Quand il fut arrivé à la porte du logis „ de sondict ami, il heurta à la porte. „ Lors, la femme se mit à la fenestre, „ & leur demandant qu'ils cherchoient, „ son serviteur répondit que c'étoit Phi- „ lopemen, Duc des Achéens, qui ve- „ noit pour loger léans. La femme, lors „ éton-

* Leçons de Pierre de Messie, &c. Part. IV.
Chap. III. pag. 900. & suiv.

„ étonnée qu'un tel homme si à l'impro-
 „ viste devoit être son hoste; & pensant
 „ que tous deux fussent serviteurs du
 „ Duc, qui les vinsent avertir de sa ve-
 „ nue, mêmes les voians tous seuls, sans
 „ dire autre chose, leur alla ouvrir la
 „ porte. Puis, quand il furent venus en
 „ la sale, elle commanda à un de ses ser-
 „ viteurs, qu'il allât en diligence en a-
 „ vertir son mari, qui étoit pour lors en
 „ un village: & puis dit à Philopemen
 „ & à l'autre, qu'ils s'assissent pendant
 „ qu'elle apprêteroit le souper: & alors
 „ commença avec sa chambrière à tra-
 „ casser par la maison, bien empêchée &
 „ confuse tout ensemble, commençant u-
 „ ne chose & une autre, & rien ne para-
 „ chevoit. Et peu après, cuidant n'avoit
 „ jamais fait à tems, regardant Philope-
 „ men, qui s'étoit enveloppé en son man-
 „ teau, lui dit qu'il lui aidât à faire le feu,
 „ en attendant que son serviteur seroit de
 „ retour, & afin que le souper fût prêt à
 „ tems pour son Seigneur. Lors il print
 „ une congnée, & commença à fendre du
 „ bois, aiant averti son serviteur de ne
 „ faire semblant de rien, à ce que la
 „ Dame ne s'apperçût de sa tromperie.
 „ Et pendant qu'il étoit ententif à sa be-
 „ soigne, le maître du logis survint,
 „ qui reconnoissant Philopemen, l'em-
 „ braffa avec une grande révérence, &
 „ lui demanda: *Que faites-vous, Monsie-*
 F 2 „ gneur,

, gneur, de cette congnée ? Auquel il répond tout en riant : *Mon Ami, laisse-moi faire ; car je paie la peine de ma laideur.*

Si l'Histoire nous fournit plusieurs traits qui prouvent combien il est fâcheux aux Princes d'être mal faits, elle nous instruit aussi de plusieurs avantages qu'ils retirent de la beauté. Alcibiade, Scipion, & plusieurs autres héros furent autant redétables de l'amour de leurs concitoyens à leur figure aimable & séduisante, qu'à leurs victoires célèbres. Je doute cependant que soit chez les Anciens, soit chez les Modernes, on trouve rien de plus frappant, & qui prouve plus l'effet que l'air majestueux peut produire, que ce qui arriva à Marius. Ce Général Romain étant prisonnier, Sylla* son ennemi & son vainqueur, envoia un

Gau-

* Valere Maxime ajoute à ce fait qu'il rapporte, une autre aventure, arrivée au même Marius, qui ne prouve pas moins les avantages de la beauté. Il dit que les habitans d'une ville, malgré ce qu'ils avoient à craindre du courroux de Sylla, ne purent se résoudre à lui livrer Marius, qu'ils renvoient sain & sauf, si frappés ils avoient été de son air majestueux.

Caius etiam Marius in profundum ultimarum miseriarum abjectus, ex ipso vita discrimine beneficio majestatis emerit. Missus enim ad eum occidendum in privata domo Minturnis clausum servus publicus, natione Cimber, & senem, & inermem,

et

Gaulois pour le tuer : mais cet homme fut si frappé de la noblesse & de la grandeur qui brilloient dans la personne de Marius, qu'il resta comme pétrifié, oubliant même de fermer la porte de la prison ; ce qui donna le moyen au Général de se sauver.

ON assure que Louïs XIV. avait quelque chose de si majestueux dans la physionomie, qu'il étoit impossible de ne point baisser la tête lorsqu'il fixoit ses regards ; on sentoit un respect, qu'un Souverain d'une figure médiocre n'eût point inspiré. Il est certain que les hommes n'attachent pas moins leur estime & leur vénération aux perfections du corps, qu'aux grandeurs & aux dignités. Lorfque tous ces objets respectables se trouvent

& squalore obsitum, strictum gladium tenens, aggredi non sustinuit; sed claritate viri occaecatus, abjecto ferro attonitus inde, ac tremens fugit. Cimbrica nimirum calamitas oculos hominis perstrinxit, devictaque suæ gentis interitus, animum comminuit. Etiam Diis immortalibus indignum ratis, ab uno nationis ejus interfici Marium, quam totam deleverat. Minturnenses autem majestate illius capti, compressum jam, & constrictum dira fati necessitate, incolumem præstiterunt: nec fuit eis timori asperrima Syllæ victoria, cum præsertim ipse Marius eos a conservando Mario abterrere posset. Valer. Maxim. Dicit. Fact. memorabil. Exempl. Lib. II. Cap. V. Art. de Mario.

vent unis ensemble, on est sûr, pour aindire, de faire une impression très forte sur tous les esprits.

Je te salue : porte-toi bien ; & donne-moi de tes nouvelles.



LETTRE CENT QUARANTE-SEPTIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste Abu-kibak.*

QUELQUE application que j'apporte à l'étude de la Philosophie, je ne puis, sage & savant Abukibak, m'élever au-dessus des foibleesses de l'amour. Au milieu de mes Livres, je m'apperçois à regret que j'ai reçu du Ciel un cœur tendre ; & malgré les résolutions que je forme tous les jours de m'occuper uniquement des Sciences, & de leur sacrifier entièrement, & les plaisirs, & les soins du ménage, je me souviens que j'ai une femme aimable. J'abandonne souvent mon cabinet pour courir auprès d'elle, & j'oublie alors Locke, Newton, & Descartes. Ce n'est que long-tems après, que reconnoissant ma faute, je m'arrache malgré moi à tout ce qui me flatte, & retour-

retourne à mes Livres. Ces moments perdus dérangent infiniment mes projets Littéraires : à peine puis-je terminer dans un mois ce que je pourrois finir aisément dans une semaine si j'étois libre, & que mon cœur, exempt de passion, ne rendit pas mon esprit le jouet de ses foiblesse.

Le sort d'un homme de Lettres, que le Ciel en naissant forma d'un tempérament tendre, est déplorable. S'il se marie, & qu'il épouse une femme jolie, il se soumet au joug d'un maître, qui, pour être aimable, n'en est pas moins absolu. S'il reste garçon, il n'en est pas libre ; un funeste feu le dévore. Il sent au fond du cœur des mouvemens qu'il ne sauroit calmer ; l'idée des femmes se présente sans cesse à son imagination, les occupations les plus sérieuses & les plus abstraites ne fauroient l'en effacer. Lit-il les *Méditations* de *Descartes*, il pense au plaisir que ce Philosophe gouta avec sa maîtresse ; le nom de *Diogene* s'offre-t-il à ses yeux, aussi-tôt *Laïs* est présente à sa mémoire ; prononce-t-il celui de *Tirraqueau*, il envie le bonheur qu'a eu ce Savant de faire un Livre & un enfant toutes les années. Il est donc impossible qu'un homme de Lettres qui a le cœur tendre, soit heureux & tranquille, quelque état qu'il choisisse.

Les autres mortels peuvent se livrer

entiérement aux passions qui les flattent. Les Savans, dès qu'ils en ont une, elle est sans cesse combattue par la nécessité de se livrer uniquement à l'étude. S'ils veulent acquérir l'estime du Public, & se faire un nom qui passe à la postérité, il faut qu'ils sacrifient leurs désirs à leur occupation principale.

QUELLE obligation ne t'aurois-je point, sage & savant Abukibak, si tu pouvois m'apprendre un moyen pour calmer mon cœur, pour m'élever au-dessus du commun des hommes, pour oublier les charmes séduiteurs d'une épouse qui plait, & pour me rendre entièrement à mes Livres ! Je sens que ce n'est pas sans peine qu'on peut réussir dans une pareille entreprise : mais je seconderai tes soins avec tant de zèle, qu'il n'est rien que je ne me flatte d'exécuter, dès que tu voudras venir à mon secours. Je t'avoüe que je ne me sens point assez de forces pour vaincre moi seul, je trouve dans l'amour un ennemi trop redoutable ; & lorsque pour surmonter ma foiblesse je m'éloigne de l'objet qui la cause,

*Je connois que mon ame, en secret déchirée,
Revole vers le bien dont elle est séparée *.*

J'AUG-

* Racine, *Mithridate*, *Acte III. Scene IV.*
dit :

Et

J'AUGMENTE mes maux, sans diminuer ma tendresse ; je me mets dans un état moins tranquille que celui où j'étois auparavant , & les momens que j'ai passés loin de ma femme , accroissent ma passion. Je vole donc vers elle , & perdant dans un instant le fruit des réflexions de plusieurs jours , peu s'en faut que je ne prenne la résolution de vivre désormais uniquement en mari , & point en Philosophe. Je pousse même la foiblette jusqu'à plaisanter sur ma défaite , & mon inclination pour l'étude est regardée alors comme une passion chimérique.

Le croiras-tu , sage & savant Abukibak ? Il est des momens, où je parle des Sciences d'une manière aussi méprisante qu'un Petit-maître. Je fais plus , je le deviens effectivement. Il n'y a que deux jours que ma femme me félicitant de ce que javois été deux heures sans entrer dans mon cabinet , je lui chantai sur le champ ,

*Que j'étois insensé de croire ,
Qu'un vain Laurier , donné par la Victoire ,
De*

*Et je verrois mon ame , en secret décbirée ,
Revoler vers le bien dont elle est séparée.*

J'aimerois mieux avoir fait ces deux vers , que toutes les pièces de théâtre de Marivaux.

De tous les biens fût le plus précieux !

Tout l'éclat, dont brille la gloire,

Vaut-il un regard de vos yeux ?

Vous aimer, belle Armide, est mon premier devoir.

Je fais ma gloire de vous plaire,

*Et tout mon bonheur de vous voir *.*

JE sens, sage & savant Abukibak, tout le ridicule d'une pareille saillie; je pourrois cependant la justifier par l'exemple de bien d'autres Sayans, à qui l'amour a fait commettre plusieurs impertinences. † Aristote offroit à son épouse Hermias les mêmes Sacrifices que les Athéniens faisoient à l'honneur de la Déesse Cérès. Socrate §, malgré la mauvaise humeur

* *Armide, Acte V. Scene I.*

† Αριστοτέλης δὲ ἐν τῷ πρώτῳ περὶ πελεῖας τρυφῆς, φησὶν ἴρασθεντας τὸν Ἀριστοτέλην παλαιόθεν τὸν Ἑρμίου. τοῦ δὲ συγχωρίσαντος, ἐγκυίτε τούτην, οὐδὲν ἐπερχόμενον τῇ γυναικί, ὃς Ἀθηναῖος τῇ Ἐλευσίνιδι Δημητρὶ. τῷ τε Ἑρμείᾳ, Παῖσιν ἐγράψεν, ὃς ἐνδον γέγραπται.

Porro Aristippus in primo de antiquis Deliciis Libro, Aristotalem ait Hermiae concubinam adamas- se, quam ille cum sibi permisisset, duxisse eam, & gaudio elatum immolasse mulieri, ut Athenienses Eleusinæ Cereri, Hermiaeque poema scripisset, qui infra scriptus est. Diog. Laert. Lib. V. Segm. IV.

§ Πρὸς Αριστοτέλην, πρότερον μὲν λαζαροφύσας, ἔπειτα δὲ καὶ περι-

CABALISTIQUES; Lettre CXLVII. 91

meur de la sienne, l'aima toujours avec constance, & chercha d'excuser les maux qu'elle lui faisoit souffrir. La Mothe-le-Vayer se remaria à soixante-&-dix-huit ans. Après avoir perdu une femme avec laquelle il n'avoit pas été trop heureux, il en prit une seconde, & crut le mal de n'en point avoir, beaucoup plus supportable que celui d'en prendre une qui l'exposoit à souffrir toutes les incommodités attachées au ménage, qu'il connoissoit parfaitement. „ J'ai toujours pris, „ dit-il *, ce sommeil dont Dieu assou- „ pit notre premier Pere, devant que de „ lui

πειχθασσεις αὐτῷ, οὐκ ἔλεγος, τίπερ, ὅτι Ξανθίππη βούτησε, καὶ ὑδερ ποιήσει; προθ' Ἀλκιβιάδει εἰπότα, οὐκ ἀνέκτη ἡ Ξανθίππη λειδορύσσει, Ἀλλ' ἔγωγε, οἴη, συνεδισμένη, καθαπέρει καὶ τροχηλίας ἀνέιναι συνεχίει. καὶ οὐ μέν, ἔπειτα, χνῦνται βούτησαι ἀνέχει. Τοῦ δὲ εἰπόντος, Ἀλλά μοι ἵνα καὶ μοττούς τίκτουσι. Καμοὶ, φασί, Ξανθίππη πανδία γένεται.

Xantippe, cum in eum prius convicia & maledicta ingessisset, post vero & sordidis aquis perfudisset, Nonne, inquit, dicebam Xantippen tonantem quandoque pluituram? Dicenti Alcibiadi non esse tolerabilem Xantippen adeo meroam, Atqui, sit, ego ita hisce jam pridem assuetus sum, ac si jugiter sonum trochlearum audiam. An vero tu non toleras clamore perstrepentes anseres? Illo dicente, at mihi ova pullosque pariunt. Et mihi, ait Xantippe filios parit. Id. Lib. II. Segm. 37.

* La Mothe-le-Vayer, Oeuvres, Tom. II. pag. 163.

„ lui présenter une femme , non seulement pour un avis de nous défier de „ notre vûe comme d'une très mauvaise „ conseillère là-dessus ; mais encore pour „ une instruction morale , que personne „ vrai-semblablement ne s'en chargeroit , „ si l'on avoit les yeux de l'esprit assez ou- „ verts pour voir dans l'avenir à combien „ d'infortunes celui - là se soumet qui ac- „ cepte une société si périlleuse. Et je n'ai „ jamais lû le premier vers du dixième Li- „ vre des *Méthamorphoses d'Ovide* , où il don- „ ne au Dieu Hymenée une robe de saffran , „ *croceo velatus amictu* , sans m'imaginer „ que ce Poëte nous a voulu possible fai- „ re une leçon de ce qui est essentiel au „ mariage ; les soucis d'une famille dont „ vous vous chargez , l'exposition où „ vous entrez à tant de coups de fortu- „ ne , la jaloufie inévitale que vous au- „ rez d'une femme , pour peu qu'elle „ vous agrée , ou que votre honneur „ vous touche. Ne font - ce pas autant „ de sujets de jaunisse ? Et n'est - ce pas „ une merveille , si le tempérament le „ plus sanguin & le plus enjoué ne „ tombe pas dans une passion hysteri- „ que * ? „

MALGRÉ ces réflexions , la Mothe - le -
Vayer

* La Mothe-leVayer , Oeuvres , Tom. II. pag.
163. Edit. in folio.

Vayer octogénaire prit une épouse. Sans doute qu'il mit à profit la réponse que fit l'Oracle à Socrate, à qui il dit qu'*indubitablement, soit qu'il se mariât ou non, il s'en repentiroit.* Cet avis doit servir à tous les hommes, & sur-tout aux Savans. Le cœur n'est jamais d'accord avec l'esprit au sujet du mariage : le premier sent qu'il est fait pour aimer le beau sexe ; le second en connoît les défauts. Dans ce combat, l'humanité est violentée par les mouvements de l'amour, & tourmentée par les réflexions & par la raison. Quelque parti qu'un homme embrasse, il est toujours persécuté par celui qu'il abandonne. Fuit-il les femmes, un feu mortel, que rien ne fauroit éteindre, le consume insensiblement ; se marie-t-il, il esfuie tous les chagrins & tous les embarras attachés au ménage.

Il vaut cependant encore mieux prendre une épouse, que de rester garçon ; & les maux qu'entraine le mariage, ne doivent pas à beaucoup près égaler ceux que cause le célibat, puisque les plus grands Législateurs l'ont défendu par leurs Loix. Licurgue ordonna des peines très sévères contre ceux qui ne se marieroient point ; Platon dans sa République oblige les citoyens à subir le joug de l'Hymen. Il me paroît que ces statuts sont non seulement utiles au bien public, au maintien & à l'agrandissement des

des sociétés ; mais à la tranquillité des particuliers ; car laissant à part le retardement que le mariage apporte à la perfection & à l'avancement des connaissances des Savans , je crois qu'il exempte les hommes de bien des tourmens , & les délivre des peines auxquelles les expose le célibat.

Les plus grands personnages n'ont jamais pu s'accoutumer à se passer de femmes ; les Saints même , en songeant à elles , entroient souvent dans une espèce de fureur. St. Jérôme hurloit souvent dans sa grotte , comme la Sibylle de Cumæ dans son antre ; toutes les fois qu'il se ressouvenoit des Dames Romaines , il entroit en fureur. * Il n'avoit cependant

* *O quoties in Eremo constitutus , in illa vasta solitudine , quæ exusta Solis ardoribus borridum Monachis præbebat habitaculum , putavi me Romanis interesse deliciis ! Sedebam solus , quia amaritudine repletus eram. Horrebant facio membra deformia. Quotidie lacrymæ , quotidie gemitus. Et si quando repugnantem somnus imminens oppressisset , nuda humo vix ossa barentia collidebam. De cibis vero & potu taceo , cum etiam languentes Monachis frigida aqua utantur , & coctum aliquid accepisse luxuria sit. Ille igitur ego , qui ob metum Gehennæ tali me carcere damnaveram , scorpionum tantum socius & ferarum sape cboris intereram puerarum. Pallebant ora jejuniis , & mens desideriis astuabat. In frigido corpore & ante bominem suam*

dant d'autre nourriture que celle des Moines du désert qu'il habitoit, qui ne buvoient que de l'eau, & ne mangeoient que des herbes crues; il couchoit sur la terre; il étoit couvert d'un cilice. Malgré toutes ces macérations, la chair se révoltoit, le cœur s'émouvoit, & dans un corps languissant & à demi-mort l'amour allumoit sans cesse les feux de la concupiscence; c'étoit après des peines inouïes, que St. Jérôme venoit à bout de les calmer. Il nous apprend lui-même qu'il passoit souvent des nuits entières à crier au secours, & qu'il frappoit sa poitrine jusques à ce qu'il eut vû la tempête passée *.

VOILÀ un moyen de dompter les passions bien dangereux! On s'expose ainsi à se procurer un crachement de sang; il vaut mieux employer le mariage pour calmer la concupiscence, que les coups de poing dans l'estomac. Ce premier expédient est plus utile à la Société, & sent

*suam carne premortua, sola libidinum incendia
bulliebant.* Hieronimi Epist. ad Eustochium XXII.

* *Itaque auxilio destitutus, ad Jesu jacebam pe-
des, rigabam lacrymis, crine tergebam, & re-
pugnantein carnem bebdomadarum inedia subju-
gabam. Memini me clamantem diem crebro junxis-
se cum nocte, nec prius a pectoris cessasse verberi-
bus, quam rediret, Domino imperante tranquilli-
tas.* Id. ibid.

sent moins le fanatique. D'ailleurs, un Savant, sur-tout un homme du monde, ne peut guères avec bienséance se servir du remède de St. Jérôme. Qu'auroit-on pensé de Descartes, si les voisins de l'appartement qu'il habitoit, l'avoient entendu se donnant toutes les nuits de grands coups dans l'estomac ? Comme il a beaucoup vécu en Hollande, si cela lui étoit arrivé dans ce païs, il eût couru risque d'être enfermé aux Petites-maisons. Il faut, pour se battre à son aise & sans scandale, avoir l'aisance & la commodité qu'avoit St. Jérôme. Peu de gens vivent comme lui avec des Moines ; on doit chercher par conséquent d'autres moyens pour appaiser la concupiscence, qui soient plus humains & plus faciles que les siens. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus innocent, & de plus commode que le mariage. Je ne me repens donc point, sage & savant Abukibak, de m'être marié : je voudrois seulement pouvoir faire prendre au Philosophe le dessus sur le mari, & ne donner à mon épouse que le tems que je ne puis donner à mes Livres. Aides-moi dans cette entreprise, & je t'aurai une obligation éternelle.

JE te salue, sage Abukibak.

LET-



LETTRE CENT QUARANTE-HUITIEME.

Abukibak, *au studieux ben Kiber.*

Tu as eu raison, studieux ben Kiber,
aimant les femmes, de te marier :
tu as prévenu par-là les désordres dans
lesquels tu aurois pu te plonger; & quels
que soient les embarras que les soins du
ménage entraînent avec eux, ils sont
bien moins dangereux & bien moins nu-
sibles, que les maux que cause la concu-
piscence. „ L'impudicité est la plus dé-
„ testable de toutes les passions ; * elle
„ tue également le corps & l'ame ; elle
„ soumet les hommes au joug de l'amour
„ deshonnête. Sous des apparences trom-
„ peu-

* *Impudicitia semper est detestanda, obscenum
ludibrium reddens ministris suis, nec corporibus par-
cens, nec animis. Debellatis propriis moribus, to-
tum hominem suum sub triumphum libidinis mittit,
blanda prius, ut plus noceat dum placet. Exbau-
riens rem cum pudore, cupiditatum infesta rabies,
incendium conscientiae bonae, mater impunitentiae
ruina melioris ætatis.* In Auct. *Libri de Dono
Pudicitiae*, pag. 120.

„ peuses, elle les précipite dans l'abyme
 „ & ne les flatte dans les commencé-
 „ mens, que pour les perdre dans la sui-
 „ te avec plus de facilité quand elle s'est
 „ rendue maîtresse du cœur. Ce vice
 „ ruine la pudeur, épuise les biens, en-
 „ flamme les passions, détruit la bonne
 „ conscience, & conduit enfin à l'impé-
 „ nitenee finale. „

LORSQU'ON est forcé de vivre dans le célibat, & qu'on est assez malheureux pour ne pouvoir pas trouver dans le mariage un remède pour appaiser innocemment les désirs de la chair, on ne sauroit trop prendre de précautions pour prévenir les attaques de l'impureté, & pour résister à ses flatteuses tentations. Un Pere de l'Eglise, que le souvenir des femmes rendoit malheureux, & qui étoit sans cesse en garde contre lui-même, compare le Démon de la concupiscence à un serpent. Si l'on veut empêcher ce reptile d'entrer dans un trou, il faut prendre garde qu'il n'y passe la tête; car alors il est impossible de le retenir*: de même, pour empêcher l'impureté d'entrer dans notre cœur, il faut fortement résister à ses premières

at-

* *Diabolus serpens est lubricus, eujus capiti, hoc est primæ suggestioni, si non resistitur, totus in interna cordis, dum non sentitur, illabitur.*
 Hieron. in Cap. IX. Eccles.

UN jeune homme, qui n'étoit pas aussi sévère que St. Jérôme, disoit que l'amour des femmes étoit un ragoût apprêté par un excellent cuisinier. Lorsqu'on n'en avoit point gouté, on en ignoroit toute la délicatesse, dès qu'on en avoit tant soit peu tâté, il étoit impossible de se passer d'un mets aussi friand. On devenoit semblable à ces chats affamés, qui, au risque d'attraper quelque coup de broche, & d'essuier toute la mauvaise humeur des cuisiniers, volent subtilement le roti ; de même un jeune homme, aux dépens de sa santé, de sa bourse, & souvent de sa vie, tâche de séduire quelque Belle, s'il connoît une fois la douceur qu'on goute dans un tête - à - tête. Le chat ne craint point le courroux des servantes & la colère des cuisiniers ; l'amoureux fortuné méprise les injures des duegnes, & les pièges des cocus.

POUR dompter la concupiscence, il faut la détruire entièrement : si l'on ne fait que l'appaïser, elle ressemble à un feu qui couve sous la cendre, & qui n'en est pas moins dangereux. Quoiqu'il ne paroisse pas, un rien peut le rallumer ; une seule étincelle qui s'en échappe, est capable de causer un grand incendie. Heureux, mon cher ben Kiber, les gens qui sont mariés ! Ils ont toujours un ruisseau

seau qui leur fournit abondamment de l'eau pour éteindre les flammes les plus violentes ; mais ceux qui vivent dans le célibat , ne sont jamais assurés d'être un instant en sûreté. Je m'étonne que les Peres de l'Eglise , qui ont été convaincus par l'expérience de cette triste vérité , aient donné tant de louanges à ceux qui fuoient le mariage. Ils convenoient que l'impudicité s'allume dans une ame comme le feu dans la paille , & que comme si l'on ne prévient pas cet incendie , il réduit en cendre & consume tout ce qu'il parcourt ; de même aussi quand on n'éteint point promptement le feu de l'impudicité , il cause un embrasement sans remède *. Ils convenoient , dis-je , de la nécessité d'avoir toujours un moyen efficace & certain pour amortir la concupiscence ; & cependant par une bizarreurie inexprimable , ils ravaloyent autant qu'ils pouvoient l'état du mariage , qui est le seul & unique expédient pour faire

* *Quid est libido , nisi ignis ? Quid virtutes , nisi flores ? Quid item turpes cogitationes , nisi paleæ ? Quis autem nesciat , quia si in paleis ignis negligenter extinguitur , ex parva scintilla omnes accenduntur ? Qui ergo virtutum flores in mente non vult exurere , ita debet libidinis ignem extinguiere , ut per tenuem scintillam nunquam possit ardere. St. Gregorii Expos. in Cap. XV. I. Regum , Lib. VI. pag. 173.*

CABALISTIQUES, *Lettre CXLVIII.* 101
re cesser innocemment le desir de la
chair.

On a beau recourir , mon cher ben Kiber , pour dissiper les tentations , aux coups de fouet & aux disciplines : ces remèdes sont bons pour une demi-heure ; mais leur effet ne va pas plus loin. Dès que la douleur de la fesse ou de l'épaule frappée cesse , les mouvemens du cœur recommencent ; & pour le tenir toujours dans une situation tranquille , il faudroit se faire fouetter les trois quarts de la vie. Outre que peu de personnes veulent user d'un correctif aussi cuisant , il est presque impratiquable , sur - tout à un Savant qui seroit détourné entièrement de ses occupations. En général nous voions que les Moines , qui se disciplinent beaucoup , sont les plus ignorans. Rarement un Jésuite & un Benedictin s'avisent de se meurtrir le derrière , ils laissent aux Capucins & aux Chartreux ce pénible exercice.

FELICITES-toi donc, studieux ben Kiber, d'être marié; & loin de te plaindre de quelques distractions que te cause ta femme, & de quelques momens qu'elle te fait perdre, songes que c'est à elle à qui tu es redevable d'une partie de ton bonheur & de ta tranquillité. Elle te fournit un moyen assûré de faire cesser la tentation, sans avoir besoin de recourir à des remèdes, aussi instructueux qu'in-

dignes d'un Philosophe. * Fusses-tu tenté dix fois par jour, dans moins de cinq ou six

* Il n'est rien de si honteux pour un homme de Lettres que de s'abandonner à la débauche. Quelqu'un qui fait profession d'être Philosophe, ne doit-il pas rougir de se plonger dans la plus indigne crapule? Que peut-on penser de lui, si ce n'est qu'il se moque du Public, & qu'il ne craint point de faire criminellement ce que ceux qui font licitement, ensévelissent dans le silence & les ténèbres? Un grand génie a eu raison de dire qu'il a été plus aisé à l'impudicité de s'affranchir des règles de la pudeur, que d'en violer les retraites. Ecouteons-le parler lui-même: si les leçons n'inspirent pas l'horreur de l'impudicité à certains Savans, elles les obligentront peut-être à prendre des précautions pour dérober aux yeux du Public la connaissance de leurs vices.

Opus vero ipsum quod libidine tali peragitur, non solum in quibusque stupris, ubi latebræ ad subterfugienda humana judicia requiruntur; verum etiam in usu scortorum, quam terrena civitas licitam turpitudinem fecit, quamvis id agatur quod ejus civitatis nulla lex vindicat, devitatis tamen publicum etiam permitta atque impunita libido conspetum; & veræcundia naturali habent provisum lupanaria ipsa secretum, faciliusque potuit impudicitia non habere vincula prohibitionis, quam impudentia removere latibula illius fæditatis. Sed banc etiam ipsi turpes turpitudinem vocant: cuius licet sint amatores, ostentatores esse non nudent. Aug. de Civitate Dei, Tom. VII. Lib. XIV. Cap. 18. pag. 369.

six minutes, elle rameneroit le calme dans ton ame. Hâ ! mon cher ben Kiker, tu ignores tout le prix du thrésor que tu possèdes. Ecoutes le Sage, il te dira que *celui qui a rencontré une bonne femme, a trouvé un grand bien, & qu'elle le rendra véritablement heureux* *. C'est-là une des grandes récompenses que Dieu donne sur la terre à ceux qui l'ont fidélement servi †.

L'EXPERIENCE confirme tous les jours l'utilité d'une bonne femme ; les plus grands hommes ont eu quelquefois des obligations infinies aux leurs. Sans rapporter ici un nombre d'histoires que fournit l'antiquité, je ne ferai mention que d'un fait arrivé dans ces derniers tems. Le Czar Pierre Alexiowitz, qui fit changer da face à toute la Moscovie, qui créa, pour ainsi dire, de nouveaux hommes dans ce païs, qui vainquit enfin l'intrépide Charles XII. auroit été lui-même non seulement vaincu, mais fait prisonnier, ou tué, sans sa dernière épouse. Cette femme, née dans le rang le plus vil, mais dont la grandeur de courage & le génie surpassoient tout ce qu'on a dit

* *Qui invenit mulierem bonam, invenit bonum, & bauriet jucunditatem a Domino:* Proverb. XVIII.

† *Pars bona mulier bona, in parte timentium Deum: dabitur viro pro fatis bonis.* Eccl. XXVI.

dit des plus grands héros, le tira du péril où il étoit exposé. Elle l'arracha des mains des Turcs, & profitant habilement de l'avance du Grand-Visir, elle fit plus dans un seul instant, que son mari n'a-voit fait pendant toute sa vie.

LES femmes ont adouci très souvent les mœurs & le caractère des hommes les plus sauvages & les plus cruels. Esther sauva du courroux d'Assuérus tout le Peuple d'Israël ; Panicatomink, Reine du Tonquin, empêcha son mari de faire brûler tous les habitans d'une ville très considérable.

LES Auteurs Romains nous ont conservé les histoires de plusieurs femmes, à qui la République eut de très grandes obligations. La mère & la femme de Coriolan garantirent Rome des fureurs de ce Général irrité. Livie donna un conseil à Auguste, qui, en faisant cesser les proscriptions, mit aussi fin aux conjurations qu'on faisoit contre cet Empereur.

Si nous cherchions chez les Modernes, nous trouverions des exemples aussi décisifs de l'utilité des bonnes femmes. Il n'y a pas encore long-tems qu'un Général s'étoit fait haïr des troupes ; elles ne pouvoient point le souffrir, & évitoient le plus qu'il leur étoit possible, de servir sous ses ordres. Il se maria, & le fort lui donna une femme, qui à la naissance la plus illustre joignoit la douceur la plus

plus aimable, & la politesse la plus engageante. Elle adoucit bien-tôt l'humeur vive & hautaine de son mari, qui regagna la confiance & l'amitié des soldats. Aujourd'hui ce Général est un des plus respectables qu'il y ait en France, soit par son mérite, soit par ses lumières, soit enfin par son affabilité; vertu, qui lui manquoit entièrement avant son mariage. S'il eût resté garçon, il eût toujours été haj. Combien d'aimables gens seroient rustres, brutaux, cruels, insolens, &c. s'ils n'avoient point été ramenés, ainsi que ce Général, par la douceur & la sagesse de leurs épouses !

FELICITE-toi donc, studieux ben Kiber, d'avoir rencontré une femme, qui répare bien par les plaisirs qu'elle te donne, les peines légères qu'elle te cause quelquefois; & qui, loin de te détourner de tes occupations ordinaires, ainsi que tu le penses, te procure un moyen assuré pour vivre tranquille, soit par les complaisances qu'elle a pour toi, soit par les conseils salutaires qu'elle te donne. Tu te plains qu'elle trouve mauvais que tu restes toujours enfermé dans ton cabinet, je crois qu'elle a raison. Il faut que l'esprit ait le tems de se reposer: *neque semper arcum tendit Apollo.* Une application trop continue énerve bientôt le tempérament le plus fort. Goutes donc de tems en tems quelque repos, mon cher

ben Kiber, & loin de songer à faire prendre totalement le dessus au Philosophe sur le Mari, tâches d'être heureux, & comme Philosophe, & comme mari. N'imitez point ces Savans bourus, qui portent dans le lit nuptial la rudesse & la mauvaise humeur de l'école, & qui traitent leurs femmes avec autant de brutalité, qu'un Régent Péripatéticien qui dispute contre un Scotiste. En sortant de ton cabinet, oubliés Locke, Descartes & Gassendi; ne te souviens plus que de ce qui peut plaire à ton épouse. Parles-lui de Madame de Villedieu, de Racine & de Segrais; ou plutôt, dis-lui qu'elle est aimable, que tu l'aimes, que tu l'adores. S'il est jamais permis à un sage Philosophe de prendre le ton de Petit-maître, c'est lorsque cela peut le rendre heureux dans son ménage, & que sa femme est le seul témoin de ses légères faiblesses.

PORTE-toi bien, je te salue.



„ L E T -



LETTRE CENT QUARANTE-NEUVIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste Abu-kibak.*

Les Savans ont beaucoup parlé autrefois, sage Abukibak, des effets de certains philtres amoureux, que de pretendus Magiciens donnoient, soit pour guérir d'une passion, soit pour la faire naître. Ils ont agité avec beaucoup de soin tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport avec ces boissons miraculeuses ; mais dans ces derniers tems les Physiciens ont démontré évidemment qu'elles n'étoient que des liqueurs naturelles & dangereuses, ainsi que tous les breuvages, composés de quelques herbes contraires à la santé des hommes. Ils ont compris que la volonté humaine étant un mode de l'ame, elle ne pouvoit être déterminée à un seul & unique objet, par une matière qui ne pouvoit agir sur elle que par la confusion qu'elle mettoit dans les organes du corps.

De même qu'un homme qui boit excessivement d'une liqueur forte, est échauffé

chauffé & désire l'approche des femmes s'il est luxurieux ; de même aussi une personne , à qui l'on donne un philtre amoureux , étant excessivement ému & enflammé , pour ainsi dire , par cette boisson * , souhaite de jouir des plaisirs de l'amour ,

* Un grand maître dans l'art d'aimer qui se moquoit de tous les fortilèges , & qui disoit que tous les charmes magiques de Circée n'avoient pu empêcher Ulisse de l'abandonner ,

*Quid tibi profuerunt , Circe , perseides herbae ,
Cum sua neritias absulit aura rates ?
Omnia fecisti , ne callidus bospes abiret :
Ille dedit certæ linteæ plena fugæ .*

Ovid. de Remed. Amor. Lib. I.

Ce grand maître d'amour défendoit aux amans qui vouloient guérir de leur passion , de manger certains mets , non qu'il crût que ces mets étoient enchantés , & qu'il regardât les truffes & la roquette comme des herbes magiques ; mais c'est qu'il favoit qu'elles échauffoient & provoquoient à l'amour. Il défendoit même l'usage du vin par la même raison , & ne permettoit d'en boire qu'au cas qu'on en prît tant qu'on perdît le souvenir entièrement. Il permettoit de s'enyrer , mais non pas de se griser.

*Ecce cibos etiam , medecinæ fungar ut omni
Munere , quos fugias , quosve sequare , dabo .
Daunius , an Libycis bulbus tibi missus ab oris ,
An veniat Megaris , noxius omnis erit .*

Nec

mour, il est naturel qu'il porte plutôt la
vue sur les gens qu'il voit ordinairement,
& avec lesquels il vit, que sur des étrangers
qui lui sont presque inconnus. Voilà ce qui fait que souvent les breuvages
que donnent les prétendus sorciers, pro-
duisent l'effet qu'ils promettoient. Un
homme qui a fait donner une pareille li-
queur à sa maîtresse, en est aimé plutôt
qu'un autre, parce que dans les mouve-
mens que le poison produit en elle, son
imagination est frappée du souvenir d'une
personne qui la fréquentoit journaliére-
ment, & dont elle savoit être aimée.
Mais le philtre n'a aucune part à la dé-
termination de la volonté : il ne seroit
pas même fort surprenant qu'il produisit
un effet tout contraire à celui que pro-
met le magicien : il ne faudroit pour ce-
la

*Nec minus erucas aptum vitare salaces
Et quidquid Veneri corpora nostra parat.
Utilius sumas acuentes lumina rutas :
Et quidquid Veneri corpora nostra negat.
Quid tibi præcipiam de Bacchi munere quæris ;
Spe brevius monitis expediere meis.
Vina parant animum Veneri, nisi plurima sumas ;
Ut stupeant multo corda sepulta mero.
Nutritur vento, vento restinguitur ignis.
Lenis alit flamمام, grandior aura necat.
Aut nulla ebrietas, aut tanta sit, ut tibi curas
Eripiat : si qua est inter utramque nocet.
Ovid. de Remed. Amor. Lib. II.*

110 L E T T R E S

la qu'un coup du hazard. Si un homme indifférent se présentoit devant la Belle dans les momens où la force de la boisson agit sur tous ses sens, il pourroit bien profiter de l'occasion, & être l'heureux, qui retireroit le fruit du prétendu sortilège.

L'EXPERIENCE a démontré souvent cette vérité, il est même arrivé quelquefois que le tempérament de la personne qui prenoit le philtre, se trouvant trop foible pour résister à sa violence, il a produit un effet contraire à celui qu'on espéroit, & a rendu furieuse l'infortunée victime de la fausse magie. Loin de ressentir les mouvemens d'une vive tendresse, elle étoit livrée aux transports d'une affreuse phrénesie ; marque sûre & évidente que les philtres n'agissent point sur la volonté, & ne la déterminent pas à un objet marqué. Lucrece, ce Poëte aussi savant qu'ingénieux, fut privé par une de ces boissons pernicieuses de l'usage de la raison. *Sa maîtresse, ou sa femme Lucilia*, dit l'historien de sa Vie *, pour en être plus fortement aimée, lui donna un philtre amoureux, dont la violence lui altéra l'esprit, & ne lui laissa que quelques intervalles de

*. *Vie de Lucrece*, par Mr. des Coutures, pag. 11. dans la Traduction du Poëme de cet Ancien.

CABALISTIQUES, *Lettre CXLIX. II*

de santé, qu'il emploia à composer son Poème; de sorte qu'ennuie de souffrir son mal, il s'ôte lui-même la vie.

VOILA un bel effet des philtres amoureux, & une marque de leur puissance sur la volonté! Lucilia vouloit être aimée de Lucrèce, elle le rend furieux & insensé. Il faut convenir, sage & savant Abukibak, avec les grands Physiciens d'aujourd'hui que les personnes auxquelles on donne de ces breuvages pernicieux, & qu'on prétend avoir éprouvé toute l'étendue de leur vertu magique, étoient déjà amoureuses, & qu'elles n'ont été qu'échauffées & incitées à l'acte Vénérien; ou bien, on doit les regarder comme des gens insensés & privés de la raison, qui sans le secours de la Magie serroient également devenus fous. On attribue aux philtres ce qu'il ne faut imputer qu'au hazard & au dérangement du cerveau. Tous les tems nous fournissent des exemples de la bizarrerie & du caprice de l'amour chez les hommes. Pour expliquer la cause de ces caprices, il n'est pas besoin de recourir à la sorcellerie; il ne faut que considérer les foiblesse de l'humanité. En visitant les Petites-maisons, on s'instruit davantage sur ce sujet, qu'en feuilletant tous les livres d'Agripa.

Si l'on avoit voulu, n'auroit-on pas été en droit d'attribuer dans Athènes à la

112 L E T T R E S

la Magie la manie de ce jeune Grec *, qui, d'ailleurs très sensé, n'avoit d'autre folie que celle d'aimer une statue ? Il en étoit si épris, qu'il ne pouvoit s'en éloigner : Il l'embrassoit, il lui parloit, il lui faisoit même quelquefois des reproches. Sa passion alla si loin, qu'il demanda au Sénat de pouvoir transporter chez lui cette statue, offrant d'en faire faire un autre. Les Magistrats lui ayant refusé cette grace, ne trouvant pas qu'ils dussent vendre

* Πᾶς δὲ οὐκ ἀν φαίνεται γελοῖος ἄμα, καὶ παραδέκεται τὰς δια τὰς ἑρατας; τὰς μὲν Ξέρξης, ὃν πλατανα τράσθη νεανισκοθεὶς ἐπι Λαδίνης οὐδὲν μεγονταν αρδετὸν τῷ πρυτανεῖον εὐθριάνθειτο εἰσεστεθεὶς αὐτὸν τούχης θερμότεσσι πράσθη. κατεφίλει γὰρ τὸ ἀνθρακίαν περιβάλλον, ἵτα σύμμαχος καὶ οἰστρητὸς ἐν τῷ πόδε, παρελθόντος τοῦ βελοῦ, καὶ λιτανεῖσας, ἀπομένοντος τολμαῖς αὐτοῦ χρημάτων τὸ ἀγαλμα πριασθαν. οὐτοὶ δὲ οὐκ ἔστιν, αναδίπτας πολλαῖς παγγίαις, καὶ σεφανάσας τὸ ἀγαλμα, καὶ θυσας, καὶ κορμιγανταῖς περιβαλλόν πολυτελῶς, ἵτα ἔστητε απίκτην, μυρία πρὸς κλαύσας. *Quis neget hos amores & ridiculos esse, & absurdos?* Primum Xerxis quod Platani amore capiebatur. Deinde cujusdam adolescentis Atheniensis, honesto loco nati, qui statuam bona fortunae, ad Prytaneum stantem, deperibat: & saepe in complexus ejus se insinuans, oscula dabat: atque inde raptus in furorem, aistroque percitus, propter cupiditatem, in Senatum venit, & enixe rogavit, ut sibi eam liceret utcumque magno emere. At quum nibil proficeret, multis redimita tæniis & coronis imagine coronata, oblato sacrificio, ipsaque precioso vestitu exornata, profusis innumerabilibus lacrymis, ipse sibi mortem conscivit. Eliani Variæ Hist. Lib. IX. Cap. XXXIX.

dre une statue publique, il en fut si touché, que de désespoir il se tua. Si quelque forcier eût donné un breuvage à ce Grec, sa folie auroit d'abord été imputée aux charmes magiques. On dit que Xerxès fut amoureux d'un arbre, qu'il caressoit comme si c'eût été une belle femme; la vertu des enchantemens auroit encore servi à expliquer la cause d'une manie aussi singulière.

JE m'étonne qu'à Rome, où la croissance de la Magie est si fortement établie, & où l'Inquisition, en dépit du bon sens, veut qu'on admette, sous peine d'être brûlé, l'existence des forciers, je m'étonne, dis-je, que dans cette ville si superstitieuse on n'ait pas attribué à quelque philtre l'extravagance de cet Espagnol qui se cacha dans l'Eglise de St. Pierre, & qu'on trouva pendant la nuit joüissant d'une statue dont il étoit devenu amoureux. Cette figure existe encore; & comme elle étoit excessivement découverte, de crainte que quelque basané Andalousien ne prît la même fantaisie que son compatriote, on l'a fait couvrir en partie d'une draperie de bronze, qui dérobe aux yeux du Public les charmes qui tenterent l'Espagnol. Si l'on fait attention à toutes les histoires surprenantes qu'on débite sur les gens qu'on assure avoir été ensorcellés & déterminés de s'abandonner à des passions bizarres, criminelles &

Tome V.

H

monf-

monstrueuses, on verra qu'on n'en trouvera aucune qui le soit autant que celles dont je viens de faire mention. Cependant on convient qu'elles n'ont point été produites par aucun sortilège; pourquoi donc ne pas juger de même des autres?

Les remèdes, dont certains Auteurs ont parlé pour la guérison des maux causés par les philtres, me paroissent presque tous ridicules. Il faut d'abord poser ce premier principe, que les remèdes qu'on doit donner à ceux qui ont bu de ces liqueurs empoisonnées, doivent être pris dans les plantes & dans les minéraux que nous fournit la Nature. Comme le mal est causé par un dérangement arrivé dans le corps, il faut le guérir en y rappelant l'ordre, & en purifiant le sang & les parties qui peuvent être gâtées. Tous les charmes & les conjurations sont des remèdes aussi inutiles que ridicules. Qui peut s'empêcher de rire, en lisant la recette que Pline donne aux amoureux pour éteindre leur passion? Il leur ordonne de prendre de la poudre sur laquelle une mule s'est vautrée, & d'en répandre sur eux. Le secret est merveilleux, c'est dommage qu'il soit si mal propre, & si nuisible aux habits noirs. Cardan * apprend

* Cardanus, de Subtilit. Lib. XI. pag. 300.
Dans

CABALISTIQUES, *Lettre CXLIX.* 115

prend encore un remède aussi singulier ;
mais il est beaucoup plus crasseux : c'est
de

Dans un autre Ouvrage, le même Cardan débite gravement un grand nombre de fottises & de puérilités ; c'est dans le troisième Livre qu'il a écrit sur les poisons & les venins. Il ne manque pas de dire ce qu'ont raconté certains Anciens. Il conseille, par exemple, avec Apulée, à ceux à qui l'on a fait boire des philtres qui empêchent de connoître des femmes, (c'est ce qu'on appelle aujourd'hui parmi le petit peuple *noüer l'éguillette*.) il conseille, dis-je, fondé sur l'avis d'Apulée, à ceux qui sont enchantés, de se faire laver avec une certaine décoction d'herbes au déclin de la Lune, pendant la nuit sur le seuil de leur porte. Il faut aussi que celui qui lave le maléfice, se lave à son tour, & qu'il s'en retourne chez lui sans le regarder, & sans détourner la tête. A ce premier secret Cardan en ajoute plusieurs autres, puisés également dans les Anciens. Pline lui fournit celui de l'usage de plusieurs herbes & des plumes de paon. Ceux qui entendront le Latin, seront bien aises d'entendre parler Cardan lui-même.

Ad eos qui concubere nequeunt, Apuleius (si qua fides buic viro adbiberi potest) ita scriptum reliquit : Leontopodii frutices septem absque radicibus decoque, & Luna decrecente lavato eum qui frigidus est, & te ipsum, ante limen suæ domus prima nocte, & suffumigato herba aristolochiæ, & sedi domum, illum nequaquam respiciens. Aliud verisimilius. Ex pugione quo homo fit, occisus, tres facies annulos. Unum gestabit collo appensum, secundum

de mettre sur soi de la sueur d'une mule échauffée. Voilà les mules d'une grande utili-

cundum in dígito, tertium cervici subdat. Juvat
& pugionem ipsum supponere cervicali. Plinius
mirum in modum commendat abrotонum, adeo ut
etiam pulvinari subditum, prodeſſe putet. Putant
generaliter omnes bis generibus prodeſſe centaurium
devoratum duplex genus: minus, cuius herba in
nſu eſt; majus, cuius radix rhabaponti sub nomine
venalis eſt, inde molydeorum, ab Homero appellati
um, cuius Plinius describit figuram, medium qua
ſi inter cyclamen ac scyllam: bujus babet folia, illi
tius radicem. Sed & cyclamen ipsum ſi feratur in
domo, & verbena ſi ſuſpendatur, quam ob id biero
botanen, id eſt ſacram vocant berbam, plurimum
prodeſſe creditur. Huic ſuccedit betonica ſemen,
quod qua die homo deguſtarit, negant poſſe ullo ge
nere beneficii tentari. Inde ſemnion a Plinio colore
pennarum paonis: & bellocallis, quibus Persarum
Reges intus priore, extra posteriore uti referunt.
Post lotos, id eſt, ſertula campana. Inde ſemen fi
nicis, quod apud me eſt. Decimo loco scylla: bac
ſverruncant. Hier. Cardani de Venenis. Lib. III.
Cap. XV. pag. 1004. Num. 50. & seq.

A tant de remèdes, pris chez les Anciens contre les philtres, Cardan en ajoute plusieurs autres, dont certains Auteurs modernes, follement entêtés de Magie, font un grand cas. Par exemple, de dormir dans la peau d'un loup : celle d'un lion est encore plus efficace ; le front d'un âne a encore une vertu surprenante. Ecoutez Cardan lui-même sur tous ces remèdes anti-magiques.

Et

utilité! Je m'étonne que quelque Auteur ne se soit pas avisé d'attribuer une grande

*Et dormire in pellibus lupi: sed longe melius sub
calcitra pelli leonis. Et carbunculus granatus ma-
gnus, ardenti primæ similis, & quasi soli collo ap-
pensus. Et comedat assidue buglossum, petrosilium
vulgare, & munit animum Phlojopbiæ præceptis,
& legat Theonoston. Et mutatio regionis ad hoc
confert, & vincire frontem corio frontis osini, cre-
ditur utilissimum ad fascinum. Hier. Card. de
Venenis, Lib. III. pag. 1006.*

Il étoit juste que Cardan fit entrer le Ciel dans la guérison des maux causés par les philtres; aussi n'y a-t-il pas manqué. Il est vrai qu'il n'ajoute pas tant de foi à ce qu'on en dit, qu'il ne croie qu'il soit toujours très prudent de manger des cœurs de loup, & de coucher sur des peaux de lion. Il en revient toujours à ces peaux, elles lui tiennent au cœur.

*Auxilium e Supernis fallax non est: consistit aut
in perfectione summa, id est triplicata. Et sensus,
& verborum, & elementorum numerus in hoc con-
venit. Nunquam amovebis a te, neque mente,
neque verbo, neque corpore. Serva cor syncerum
erga Deum, & illius vita te tuebitur. Poeniteat,
cupiat, deliberet, confidat, qui a devotione liberare
se velit. Quod referunt de Psalmo illo, Judica
me Deus, & discerne causam meam: credo verum
non esse, quoniam non justificabitur in conspectu
tuo omnis vivens. Mellus ergo solum tutis. inni-
ti. Et umbra sapientis ac felicis defendit hominem,
non devotum divinis verbis ob sympathiam. Devot-
um autem magicis carminibus atque opinione, con-*

de vertu aux endroits où elles fientent. Pourquoi ne point employer aux grandes choses, non seulement tout ce qui appartient aux mules ; mais encore ce à quoi elles touchent ? Il n'eût fallu pour cela que les mêmes raisons qui ont fait ériger leur fœur en excellent antidote amoureux ; on auroit été également fondé à soutenir des extravagances aussi absurdes. Les Anciens en étoient beaucoup plus entêtés que les Modernes : dès qu'il s'agissoit de calmer ou de chasser une passion, ils recouroient à la Magie, c'est-à-dire à des expédiens aussi fautifs que criminels *.

FAUS-

*firmat adamas gestatus in brachio sinistro, velut
dictum est de præstigiatis. Differunt, quoniam
præstigiati medicamentis moventur a mente, devoti
re divina, aut Dæmone, vel astrorum vi, aut opini-
onie. Ad devotos plerumque conferunt, quæ ad
præstigiatos. Et bujusmodi hominibus confert edere
corda luporum, & os cordis eorum, ac leonum, &
cubare sub leonis pelle. Hier. Cardani de Vene-
nis, Lib. III. pag. 1007.*

Après tous les raisonnemens de Cardan, je laisse à décider aux gens qui ne font pas la dupe de leurs préjugés & des contes de leurs nourrices, de la croiance qu'on doit donner aux Auteurs qui ont écrit gravement au sujet des philtres, les impertinences les plus ridicules.

* Ovide est un des Anciens qui a parlé le plus

FAUSTINE, fille de l'Empereur Antonin, & femme de Marc-Aurele, devint amoureuse d'un gladiateur; & sa tendresse alla si loin, qu'elle pensa lui couter la vie. Cette Princesse languissoit, dès qu'elle étoit éloignée de son amant. Marc-Aurele, instruit d'une passion honteuse, fit assebler un grand nombre d'Astrologues & de Médecins: tous ces Savans, après avoir bien disputé, ne trouverent point de meilleur moyen pour guérir l'Imperatrice, que de faire mourir le gladiateur sans qu'elle en eût connoissance, & de

plus sensément sur les prétendus charmes magiques. *Il faut être bien crédule, dit-il, pour s'imaginer que l'amour se puisse guérir par les herbes malignes de Thessalie. Ce sont-là de vieilles erreurs qui conduisent aux sortilèges.* Dans un autre endroit ce Poëte dit que ceux à qui il donne ces remèdes, ne doivent plus ajouter foi aux poisons & aux enchantemens.

*Viderit, bæ moniae si quis mala pabula terræ,
Et magicas artes posse juvare putat.*

Ista beneficij vetus est via, noster Apollo

Innocuam sacro carmine monstrat opem.

*Me duce non tumulo prodire jubebitur umbra,
Non anus infami carmine rumpet bumum.*

*Ergo age quisquis opem nostra tibi poscis ab arte,
Deme beneficis, carminibusque fidem.*

Ovid. Remed. Amor. Lib. I.

H 4

de lui en faire boire le sang ; après quoi, l'Empereur son mari coucha avec elle , & la connut. Les historiens qui nous ont transmis cette histoire , ajoutent que Faustine fut parfaitement guérie , & qu'elle ne se souvint plus de ce gladiateur. Quant à moi , je pense que ce qu'il y eut de plus spéciifique dans ce remède , fut la mort de cet amant. L'Impératrice , l'ayant sans doute apprise , & n'y trouvant aucun remède , prit patience , & jugea à propos de se consoler. Elle fut charmée apparemment d'attribuer sa guérison à la Magie , pour rendre moins honteuse sa foiblesse , en la faisant passer pour un effet de quelque maléfice , pour une suite de l'influence maligne des astres. Si l'on consultoit à Paris toutes les femmes qui font cocus leurs mari , dont le nombre à coup sûr n'est pas petit , & qu'on leur proposât d'avoüer en public , ou qu'elles font forcés par des sortilèges à l'infidélité , ou déterminées simplement par leur goût & leur penchant à la galanterie , il n'en est aucune , qui , pour garder le *Decorum* , ne prétendit être cent fois plus obsédée que la Cadière & Madelaine de la Palu. On ne verroit à Versailles , à Paris , & dans tout le Roïaume que des femmes qui se plaindroient de la méchanceté des sorciers.

PORTE-toi bien , sage Abukibak.

LET-



LETTRE CENT CINQUANTIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste Abukibak.*

PUISQUE le plaisir que tu prens, sage & savant Abukibak, à faire des expériences chymiques, est pour toi si grand que tu ne saurois t'en passer, quelque nuisible qu'il soit à ta santé, souffres que je te fasse faire quelques réflexions sur les précautions que tu dois prendre, & que j'expose à tes yeux tout le danger que tu cours dans ton laboratoire.

LES particules venimeuses qui se détachent sans cesse des minéraux que tu calcines, que tu pulvérises, ou auxquels tu donnes une nouvelle forme; attaquent insensiblement ton estomac, ta poitrine & ton cerveau, & te causeront tôt ou tard quelque dangereuse maladie. Presque tous les maux des Chymistes sont occasionnés par la nature des matériaux sur lesquels ils travaillent. Un savant Médecin de ces dernières tems prétend que tous ceux qui mettent en usage les minéraux, sont sujets aux mêmes incommodités. Il veut qu'ils se ressentent également des corpuscules qui s'en détachent; il prouve le

H 5 mal

mal qu'elles peuvent causer, par celui que souffrent tous ceux qui travaillent aux mines *.

IL est certain, sage & savant Abukibak, que l'expérience ne démontre que trop que les mineraux renferment presque tous un poison d'autant plus dangereux, qu'il est subtil & imperceptible. On n'en ressent les atteintes que lorsqu'il est, pour ainsi dire, impossible de pouvoir y remédier : & quoique tous les Chymistes se vantent d'avoir des remèdes spécifiques pour guérir toutes les maladies, la pâleur de leur visage dément évidemment les vertus de leur élixir † ; quelquefois même il ne peut leur servir

* *Primo itaque in censum venient ii morbi, qui a prava materia indole ortum ducunt, ac inter eos, qui Metallurgos infestant, & quotquot alios Artifices qui in suis opificiis mineralibus utuntur, ut Aurifices, Alchymiste, quique aquam fortem distillant, Figuli, Specularii, Fusores, Stannarii, Pictores quoque & alii. Qualis vero & quam pestiferae noxae intra venas metallicas recondantur, experiuntur primo mineralium Fossores, Bernardini Ramazzini Opera Medica & Physiologica &c. de Morbis Artificum, Cap. I. pag. 477.*

† *Quamvis Artem cuncta mineralia cicurandi tenere se jaſſitent Chymici, non impune tamen ipſi quoque ab illorum vi perniali evadunt; easdem enim perſæpe noxas ac alii Artifices accersunt, qui circa mineralia exercentur: ac ſi verbis id pernent,*

servir à rien, & ne sauroit, les soulager. Un Auteur, qui est entré dans un détail très circonstancié des maladies des Chymistes, raconte un accident arrivé à *Tachenius*. Cet Artiste, aiant voulu sublimer de l'arsenic, jusques à ce qu'il pût demeurer fixe dans le fond d'un vase, l'ouvrit après plusieurs *sublimations*, & fut très surpris de sentir une odeur suave ; mais demi-heure après, il fut attaqué d'un grand mal d'estomac. Il avoit beaucoup de difficulté à respirer, il cracha du sang, fut attaqué de la colique & d'un tremblement dans tous les membres. Il rétablit médiocrement sa santé par l'usage du lait & de l'huile : ce remède ne l'empêcha cependant point d'être tout un hyver incommodé d'une fièvre lente & heftique, dont il ne put entièrement se guérir qu'en bûvant pendant long-tems des décoctions faites avec des herbes vulnéraires *.

Voi-

gent, faciei colore satis fatentur. Ramazzini de Chymicor. Morbis, Cap. IV. pag. 492.

* *Satis curiosum est quod sibi accidisse fatetur Tachenius, in suo Hipocrate Chymico. Refert enim quod cum arsenicum sublimare vellet, donec in vasis fundo fixum permaneret, & post multas sublimationes vas aperuisset, suavem quemdam odoram multa cum admiratione parcepisse: sed post semi horam stomachum dolentem, confractum sensisse, cum*

VOILA un exemple, sage & savant A²bukibak, de l'inutilité dans certaines occasions de l'élixir merveilleux des Chymistes. Le même Auteur en fournit encore plusieurs autres, & entre autres celui de *Carolus Lancillotus*, Artiste célèbre, qu'il assure avoir connu particulièrement, & que les travaux Chymiques avoient rendu chassieux, tremblant, édenté, asthmatique, puant, n'ayant enfin d'autre mérite que celui que lui avoient acquis les remèdes & les drogues qu'il faisoit *.

EN montrant tout le danger que courrent les Chymistes, je ne prétends point mépriser absolument tous leurs remèdes; ce n'est pas-là mon dessein. Je veux seulement te mettre devant les yeux combien il est nécessaire, pour conserver leur santé, qu'ils aient de prévoiance. Car d'ail-

cum difficultate respirandi, sanguinus mihi, colico dolore, ac omnium membrorum convulsione. Olei & laeti usu mediocriter restitutum ait; verum per integrum byemem febre lenta becticæ simili multatum fuisse, a qua decocto ex herbis vulnerariis, & esu summiatum brassicæ, tandem se expedivit. Ramazzini, pag. 493.

* *Carolum Lancillotum, Chymicum nostratem celebrem, ego novi tremulum, lippum, edentulum, anbelosum, putidum, ac solo usu medicamentis suis, Cosmeticis præsertim, quæ venditabat, nomen & famam deprabentem. Ramazzini, pag. 493.*

d'ailleurs ils font quelquefois des poudres & des liqueurs qui font très bonnes & très utiles ; mais il faut bien prendre garde à ceux dont on achète ces remèdes, & être assuré de leur science dans leur métier. *La moindre variation*, dit l'Auteur que j'ai déjà cité, *peut changer en poison les remèdes des Chymistes. Un Médecin ne peut les emploier en conscience, s'il ne les a préparés lui-même, ou s'il ne les a vû faire à quelque habile Artiste* *

LA précaution que les Chymistes sont obligés d'apporter dans la composition de leurs médicaments, s'ils veulent y réussir, est la principale cause de leurs maladies ; ils sont forcés d'être continuellement auprès de leurs fourneaux, d'observer sans cesse le degré de violence de leur feu. La fumée du charbon, les corps qui s'exhalent des matières qu'on distille, tout semble s'unir pour détruire leur santé ; il est donc presque impossible qu'il ne leur arrive tôt ou tard quelque funeste accident. L'on ne doit point, à cause
de

* *Minima si quidem variatio & incuria in Cbymicis remediis elaborandis, illorum qualitates sic immutare posse, ut in venenorum classem transeant*, ait Renat. Cartesius. *In banc rem Juncken quoque in sua Praefatione ait Chymica medicamenta, salva conscientia, non posse a Medico exhiberi, nisi ejusdem manu fuerint parata, sive & perito Chymico illa viderit laborari.* Ramazzini, pag. 494.

de cela , mépriser leur Art ; il y auroit autant d'injustice à penser de cette façon , qu'à outrager un habile Ecuyer , parce qu'en domptant un cheval farouche , il en auroit été renversé , ou en auroit reçu quelque coup de pied *. Il faut savoir beaucoup de gré à ceux qui se sacrifient pour le bien public. Les Chymistes ruinent leur santé pour composer des remèdes utiles à la guérison des hommes , on doit leur être obligé de leurs travaux : s'ils ne font point cet élixir universel dont ils se vantent , ils ont découvert , & découvrent encore tous les jours plusieurs bons remèdes. Je suis donc bien éloigné de regarder les Chymistes comme des gens peu estimables.

Au reste , quelque cas que je fasse de leurs talens , je ne voudrois point être leur voisin ; je ne doute pas que le venin des matières qu'ils purifient , n'influe plus loin que leur laboratoire , & ne s'étende dans les lieux circonvoisins. Bernardino Ramazzini rapporte une histoire qui appuie fortement mon opinion. *Il y a quelques*

* *Sicuti ergo Equisoni non imputandum , si equum ferocem ac refractarium perdomando , ab eodem aliquando dejiciatur , & calces referat : sic ridendus non est Cbymicus , si interdum e suis laboratoriis squalidus exeat ac attonitus , tanquam unus ex Orci Familia.* Ramazzini , pag. 494.

ques années, dit-il, qu'un homme eut un procès très considérable avec un Chymiste qui avoit un fort grand laboratoire, dans lequel il faisoit beaucoup de sublimé. Cet homme cita devant les juges le Chymiste, & demanda qu'il eût à transporter ses fourneaux dans un autre endroit qui fut hors de la ville, parce qu'il empoisonnoit tout son voisinage, lorsqu'il calcinoit le vitriol, & qu'il travailloit au sublimé. Il offrit de prouver son accusation, il apporta un certificat des Médecins, & une attestation des Curés, par lesquels il constoit qu'il mourroit beaucoup plus de gens auprès du laboratoire, que dans les autres quartiers de la ville. Les maladies dont les personnes périsoient, attaquaient ordinairement le cœur; & un Médecin avoit certifié que la fumée du vitriol étoit très dangereuse, qu'elle empêstoit l'air circonvoisin, & rendoit pulmoniques les gens qui le respiroient. Bernardino Corrado plaida la cause du Chymiste, & Casina Stabe, Médecin, celle du bourgeois plaignant. Ces deux Avocats firent plusieurs Ecrits fort beaux & fort savans, dans lesquels ils dispulerent beaucoup sur le danger où la fumée du vitriol exposoit. Le Chymiste gagna son procès, il fut absous, lui & son Art, de toutes les morts qu'on leur imputoit. Je laisse aux habiles Physiciens à décider, comme juges des secrets de la Nature, si les Jurisconsultes penserent bien dans cette occasion!*

CES

* *Paucis ab hinc annis lis non parva exorta est inter*

Ces derniers mots de *Ramazzini*, sage & savant Abukibak, marquent qu'il condamne cette décision, & qu'il regarde comme très dangereux, non seulement, de demeurer dans un laboratoire, mais même d'habiter auprès. Tâches donc de te

inter Negotiatorem quendam Mutinensem, qui in oppido bujusce ditionis, Finali dicto, laboratorium ingens babebat, in quo sublimatum fabricabatur, ac inter civem Finalensem. In Jus vocavit Finalensis Negotiatorem bunc, instando ut officinam extra oppidum, vel alio transferret, eo quod totam viciniam inficeret dum vitriolum in furno operarii calcinaret pro sublimati fabrica. Ut vero accusacionis suæ veritatem comprobaret, Medici illius oppidi attestationem afferebat, ac insuper Parochi necrologium, quo constaret multo plures in illo vi- co, & locis laboratorio proximioribus, quam in aliis, quotannis interisse. Ex tate autem ac morbis pectoris præcipue, mori solere, qui in illa vici- nia habitarent, testabatur Medicus, qui fumum vitrioli exbalentem maxime culpabat, & proximum aërem inquinantem, ut pulmonibus infestus, & hostilis redderetur. Negotiatoris Causam suscepit D. Bernardinus Corradus, Rei Tormentariæ in Estensi ditione Commissarius; Finalensis vero D. Casina Stabe, illius oppidi tunc Medicus. Variæ propterea ultro citroque editæ sunt scripturæ satis elegantes, in quibus acriter de fumi umbra dispu- tatum est. Negotiatori tandem favere Judices, & vitriolum ex capite innocentia absolutum. An Fu- risperitus bac in re rite judicavit, Naturæconsul- tis judicandum relinquo. Ramazzini, pag. 494.

te précautionner le plus qu'il te sera possible ; & puisqu'il t'est impossible de te priver du plaisir de t'appliquer à la Chymie, corriges, le plus qu'il te sera possible, le dangereux de cet Art.

Je te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien, & ménages ta santé; c'est après la raison, le don le plus précieux que nous aions reçu du Ciel.

LETTER CENT CINQUANTE-ET-UNIEME.

Ben Kiber, *au sage & savant Abu-kibak.*

J'AI refléchi souvent, sage & savant Abukibak, à l'énorme puissance que les Jésuites ont acquise dans la moitié de l'Europe, & j'ai cru devoir juger par bien des circonstances que ces Religieux auront un jour le même sort que les Templiers. Leur trop grand pouvoir causera leur ruine ; leur Société, semblable à ces tours qui s'élèvent dans les nues, n'en est que plus exposée aux orages, & en danger d'être frappée de la foudre. Le destin qui menace les Jésuites, accabla les Templiers dans le tems qu'ils paroissent

soient avoir le moins à craindre, & le revers de la fortune de ces Religieux militaires montre évidemment la possibilité de celui que peut effuer la prospérité des Ignaciens.

Il y a entre l'institution, l'agrandissement, & l'augmentation de l'Ordre des Templiers & de celui des Jésuites, tant de conformité, qu'il semble naturel qu'ils doivent avoir tous les deux la même fin. Permets, sage & savant Abukibak, qu'en parcourant brièvement ce que dit un ancien Auteur, je te fasse sentir cette parfaite conformité. Voions d'abord l'institution des Templiers. *Un an après son couronnement, Godefroi de Bouillon mourut; & fut Roi en son lieu, son frere Baudouin, homme égal au mérite du défunt: pendant le Regne duquel, entre les autres qui passerent par-de-là, furent neuf Gentilhommes, fort grands compagnons & amis; desquels il ne s'en trouve que deux nommés, qui peut-être étoient les principaux, l'un Hugues de Pagants, l'autre Gaufrede de Saint Adelman: lesquels arrivés en Jérusalem..... firent vœu, pour faire agréable Service à Dieu, d'employer toute leur vie à rendre le chemin leur & facile, ou mourir en cette entreprise..... Toutes-fois, encore qu'ils fussent en grand nombre, si n'avoient-ils Habits ne Reigle désignée; ainsi vivoient ainsi en commun *.*

JE

* Diverses Leçons de Pierre Messie, Part. II.
Chap. IV. pag. 344.

CABALISTIQUES, *Lettre CLI.* 131

Je ne pense pas , sage & savant Abu-kibak , qu'on puisse rien trouver de plus ressemblant à l'institution des Jésuites. Ignace , avec cinq ou six compagnons , se réunirent ensemble pour fonder une Société , qui assurât aux Papes des soldats & des défenseurs aussi utiles , que les Templiers aux Rois de Jérusalem. *Ils firent* *vœu d'employer leur vie à rendre absolue l'autorité de la Cour Romaine , & de mourir en cette entreprise , s'il étoit nécessaire.* Pasquier sera mon garant. Ce qui rend , dit-il , les Jésuites plus recommandés dans Rome , est l'obéissance aveugle qu'ils rendent au Saint Siège , par eux appellée Obedientia cœca , qui m'étoit inconnue , quand je plaidai la cause contre eux. . . . Je ne dis rien , qui ne soit par leur Constitution Latine plus étroitement ordonné ; & est l'un des premiers vœux auxquels ils s'obligent en entrant dans leur Religion : Règle , qu'Ignace de Loyola leur souhaitoit devoir être si stable , comme j'ai dit en mon plaidoyer , que si au milieu d'un orage le Pape lui eût commandé d'entrer en un petit esquif sans gouvernail , il se fût très volontiers exposé ; & que le semblable devoit être fait par les siens *. Pasquier me fournit encore une continuation de preuve. *Ils prirent* , dit-il † , *la hardiesse de se transporter à Rome,*

* Pasquier , Recherches de la France , *Liv. III. Chap. XLIV. pag. 342.*

† Là même , *Liv. III. Chap. XLIII. pag. 319.*

Rome, où ils commencerent de publier leur *Seite*; combien que la plupart d'entre eux ne sceussent pas, non seulement la Théologie, mais même les premiers élemens de la Grammaire. Voilà, sage & savant Abukibak, une nouvelle conformité avec les Templiers. Les Jésuites, ainsi que ces Religieux militaires, sans Habits ni Règle désignée, cependant vivoient en commun.

POURSUIVONS notre examen, & venons à l'agrandissement & à l'augmentation de ces deux Ordres; nous continuons à consulter nos deux Auteurs. *Les Rois & Princes de plusieurs païs*, dit le plus ancien, * donnerent aux Templiers de grands revenus, qu'ils employerent en ces Guerres; . . . & par succession de tems accrurent tellement d'heure à autre en puissance & richesses, que par toutes contrées & provinces ils avoient de grandes villes & lieux forts, avec force subjets. Les personnes les plus simples sentent d'abord combien cela convient aux Jésuites. Quels biens immenses en Portugal, en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne, en Pologne, n'ont-ils pas acquis dans peu de tems par l'amitié des Princes qu'ils ont séduits? On convient dans tout le monde que les richesses de ces Religieux sont immenses: ils

* Diverses Leçons de Pierre de Meffie, &c.
Part. II. Chap. IV. pag. 347.

ils ont non seulement dans les Indes au Paraguay, mais encore dans l'Europe, de grandes villes & lieux forts, avec force sujets. Ils acquièrent tous les jours de nouveaux domaines, & il est peu de Souverains qui possèdent autant de trésors qu'en a la Société. Il ne sera pas nécessaire d'appuyer ce fait de l'autorité de Pasquier, pour en constater la vérité: mais il n'est pas hors de propos de placer ici les moyens dont les Jésuites se servent pour accroître leurs richesses; ils ressemblent parfaitement à ceux qu'emploioient les Templiers. Ces Religieux militaires s'autorisent du prétexte d'étendre le Christianisme, & de le soutenir par leurs armes; les Jésuites se servent des mêmes excuses. *L'Exercice de leur Ordre*, dit Pasquier *, git entièrement en deux points. Par le premier, ils promettent de traiter le fait de la Religion, d'administrer le Sacrement, tant de Penitence que d'Autel, & d'exhorter les Infidèles. Le deuxième, c'est d'enseigner les Arts libéraux. Par quoi, celui qui le premier mit la main à l'établissement de cette Secte, trouvant la pauvreté telle qu'il avoit voilée, de trop difficile digestion, par un esprit sophistique s'avisa de faire une distinction, c'est à seavoir, que puisque l'Exercice

* Recherches de la France, *Liv. III. Chap. XLIII. pag. 323.*

cice de sa profession étoit double, tant pour la Religion que les bonnes Lettres, aussi devoit son Ordre consister tant en Monastères que Collèges, & que les Monastères seroient quelques petites Chapelles ou Cellules, comme étant le moindre de son opinion, & les Collèges amples & spacieux Palais; & qu'en qualité de Religieux, ils ne pouvoient rien posséder, ni en général, ni en particulier; mais bien en qualité d'Ecoliers: & néanmoins que l'administration de ce bien apartiendroit aux Religieux profex, pour être distribué comme il verroit être bon à faire. Ainsi, tous ceux du petit Vœu, qui sont les Collégiaux, sont quelquefois quinze ou vingt ans avant que de franchir le pas de la grande Profession, selon qu'il plaît au Général de leur Ordre; pendant lequel tems ils se gorgent, & puis quand ils se sont fait riches, si le Supérieur les trouve dignes, ils sont contraints comme Membres de rapporter au Corps général de leur Ordre tout ce qu'ils ont acquis.

APRÈS avoir montré, sage & savant Abukibak, la parfaite conformité qu'il y a entre l'établissement & l'agrandissement des Templiers & des Jésuites, je crois pouvoir avancer que selon toutes les apparences, les Ignaciens doivent avoir la même fin que celle des Religieux militaires. Les raisons qui causerent la perte des premiers, occasionneront tôt ou tard celle des derniers. Les Templiers furent détruits par la prospérité & grandes richesses qu'ils

CABALISTIQUES, *Lettre CLI. 135*

qu'ils avoient, par le moyen desquelles ils devinrent méchans, & se ruinerent eux-mêmes.* Les Jésuites n'imitent que trop pour le malheur de l'Europe, l'insolence & la fierté des Templiers. Ils ont une ambition démesurée, ils s'élevent au-dessus des Souverains, méprisent les Magistrats, & ruinent les libertés & les priviléges des Nations. N'est-il pas naturel que dans le cours de deux ou trois siècles il naîsse un Prince, aussi grand, aussi sage, & aussi intrépide que Philippe-Auguste ? Ce Monarque purgea la terre des Templiers ; son imitateur délivrera l'Europe des maux que lui cause la Société, & détruira de fond en comble cette dangereuse Secte. Si le feu Roi de Sardaigne eût été Roi de France, le second Philippe-Auguste étoit arrivé.

LES crimes, pour lesquels on fit périr les Templiers, sont les mêmes que ceux dont on accuse les Jésuites, & qu'on leur a plusieurs fois reprochés. Voions ce qu'on imputoit aux premiers. On disoit *qu'eux prédecesseurs avoient été cause de perdre la Terre Sainte ; qu'ils élisoient leur Grand-Maître en secret ; qu'ils avoient de mauvaises superstitions ; qu'en secret ils juroient de s'aider l'un à l'autre, leur attribuant par*

* Diverses Leçons de Pierre de Messie, Part. II. Chap. IV. pag. 348.

par ce moyen l'abominable péché contre Nature, & qu'ils en étoient tous coupables *. Récapitulons ces accusations, sage & savant Abukibak, & nous trouverons qu'il n'en est aucune que les adversaires des Jésuites ne leur imputent. On les accuse de la ruine de la Religion dans bien des païs, on prétend qu'ils ont détruit dans la Chine † tout le fruit qu'y avoient produit les autres Missionnaires, on les blâme du secret impénétrable qu'ils gardent sur leurs Constitutions, & sur les points principaux de leur Règle, on leur attribue toutes les divisions qui regnent dans l'Eglise, on les regarde comme les principaux Auteurs d'un Schisme pernicieux, on les blâme de soutenir plusieurs propositions hérétiques & plusieurs dogmes erronés, ‡ on leur reproche l'affection qu'ils ont à vouloir justifier les actions les plus criminelles de leurs confrères §, enfin

* Diverses Leçons de Pierre de Messie, &c.
Part. II. Chap. IV. pag. 349.

† Veuillez l'*Histoire du Christianisme des Indes* du célèbre Mr. de la Croze. Veuillez aussi l'*Histoire du Christianisme d'Ethiopie* du même Auteur. Consultez encore la *Morale Pratique*, Livre écrit par l'illustre Mr. Arnaud.

‡ Veuillez les *Lettres Provinciales*. Ce seul Livre est plus que suffisant.

§ On voit la preuve de ces accusations dans l'A-

fin on les accuse de l'abominable péché contre *Nature*. Les Poëtes se sont égaïés plusieurs fois sur ce sujet ; & tu fais, sage & savant Abukibak, les vers qui furent faits à l'occasion du feu qui prit à la Maison Professe des Jésuites, le jour même, à la même heure que l'on puniffoit un fameux Sod ***.

*Quand du Chaufour l'on brula,
Pour le péché philosophique,
Le feu, par vertu sympathique,
S'étendit jusqu'à Loyola.*

PUISQUE les sujets de plainte, qu'on pense avoir dans toute l'Europe contre les Jésuites, sont si conformes à ceux qu'on eut autrefois contre les Templiers, n'est-il pas apparent que ces deux Ordres, si ressemblans en tout, auront une pareille fin ? La grandeur à laquelle les Jésuites se sont élevés, l'autorité qu'ils ont acquise, les biens immenses qu'ils possèdent, ne les garantiront point du sort qui les attend. Les Templiers avec tous ces avantages ont péri dans le tems qu'ils sembloient avoir le moins à craindre, il en sera ainsi de la Société. L'on ou-

l'Apologie que le Pere Richeome a faite du Jésuite Guignard, pendu par Arrêt du Parlement de Paris, pour avoir conspiré contre Henri IV.

ouvrira tôt ou tard les yeux, & on connoîtra combien de grands maux elle a causés; sa chute sera d'autant plus étonnante, qu'elle aura été imprévue. Les Jésuites n'ont-ils pas été déjà bannis & chassés de la France, des Etats de la République de Venise, &c.? S'ils ont trouvé le moyen de rentrer dans ces païs, ils n'auront pas toujours le même sort. Plus on va, plus leur ambition, plus leur orgueil & leur mauvaise foi s'accroissent, & plus aussi on apprend à les connoître. On viendra un jour à sentir toute la vérité des reproches de Pasquier. *J'espere vous montrer*, disoit ce sage Avocat au Parlement de Paris, *que cette Secte, par toutes ses propositions, ne produit qu'une division entre le Chrétien & le Jésuite, entre le Pape & les Ordinaires, entre tous les autres Moines & eux: finalement, que les tolerans, il n'y a Prince, ni Potentat, qui puisse assurer son Etat contre leurs attentats.* Je vous ai dit, & est vrai, que cette Secte a été bâtie sur l'ignorance d'Ignace. J'ajouterai qu'elle a été depuis entretenue par l'orgueil & l'arrogance de ses Sectateurs. *. Si le Parlement de Paris & les Rois n'ont pas profité de ces sages avis, peut-être un jour en feront-ils un meilleur usage. Que deviendront alors les

* Pasquier, Recherches de la France, Liv. III. Chap. XLIII. pag. 329.

les Jésuites ? Ce que sont devenus les Templiers.

JE te salue, savant Abukibak. Porte-toi bien, & souviens-toi que Dieu punit enfin les méchans.



LETTRE CENT CINQUANTE-DEUXIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste Abu-kibak.*

J 'Ai été étonné plusieurs fois, sage & savant Abukibak, que la plupart des Auteurs modernes qui ont parlé des devoirs & des obligations des Militaires, soit dans ce qui regarde la Religion, soit dans ce qui concerne la vie civile, aient dit des choses aussi peu utiles & aussi impratiquables. Les Ecrivains pieux qui ont traité ces matières, sont tombés dans un excès très vicieux ; ils ont prescrit des règles, plus propres à des Capucins, qu'à des soldats & à des Officiers. Les gens du monde, qui ont donné quelques préceptes aux Militaires, ont échoüé contre un autre écueil : ils ont entièrement oublié les loix de la Nature & de la raison, comme si un Officier étoit dispensé par son état de consulter le bon sens ;

sens ; ils ont établi pour maximes sûres & constantes les sottises les plus grandes. On peut avancer hardiment que jusques ici très peu de personnes ont écrit l'ensemble sur les obligations civiles des Militaires ; voions-en d'abord une preuve dans ce qu'on a dit sur les duels.

Tous les Théologiens crient sans cesse que ces combats particuliers sont absolument défendus, & qu'il faut non seulement les éviter, mais les refuser, si l'on a malheureusement quelque démêlé. Ils n'apportent aucune restriction sur cet article ; ainsi, ils mettent un homme dans la nécessité d'être déshonoré. Peu de gens sont assez touchés des récompenses de l'autre vie, pour prendre un parti aussi dur. Il ne reste aucune ressource à un homme, qui est regardé dans le monde comme un lâche, que celle de se faire Moine. Les Officiers & les Gentilshommes ont rarement de la disposition à chanter *Laudes & Matines*. Prescrire une loi aussi sévère que celle des Théologiens, c'est vouloir qu'elle ne soit point suivie. D'un autre côté, la plupart des gens du monde se figurent qu'on est obligé de se prêter sans restriction & sans ménagement à la fureur ou à l'étourderie d'un jeune éventé, ou à la folie d'un bretteur ; ils veulent qu'on ne puisse jamais refuser un rendez-vous. Cette opinion est plus insoutenable que celle des Théo-

Théologiens. Est-il rien de plus absurde que d'exiger que pour conteneter la passion d'un insensé, un galant homme soit forcé de perdre la vie, ou de passer dans les païs étrangers ? Ceux qui pensent de cette manière, ne font guères usage de leur raison ; il est aisé de voir qu'un ancien & funeste préjugé les aveugle.

JE pense, sage & savant Abukibak, qu'il est aisé à un Officier de trouver un juste milieu entre ces deux sentimens opposés, & d'allier les loix de l'honneur avec celles de la Religion & du bon sens. Les duels sont défendus de Dieu & par le Prince, il faut absolument les éviter : mais une juste défense n'est point interdite, ni par le droit divin, ni par le droit humain ; elle est au contraire ordonnée par tous les deux.

Ces premiers principes posés, j'en établis un autre aussi certain ; c'est qu'il faut être fou, ou imbécille, pour avoir des égards pour une personne qui en est indigne, sur-tout lorsque ces égards peuvent nous nuire considérablement. Or, je suppose qu'un homme me fasse une querelle mal-à-propos, & qu'il me propose de me couper la gorge avec lui. Je lui réponds que sa conduite ne mérite point que j'aie pour lui une condescendance qui m'est défendue par le Roi mon maître. S'il m'attaque dans le moment, ou dans un autre

autre tems , je me défends le mieux qu'il m'est possible : si je le tue , le Ciel ne me demande point compte de son sang ; le Prince me pardonne une action forcée & involontaire. Je le repete , sage & savant Abukibak , ceux qui prétendent qu'on ne peut refuser un rendez-vous , défendent un sentiment absurde. Je soutiens que non seulement un Chrétien , mais qu'un homme de sens ne doit jamais en donner , ni directement , ni indirectement.

IL y a un cas qui paroît assez épineux , c'est celui , où étant insulté le premier , on est obligé d'aller chercher son ennemi. On peut prévenir cet inconvénient. Un homme porte-t-il la main sur moi , voilà le cas d'une juste défense ; je ne remets point au lendemain à vider une affaire , qui , étant pour lors innocente , devient criminelle si elle est différée. Je venge dans l'instant l'outrage qu'on m'a fait , tout concourt pour lors à ma justification , la nécessité de me défendre , la violence du premier mouvement , la vivacité , enfin la foiblesse humaine , qui ne peut s'élever que jusqu'à un certain point de perfection.

JE pousse les choses plus avant , & je vais jusqu'au dernier point. Si un homme qui a reçu un soufflet , n'a pu dans l'instant se venger de son ennemi , il ne doit pas cependant lui donner aucune assi-

affignation. A quoi fert-il qu'il se mette dans le cas d'être puni par le Ciel & par son Prince ? Il doit l'attaquer lorsqu'il le rencontre. Cette action alors est gracieable chez le Souverain, & moins criminelle devant Dieu, parce qu'elle est excusable par tout ce qui favorise les fautes qu'on commet dans un premier mouvement.

EXAMINONS à présent, sage & savant Abukibak, si sur les autres points on a prescrit des règles plus sûres & plus nécessaires que sur celui des duels. La plupart des Théologiens regardent la profession des armes comme un état si dangereux, qu'il est presque impossible de s'y sauver. Ils prétendent que les plus vertueux se corrompent tôt ou tard par l'exemple, ou par la persuasion des autres. Les gens du monde considèrent au contraire l'état d'un Officier comme le plus noble, le plus distingué, & le plus brillant; à peine accordent-ils aux autres quelque estime. Il est fort commun d'entendre appeler *Pedans* tous les Ecclésiastiques, & *Robins* les plus augustes Magistrats.

Ces deux excès sont également vicieux. Toutes les professions, utiles à la Société civile, sont respectables. Quant à celle des armes, lorsqu'on l'embrasse parce que la naissance ou l'inclination nous y portent, elle n'est pas plus dangereuse.

gereuse qu'une autre. Ce n'est pas, dit un des plus grands génies du quatrième siècle, *l'état des armes qui est criminel*; c'est la manière de s'y comporter, & le dejein de pilier en l'embrassant *. Un galant homme, qui prend le parti du Service, fait bien qu'il doit se souvenir que le premier devoir d'un Chrétien, dans quelque situation qu'il soit, est d'être vertueux †. Il faut être fou, pour se persuader qu'il est un état qui dispense de la probité. Quel est l'Officier qui veuille faire usage de sa raison, qui ne connoisse que les talens qu'il a pour son métier, la valeur, le courage, l'intrépidité, sont des dons du Ciel, qu'il ne doit point emploier à lui déplaire §? Mais, dira-t-on, on en voit beaucoup qui ne pensent pas de même; cela n'influe en rien sur l'innocence de leur profession. Dans quel état est-ce qu'il n'y a pas plus de méchants que de bons? Soutiendra-t-on qu'on ne fauroit être Magistrat sans se damner, parce

* *Non enim militare delictum est, sed propter prædam militare peccatum est.* St. August. Serm. XIX. de Verbis Domini.

† *Apud omnem Christianum prima honestatis debet esse Militia.* St. Augustin. *ibid.*

§ *Hoc primum cogita quando armaris ad pugnam, quia virtus tua etiam ipsa corporalis donum Dei est. Sic enim cogitabis de dono Dei non facere contra Deum.* St. August. Epist. CCV. ad Bonifacium.

parce qu'il y en a beaucoup plus d'ignorans, de corruptibles & de partiaux, que d'habiles & d'intègres ? Bannira-t-on tous les Evêques & les Prêtres, établira-t-on le Quakrisme par tout l'Univers, parce que dans toutes les Communions différentes le nombre de mauvais Ecclésiaстiques l'emporte de beaucoup sur les bons ? Tel est le sort infortuné de l'homme, depuis la chute du premier pere, il est porté plutôt au mal qu'au bien ; quelque état qu'il embrasse, il y porte le levain du péché. L'Écriture nous apprend que le nombre des Elus est petit. Qu'on ne prenne aucun état, on ne courra pas moins le risque de succomber aux tentations ; au contraire on y sera exposé davantage. Un homme, livré à lui-même, est en proie à l'oisiveté & à la paresse. Plus une profession est pénible & fatigante, plus elle éloigne les occasions de pécher ; ainsi, celle d'un Officier a bien souvent, & sur-tout lorsqu'il est à l'armée, un avantage considérable sur les autres. Je conviens qu'il n'en est pas de même lorsqu'il est en garnison ; mais quel est l'état qui n'emporte pas avec soi son bien & son mal ?

CONVENONS donc, sage & savant Abu-kibak, qu'on a peu de raison à vouloir rendre le parti des armes dangereux. Il me seroit aisé de prouver que les deux choses qu'on cite comme des écueils iné-

vitables, doivent naturellement être plus funestes aux Ecclésiastiques & aux Magistrats, qu'aux Militaires. La première est l'impureté, la seconde l'avidité du gain. Quant à l'imputeté, je pense qu'un Prêtre, renfermé dans un Confessional, écoutant les péchés les plus secrets d'une jeune & aimable personne, risque bien plus d'être ému, qu'un Officier qui voit une Dame dans une assemblée nombreuse, ou qu'un soldat qui apperçoit une servante sur la porte d'un cabaret. Le Confessional, selon moi, est l'endroit le plus funeste à la chasteté. Il faut avoir reçu du Ciel une grace supernaturelle, pour éviter du moins les désirs & les pensées criminelles, entendant journellement le récit des actions les plus lascives. Si les femmes ne se confessent qu'à soixante ans, je comprendrois comment un Prêtre peut toujours être insensible; mais une pénitente de dix-huit est un sujet bien capable de faire naître des tentations.

Quant à l'avidité du gain, & au désir d'amasser des richesses, ce sont des défauts plus à craindre pour les Magistrats, que pour les Militaires. Un Officier trouvera peut-être dans vingt années une occasion de s'enrichir illicitemennt; encore parmi cent, un seul est-il dans ce cas: mais un Juge peut tous les jours contenter son avarice. Chaque procès qu'il juge,

juge, est une attaque que reçoit sa vertu. Combien voit-on de Magistrats qui succombent ? On pourroit peindre aujourd'hui la Justice avec une bourse, cet attribut lui conviendroit beaucoup mieux qu'un bandeau.

JE suis fermement persuadé, sage & savant Abukibak, que l'état d'un Officier n'a rien de plus dangereux pour le salut, que celui d'un Prêtre & d'un Juge. On peut réduire ses principaux devoirs civils à deux points, qui sont également essentiels à tous les honnêtes gens ; les bonnes moeurs, & la générosité. Pour être convaincu de la nécessité de ces choses, un Militaire sensé doit réfléchir qu'il est bouteux qu'un homme qui ne se laisse pas vaincre par les armes, succombe sous le vin & sous la débauche *. Il faut aussi qu'il profite de l'avis de St. Augustin. C'est la nécessité, dit ce Pere, qui nous fait accabler un ennemi qui se défend, & non pas le désir de le tuer. Il est aussi généreux de pardonner à une personne vaincue, que courageux d'user de force lorsqu'elle nous résiste †. Les loix

de la nature nous enseignent que l'homme

* *Ornet mores tuos pudicitia conjugalis, ornet sobrietas & frugalitas; valde enim turpe est, ut quem non vincit homo, vincat libido, & obruatur vino qui non vincitur ferro.* Sancti August. Epist. CCV. ad Bonifacium.

† *Hoc est pugnare necesse est, non co-*
K 2 *lun-*

de l'honneur & de la probité sont conformes aux sages conseils de ce Pere de l'Eglise.

Je te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien, & donnez-moi de tes nouvelles.

LETTRE CENT CINQUANTE-TROISIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste Abu-kibak.*

JE comptois, sage & savant Abukibak, après t'avoir appris ce que je pensois sur les principaux devoirs des Officiers, te faire part des réflexions que je ferois sur les Sciences auxquelles il conviendroit qu'ils s'appliquassent avec assiduité. Pendant que j'étois occupé de ce projet, un Officier de mes amis m'en a communiqué plusieurs qui m'ont paru excellentes. Je t'avoüe que je crois n'avoir rien lu

luntas. Sicut enim rebellanti & resistenti violentia redditur, ita viro vel capto misericordia jam debetur, maxime in quo pacis perturbatio non timetur.
Sti. August. Epist. CCV. ad Bonifacium.

lù de meilleur sur ce sujet : je suis persuadé que tu en jugeras de même ; & quoique je n'y aie aucune part, tu me sauras toujours beaucoup de gré de te les avoir fait connoître. *

* Je ne suis pas moins persuadé que tous les Lecteurs me sauront le même gré, & qu'ils ne me reprocheront point d'avoir grossi mon Ouvrage d'une petite Dissertation, où je n'ai d'autre part que quelques Notes, qu'on verra au bas de la page, & qui ne m'ont pas paru inutiles. Au reste, je souhaite que les Officiers qui liront les sages conseils qu'on leur donne ici, puissent en profiter. Ils verront que l'homme d'esprit qui cherche à les instruire, connaît parfaitement leurs défauts, & qu'il les leur représente véritablement tels qu'ils sont. Ils sentiront aussi que ce n'est point un pedant qui parle, mais un maître qui possède toute la légèreté du courtisan le plus délié. Il auroit été fatigant pour tous les gens qui cherchent à s'instruire, que ses réflexions n'eussent point été imprimées.



„ R E' F L E X I O N S „
 „ S U R L E S S C I E N C E S , C O N -
 „ V E N A B L E S A U X G E N S
 „ D E G U E R R E .

„ S I tout le mérite d'un homme de guer-
 „ re consistoit dans la force , la vigueur ,
 „ la bravoure , il ne lui faudroit ni soins ,
 „ ni étude pour se perfectionner dans sa
 „ profession ; mais comme ces qualités
 „ font à peine le mérite du simple sol-
 „ dat , & que l'Officier doit avoir des
 „ connoissances à proportion des emplois
 „ dont il est chargé , il ne fauroit trop
 „ s'appliquer à les acquérir , s'il veut rem-
 „ plir tous les devoirs de son état .

„ J E suis persuadé que ce langage pa-
 „ roîtra nouveau à bien des gens , qui ,
 „ pour avoir une espèce d'excuse , plutôt
 „ que pour justifier leurs véritables sen-
 „ timens , soutiennent que le métier de
 „ la guerre ne s'apprend que par l'ex-
 „ périence ; que celui qui s'y donne , n'a
 „ que faire d'étude ni de Science pour
 „ s'y perfectionner . Je ne m'amuserai
 „ point à réfuter ce vain raisonnement ,
 „ je tâcherai seulement d'établir la véri-
 „ té contraire , (autant que mon sujet le
 „ demande) pour l'instruction de ceux
 „ qui voudront en profiter .

„ S I

CABALISTIQUES, Lettre CLIII. 151

„ Si l'Officier se considère par rapport à la Société , ou par rapport au Service , il se trouve également dans l'obligation de s'instruire dans la connoissance du monde , & d'acquerir les lumières nécessaires à sa profession ; rien ne le dispense de ce double engagement .

„ Le métier des armes en général est honorable à tous ceux qui l'exercent . Des gens nobles par leur naissance , ou qui jouissent des mêmes priviléges , doivent soutenir cette idée avantageuse , par leurs manières & par leur conduite . Rien n'est moins excusable dans un Officier , que de vivre sans principes .

„ La grossièreté & l'impolitesse sont les suites de l'ignorance : il doit travailler à s'en défaire , & s'appliquer à des études qui puissent orner son esprit en adoucissant ses mœurs ; & pour ne pas se livrer à quelque Science bizarre qui lui gâteroit le goût , plutôt que de le former , il n'a qu'à prendre le conseil de quelque ami éclairé sur le choix qui lui convient , & sur-tout se faire un plan exact de l'ordre qu'il doit tenir , des choses qu'il veut apprendre , & ne jamais s'en écarter , se contenter de peu à la fois , mais comprendre ce peu avec netteté . L'envie de tout embrasser , que l'impatience fait naître , est une marque de paresse , ou de l'géreté d'esprit .

„ Les élémens sont toujours difficiles
 „ & peu amusans ; cependant ceux qui
 „ ont du génie pour les Sciences , ne
 „ laissent pas d'y entrevoir des beautés ,
 „ qui commencent à les satisfaire. Une
 „ seale chose que l'on entend bien , fa-
 „ cilite l'intelligence des autres. Une
 „ connoissance exacte de la Géographie ,
 „ par exemple , nous met au fait de tout
 „ ce qui se passe dans le monde ; la situa-
 „ tion des Etats nous donne une idée de
 „ leurs différens intérêts ; une négocia-
 „ tion , un mouvement de troupes , la
 „ moindre démarche d'un Prince nous
 „ fait juger de ses vûes , & nous avons
 „ le plaisir de démêler par nous-mêmes
 „ des choses qui intéressent : au lieu qu'u-
 „ ne connoissance superficielle jette no-
 „ tre esprit dans la confusion , & fait
 „ connaître notre foible , lors même que
 „ nous cherchons à le couvrir. C'est la
 „ manière ordinaire de ceux qui ont de
 „ ces sortes de connoissances sans prin-
 „ cipes , de vouloir passer pour Savans ;
 „ le peu qu'ils savent , leur fait apperce-
 „ voir le vuide qui reste encore dans leur
 „ esprit , & les soins qu'ils prennent de
 „ le cacher , les jettent quelquefois dans
 „ des bevûes qui les dévoilent absolu-
 „ ment. On passe volontiers sous silence
 „ une ignorance modeste ; mais on ne
 „ pardonne pas une fausse érudition qui
 „ se pare de suffisance.

„ J'AI connu dans une Cour étrangère
 „ un

„ un Ministre étranger , à qui je donne
„ ici place , parce qu'il étoit Officier. Il
„ se piquoit de passer pour savant en
„ Astronomie ; il le fit même croire pen-
„ dant un tems , à la faveur de quelques
„ termes de l'art , jusqu'à ce qu'il eût
„ une fois le malheur de soutenir qu'une
„ étoile du Cancer , qui pour lors paroif-
„ soit à l'horizon sur le minuit , étoit
„ celle de Vénus. Cette décision gâta
„ tout , & fit qu'on le crut peut-être plus
„ ignorant qu'il n'étoit.

„ CEUX qui ont l'entêtement de vou-
„ loir passer pour Savans , feroient bien
„ mieux de s'appliquer à le devenir ; ils
„ y parviendroient par l'étude avec moins
„ de peine , qu'ils n'en prennent pour
„ donner le change ; il y a peu de pru-
„ dence à s'agiter si mal à propos.

„ UN Officier qui néglige de s'instrui-
„ re , donne mauvaise opinion de lui ,
„ & fait juger qu'il doit avoir un grand
„ fond de nonchalance , ou beaucoup
„ de stupidité. Ce n'est pas qu'il lui manque
„ du tems , & sur-tout depuis que dure la
„ paix ; il se trouve le plus souvent desœu-
„ vré du matin au soir , & si la chasse , le
„ jeu , ou la débauche ne l'occupent , il
„ ne fait que devenir . * Il s'ennuie conti-
„ nuel-

* L'Auteur de ces Réflexions auroit dû mettre les Caffés & les cabarets parmi les occupations

„ nuellement, & ennui par conséquent
 „ ceux qui tombent sous sa main. Est-ce
 „ donc un travail si pénible que de donner
 „ à l'étude deux ou trois heures par jour?
 „ Outre l'ennui & l'oisiveté qu'il éviteroit,
 „ il pourroit acquérir des connaissances,
 „ nécessaires à sa profession, & utiles au
 „ commerce de la vie. Il apprendroit à
 „ parler d'autres choses que des che-
 „ vaux * & de leurs maladies dégoutan-
 „ tes, que de remontes, de récrues &
 „ d'habillemens. Ces sortes de détails
 „ qui n'intéressent personne, doivent ref-
 „ ter dans le Service; c'est une indiscré-
 „ tion que de les porter plus loin.

„ RIEN n'est plus agréable que la con-
 „ versation d'un Officier qui a du mon-
 „ de, du savoir & de l'esprit; il répand
 „ sur son entretien ce dégagement &
 „ cette noble assurance qu'inspire le mé-
 „ tier

tions des Officiers, elles ne sont pas les moins
 nuisibles & les moins dangereuses.

* L'Officier de Cavalerie est ici en général
 fort bien dépeint; celui d'Infanterie ne l'est pas
 moins naturellement. Il n'est aucun milieu dans
 les conversations des repas: ou l'on y médit
 de quelques femmes, ou l'on y parle du détail
 du Service. Dans les auberges des Officiers de
 Cavalerie, les chevaux reviennent régulière-
 ment soir & matin; & dans celles des Officiers
 d'Infanterie, les récrues, les habillemens ont le
 même sort.

„ tier des armes. Il semble que les autres professions donnent un air plus constraint ; mais cette même assurance devient effronterie ou rusticité , si le discernement ne la conduit , comme il arrive à quelques indiscrets , qui se faisent d'une conversation , & se font écouter malgré qu'on en ait , par le ton de leur voix , qui marque la rusticité de leur esprit , autant que la force de leurs poumons.

„ Un Officier général qui servoit en Allemagne , entra un jour dans une salle. Plusieurs personnes regardoient le plan de Venise , il s'approcha d'un air délibéré , se fit faire place jusqu'à la table , autour de laquelle on étoit ; „ Qu'est-ce que c'est , dit-il ? Cette grande ville de Venise ? Et après avoir considéré quelque tems comme un homme qui cherche des yeux : Et bien ajouta-t-il , où est donc le Carnaval ? *

„ ON

* J'ai entendu quelque chose d'aussi absurde que la demande de cet Officier général. Nous disputions plusieurs Officiers sur l'invention qui marquoit le plus la pénétration , la sagacité de l'esprit humain. Les uns prétendoient que c'étoit l'Imprimerie , les autres la Peinture , &c. Notre Lieutenant-Colonel , prenant la parole , dit gravement : L'invention la plus subtile , & qui prouve le mieux l'étendue de l'esprit humain , c'est l'art

„ On a peine à se persuader que des
 „ gens qui remplissent des emplois con-
 „ sidérables , puissent porter l'ignorance
 „ jusqu'à confondre un tems de l'année
 „ avec un bâtiment , ou une place pu-
 „ blique ; cependant l'expérience nous
 „ empêche d'en douter. Nous avons vu
 „ faire des questions aussi extraordinaire-
 „ res , & c'est un défaut considérable
 „ dont il importe de se corriger , en tâ-
 „ chant d'acquérir les premières notions
 „ des choses les plus générales par quel-
 „ que lecture utile , qui apprendroit au
 „ moins à s'énoncer d'une manière à se
 „ faire entendre. Il est indécent à un
 „ Officier de parler en mauvais termes
 „ comme le bas peuple , ou d'écrire com-
 „ me un soldat , sans style & sans ortho-
 „ graphie.

„ Il y a quelques années qu'on vou-
 „ loit établir en France une Académie
 „ mili-

Part de faire des saucisses. Ne falloit-il pas bien
 du génie pour aller s'aviser de hacher de la
 viande , de souffler dans un boyau , & en pouf-
 sant avec le doigt cette viande dans le boyau ,
 produire un des plus excellens mets ? Bien des
 gens qui liront cette Note , auront connu l'Of-
 ficer dont je parle ; il est mort peu de mois a-
 près la prise de Philipsbourg. Il étoit à la tête
 d'un Régiment , où il y avoit plusieurs Offi-
 ciers qui pensoient d'une manière bien différente
 de laienne.

„ militaire qui ne s'est pas soutenue, il
„ seroit à souhaiter qu'un pareil établif-
„ sement pût subsister. Je suis persuadé
„ qu'il seroit très utile, & contribueroit
„ beaucoup à polir les Officiers, pourvû
„ qu'on en bannît tout le romanesque,
„ & qu'on n'y reçût que des gens de
„ guerre d'un savoir aisé & compatible
„ avec la politesse & la valeur.

„ QUELQUES ignorans prétendent que
„ les Belles-Lettres amolissent le coura-
„ ge, parce qu'ils ne connoissent d'autre
„ valeur qu'une férocité aveugle qui agit
„ sans discernement, & ne considèrent
„ la Science que dans certains Savans,
„ peu propres aux expéditions militaires.
„ Pour en juger plus sainement, il faut
„ suivre d'autres principes.

„ L'ASSURANCE tranquille au milieu
„ des dangers, qui fait la véritable va-
„ leur, tire son fond du naturel, & sa
„ perfection de l'art. C'est une qualité
„ que l'on ne fauroit acquérir; mais qui
„ peut se perfectionner par nos soins. La
„ prudence qui doit lui servir de règle,
„ est une suite de notre application à dé-
„ mêler les évenemens, & à juger de
„ leurs conséquences; de sorte que la
„ Science doit être regardée comme le
„ véritable guide de la valeur. Un hom-
„ me brave qui ne fait rien, est comme
„ celui qui a de la force sans adresse;
„ l'un se précipite sans raison, & l'autre
„ se

„ se fatigue sans nécessité. Il faut donc „ que l'Officier ait une Science unie, sim- „ ple & nette, qui n'emprunte rien de „ l'affectedation, & qui donne tout à l'a- „ mour du vrai, qui s'étende à toutes les „ connaissances utiles au commerce de „ la vie, & en particulier aux connois- „ sances qui regardent son état dont il „ doit s'instruire à fond. La nécessité d'ê- „ tre versé dans les Belles-Lettres, lui „ est commune avec tous les honnêtes „ gens, aussi bien que d'avoir quelques „ connaissances du Droit naturel & de la „ Morale. Qu'il s'attache sur-tout aux „ traits d'histoire qui ont quelque rap- „ port à la guerre, il peut y trouver des „ ressources dans l'occasion. Une action „ qui s'est passée depuis long-tems, peut „ fournir des expédiens pour se tirer de „ celles où l'on se trouve engagé. C'est „ par la connaissance des evenemens qui „ nous ont précédés, quel nous devons „ nous préparer à ceux qui peuvent ar- „ river dans le cours de notre vie; si „ nous attendons que l'expérience nous „ instruise, nous arriverons au bout de „ notre carrière, avant que d'être capa- „ bles de la remplir. Profitons de ce „ qui se passe sous nos yeux; mais ne „ négligeons pas les institutions que peu- „ vent donner les Auteurs qui ont exer- „ cé le même métier que nous: sans „ quoi, nous serons souvent réduits à „ ref-

„ rester courts. L'homme de la plus longue expérience ne peut se flatter de „ voir dans toute sa vie deux affaires „ qui se ressemblent entièrement. Il n'est „ pas possible de s'instruire par la seule „ expérience, à moins que d'y joindre „ la spéculation, sur-tout pour les cas „ qui demandent du raisonnement & de „ la conduite. Tel qui mene de bonne „ grace un bataillon à l'assaut, se trouve „ embarrassé de faire la disposition générale „ d'une attaque. On n'est jamais à „ portée de tout voir; mais la lecture „ peut tout apprendre; ensuite, une médiocre expérience redresse l'imagination, & rend l'exécution facile.

„ Un Officier, qui a vu * plusieurs sièges

* Rien n'est si utile aux Officiers, que la parfaite connoissance de certains Livres, aussi agréables qu'instructifs. Charles-Quint profita infiniment dans la lecture de Thucydide. Cet historien fut un de ses principaux maîtres dans l'art de la guerre: il le portoit avec lui dans toutes ses expéditions militaires, il se servoit d'une version Francoise; c'est Vossius qui m'apprend ces particularités. *Imperator Carolus V. eum (Thucydidem) in expeditionibus, sed Gallice redditum, semper circumstasse sicutum dicitur.* G. J. Vossius de *Historiis Græcis Lib. I. Cap. IV.*

Le grand Prince de Condé ne s'étoit pas moins servi avantageusement des Commentaires de Jules César. On prétend qu'à force de les avoir lus,

„ ges & plusieurs batailles, & qui s'est
 „ bien imprimé les remarques qu'un ha-
 „ bile homme aura faites sur ces fléges,
 „ peut dans la première action où il se
 „ trouve, se faire une idée juste des di-
 „ vers faits qu'il a trouvés dans les his-
 „ toires; au lieu que s'il néglige la lec-
 „ ture, les idées de ce qu'il voit ne pa-
 „ sent pas plus avant. S'il s'imagine
 „ d'autres actions, elles sont toutes res-
 „ semblantes à celles qu'il a vues, ou bien
 „ les circonstances qu'il y ajoute, sont
 „ chimériques.

„ Nous avons un Livre sur la guerre,
 „ dont

lùs, il les favoit presque par cœur; aussi a-
 voüoit-il souvent qu'il leur étoit redévable de
 plusieurs choses dont ils lui avoient donné la
 première idée.

Le Maréchal de Villars faisoit un cas infini
 du même Livre. Il disoit que les simples Of-
 ficiers, ainsi que les Généraux, y trouvoient
 également de quoi profiter. La vénération que
 les grands hommes ont eue pour certains Au-
 teurs, devroit bien faire connoître aux militai-
 res combien la lecture leur est nécessaire, & les
 desabuser du préjugé où sont la plupart que
 l'expérience tient lieu d'étude. Peut-on douter
 que Charles-Quint, le grand Prince de Condé,
 & le Maréchal de Villars n'eussent tous les a-
 vantages que donne l'expérience? Cependant
 ils empruntoient avec soin les secours de la lec-
 ture.

„ dont on ne fauroit trop recommander la
„ lecture aux gens de cette profession ;
„ c'est celui du Chevalier Folard, qui a ras-
„ semblé dans ses Commentaires sur Poly-
„ be tout ce qu'il y a de plus important &
„ de plus instructif pour les Officiers. Je
„ fais que quantité de personnes l'ont cri-
„ tiqué, mais leurs objections sont si foi-
„ bles, qu'elles tombent d'elles-mêmes.
„ On n'a que faire de leurs décisions
„ pour juger de l'Ouvrage, & leur mau-
„ vaise humeur, ou leur jalouſie, n'em-
„ pêche pas qu'il ne soit excellent. On
„ y voit par-tout une connoissance ex-
„ acte des principes de la guerre, une
„ application juste & naturelle de ces
„ principes aux divers évenemens qui
„ peuvent arriver; d'où l'Auteur tire des
„ préceptes que l'on ne fauroit trop rete-
„ nir. Comme je ne me flatte pas que mon
„ jugement soit d'un assez grand poids,
„ j'y joins celui d'un Officier général au
„ Service du Dannemarck, aussi recom-
„ mandable par ses services que par son
„ mérite & par son savoir. Voici la Let-
„ tre qu'il m'a écrite sur ce sujet. *Vous*
„ ne sauriez croire la satisfaction que me don-
„ ne la lecture du Chevalier Folard. Je m'é-
„ tonne qu'un Officier * de ce mérite ne soit pas
„ mieux

* Si le mérite du Chevalier Folard n'a pas
été récompensé, c'est les folies dans lesquelles
Tome V. L il.

*„ mieux récompensé, & qu'on ait permis qu'il
„ ait communiqué ses grandes lumières à tou-
„ te*

il a donné, qui en partie en ont été cause. On pourra juger de l'état où se trouve aujourd'hui cet Officier, par ce qu'en dit un Auteur qui l'a connu particulièrement. Je crois faire plaisir à mes Lecteurs, en ne point leur abrégeant ce qu'il raconte du fanatisme de cet ingénieux Auteur; cela servira à montrer dans quels travers les gens qui ont le plus de génie, donnent quelquefois. *Quand j'ouïs parler des Convulsionnaires je n'y fis pas grande attention. Je me contentai d'admirer l'adresse des chefs de parti, & de plaindre le peuple qui en est facilement la dupe; mais quand on me parla du Chevalier Folard, que l'on m'affura être lui-même Convulsionnaire, je vous avouerai franchement, Monsieur, que je crus que l'on en imposoit au docte Commentateur de Polybe. Je voulus moi-même voir ce grand homme pour desabuser ceux qui me l'avoient présenté sous une face ridicule; je fus pour cet effet à la rue Daguerre, au Fauxbourg St. Honore. Mais quelle fut ma surprise, quand au lieu de voir un homme d'esprit, un homme raisonnable, je trouvai dans ce fameux Chevalier les foiblesse d'une femmelette & les absences d'un vieillard, tombé en enfance dans un corps usé par les fatigues de la guerre. Un de mes amis m'y introduisit, en lui portant les Gemissemens du Port-Royal, imprimés en 1714. qu'il cherchoit depuis long-tem. Quelque grande que soit la vertu prophétique des Convulsionnaires, le Chevalier Folard ne me crut point Protestant, encore moins Ministre; il me pris*

„ te l'Europe ; quiconque suivra sa méthode,
„ battrà certainement (à forces égales) tout
„ enne-

prit bonnement pour un zélé partisan du parti.
Quantum mutatus ab illis ! Il commença d'abord par nous dire , en jettant les yeux sur le Livre dont je viens de parler , qu'avant que Dieu lui eût ouvert les yeux , il avoit eu ce Livre & en avoit fait présent à un de ses amis. Le souvenir de cet Ouvrage , le plaisir qu'il avoit de le tenir entre ses mains , l'espérance qu'il avoit d'y trouver de quoi se confirmer dans le fanatisme , tout cela l'émeut , le touche , & grave sur son visage un air d'Héraclitisme , à la vue duquel il est comme impossible de ne pas faire le Démocrite. Je vous avouerai , Monsieur , que je riais de bon cœur sous cape. Ce fameux Convulsionnaire nous parla d'un homme de distinction , qui lit distinctement un Livre en faisant la piroüette , & cela pendant une heure. Et c'est là pour le Chevalier un événement distingué , le doigt de Dieu y paroît d'une manière visible. Quoi ! les enfans deviennent Convulsionnaires , & le nombre en est grand ! Un enfant de trois ans embrasse le Chevalier , l'appelle parrain à la première vue , ajoute que le Chevalier est en grâce devant Dieu. Un autre enfant de quatre ans voit un Crucifix à l'opposite d'un portrait de Jansenius , & cet enfant , montrant avec le doigt ce portrait , dit : Voilà deux bons amis , tombe aussi-tôt en convulsions & excite une Dame & le Chevalier à tomber. Ce sont-là comme autant de miracles parlans , qui animent tellement notre dévot Chevalier , pour ne pas dire plus , que j'avois lieu de craindre de devenir le témoin d'une scène tragique. Il fait

„ennemi qui s'en tiendra à la manière , à
„présent reçue ; Et soiez sûr que quelqu'un la
„sai-

profession d'une sainteté austère ; les péchés véniaux
sont même pour lui des écueils qu'il évite , Et à
l'approche desquels ce fanatique Officier frissonne Et
fremit. . . . Ce Chevalier ne parle plus de Litterature ,
son unique occupation est de prier , de lire
des Livres de piété , de fréquenter les maisons des
Convulsionnaires , Et d'aller à la piste des prodiges. . . .
Voici ce qui m'a été communiqué par
une personne qui a assisté plusieurs fois à ces accès
convulsifs Le Chevalier Folard qui prie sans
cesse , récite par conséquent les Vêpres chaque jour.
Quand il est au Cantique des Vêpres , c'est - à - dire
au Magnificat , il ne peut jamais le commencer ,
les convulsions le prennent aussi - tôt . Tout d'un
coup il se laisse tomber , étend ses bras en croix sur
le carreau . Là il reste comme immobile ; ensuite il
chanter , Et c'est ce qu'il fait fort fréquemment .
C'est une psalmodie qui n'est point aisée à définir :
s'il prie , c'est en chantant ; si l'on se recommande
à ses prières , aussi - tôt il se met à chanter . D'autre
fois il pleure : après avoir pleuré , il se met
tout - à - coup à parler par monosyllabes ; c'est un vrai
baragouin où personne n'entend goutte . Quelques-
uns disent qu'il parle la Langue Esclavone dans ces
momens ; mais je crois que personne n'y entend
rien . Il sort quelquefois de son oreille un son qui
se fait entendre des quatre coins de la chambre ; ce
fait parott tout - à - fait singulier . Une autre fois , on
le verra placé sur un fauteuil , ses pieds simplement
accrochés par un des bras du fauteuil , pendant que
tout le reste du corps est dans un mouvement fort
rapide.

„ saisira, & qu'il en fera merveilles, s'il fait
„ s'en servir en babilie Général, &c.

„ Si ce témoignage ne suffissoit pas,

„ je

rapide. Il fait aller son corps comme une carpe qui
faute ; cela paroît bien fort & bien surprenant dans
un homme âgé, infirme & couvert de blesfures. Il
bat des mains ; quand il ouvre les yeux, il déclare
qu'il n'y voit pas, qu'il est dans les ténèbres : mais
quand il les ferme, il dit qu'il se trouve dans une
lumière éclatante, & on le voit treffaillir de joie,
tant il est content. Quand les Dames se recom-
mandent à ses prières, il prend le bout de leur ro-
be, & s'en frotte par-dessus son habit le tour du
cœur. Quand ce sont des Ecclésiastiques, il prend
le bout de leur soutane, & il s'en frotte le cœur
pareillement ; mais par-dessous la veste : il s'en frot-
te aussi les oreilles & d'autres endroits du corps.
Il faut remarquer que tout cela se passe sans con-
noissance de sa part, savoir ni entendre. Il s'at-
tache comme une corde au cou ; & après avoir fait
semblant de se secouer, il devient comme immobile.
Il chante beaucoup, il arrive même souvent qu'il
chante une grande partie de la nuit. Sur la fin de
sa convulsion il chante, & dit en finissant. Il me
semble que je chante. C'est alors qu'il revient à
lui-même, & que les convulsions finissent. On dit
de lui (mais c'est ce que je n'ai point vu) qu'il
ne peut pas entrer dans l'Eglise de la Magdalaine
sa Paroisse : si-tôt qu'il s'approche de la porte, il
se sent repoussé par une main invisible. D'autres
m'ont dit qu'il s'imagine voir un spectre qui se pré-
sente à lui, & quickly fait reculer. Histoire d'un
Voyage Littéraire, fait en 1733. en France en

„ je pourrois citer le Roi de Pologne &
 „ le Prince Ragoski , ils ont écrit au
 „ Chevalier Folard , pour lui donner des
 „ marques du cas qu'ils font de son fa-
 „ voir. A qui nous en tiendrons - nous ?
 „ A des Rois , des Princes & des Géné-
 „ raux qui ont fait la guerre toute leur
 „ vie , ou à des gens qui n'entendent
 „ rien à cette matière , ou qui n'ont ja-
 „ mais rien vu ? Cette discrétion n'est
 „ pas étrangère à mon sujet , puisqu'il
 „ s'agit des Sciences convenables aux
 „ Officiers. Je ne faurois mieux faire que
 „ de leur inspirer du goût pour un Ou-
 „ vrage qui peut leur donner de grandes
 „ lumières.

„ ON ne fauroit apporter trop de soins
 „ à desabuser les jeunes Officiers des pré-
 „ ventions où les jettent les ignorans.
 „ Les mauvais principes leur gâtent l'es-
 „ prit , & font sur eux des impressions
 „ qu'il est difficile d'effacer. Ils se per-
 „ suau-

Angleterre & en Hollande &c. pag. 138. *seconde Edit.* A la Haye , chez *Adrien Moetjens*.

Un exemple , aussi frappant & aussi triste que celui du Chevalier Folard , doit servir à garantir tous les hommes , & sur - tout les Militaires , de s'abandonner à des accès d'une devotion mal entendue. Le fanatisme suit ordinairement la bigoterie ; un Officier qui se mêle des disputes Théologiques , vise à la folie la plus dangereuse.

„ suadent volontiers que l'expérience
„ suffit au métier des armes, parce qu'ils
„ sont charmés de trouver un prétexte
„ à leur ignorance : mais en ce cas-là
„ comment peuvent-ils se flatter de mé-
„ riter la préférence sur un simple sol-
„ dat qui a toujours plus d'expérience
„ qu'eux, & quelquefois plus de gé-
„ nie * pour la guerre; ce qui paroît aux
„ soins que quelques-uns prennent de
„ s'instruire? (preuve assûrée de leurs
„ talens) : au lieu que cette répugnance
„ invincible pour l'application à l'étude,
„ est toujours la marque d'un esprit mé-
„ diocre, ou d'un mauvais naturel. Je
„ demanderois volontiers à ces jeunes
„ gens, s'ils ont la même vertu que ces
„ Chevaliers errans, qui pourroient eux
„ seuls mettre en déroute une grande ar-
„ mée ? A ce compte, il n'est aucun
„ Prince qui ne leur confie la sienne ;
„ mais s'ils n'ont que la valeur & la
„ force d'un homme ordinaire, je ne
„ vois

* Les Officiers peuvent se convaincre par eux-mêmes qu'il y a plusieurs soldats plus attachés à s'instruire de leur métier, qu'ils ne le sont eux-mêmes. Il y a des Régimens, où le soldat en général se fait un véritable plaisir d'apprendre son métier. Les Officiers ne fauroient trop se donner des soins pour perpétuer dans un Corps ce louable désir de s'instruire.

„ vois rien qui les mette au-dessus du
 „ mousquet. Leur naissance, s'ils en ont,
 „ n'est rien sans le mérite. Ignorent-ils
 „ qu'on ne fait cas de la noblesse que
 „ parce qu'on lui suppose plus de pen-
 „ chant aux bonnes choses, plus d'emu-
 „ lation, & plus d'attachement à ses de-
 „ voirs, & qu'un Gentilhomme, qui ne
 „ se distingue pas par ces bons endroits,
 „ est un sujet très peu estimable?

„ UN Officier raisonnable doit laisser
 „ aux ignorans un nombre de sottes &
 „ fades préventions, & s'appliquer à tout
 „ ce qui peut le conduire à la perfection
 „ de son état; ne négliger aucune des
 „ instructions qu'il peut tirer des Auteurs
 „ militaires; les comparer avec l'expé-
 „ rience qu'il peut avoir, & s'en faire
 „ un fond pour l'avenir; y ajouter tou-
 „ tes les connaissances qui lui font né-
 „ cessaires, comme celles de la Géome-
 „ trie & de la Fortification, dont il ne
 „ peut se passer, s'il veut se distinguer
 „ du commun. Il est honteux de tout at-
 „ tendre des autres dans l'exercice de
 „ son emploi, & de ne savoir se déter-
 „ miner à rien lorsqu'on se trouve à une
 „ tranchée, à une attaque d'un poste,
 „ ou à faire un logement.

„ LES Officiers chez les Romains avoient
 „ tous une connoissance à peu près exacte
 „ de l'attaque & de la défense des places,
 „ & n'avoient besoin de consulter person-

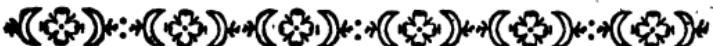
„ ne

„ ne sur leurs projets. Les choses vont au-
 „ tremment parmi nous ; la plûpart des gens
 „ de guerre ignorent cette partie essentielle
 „ le à leur profession. On a fait des Corps
 „ séparés pour le génie & pour l'artil-
 „ lerie ; ceux qui entrent dans ces Corps,
 „ se chargent du soin d'étudier pour les
 „ autres. Il y a parmi eux des Officiers
 „ très habiles, & ce n'est pas sans peine
 „ qu'ils parviennent à le devenir. Les
 „ professions demandent une application
 „ & une étude , à laquelle peu de gens
 „ s'assujettissent. Méchanique,Hydraulique,
 „ Géometrie, &c. la plus grande par-
 „ tie de la Physique , l'Architecture &
 „ les diverses contractions , il n'est pas
 „ impossible de trouver toutes ces con-
 „ noissances rassemblées en un seul hom-
 „ me , parce qu'elles s'entre - aident les
 „ unes les autres , & se prêtent des lumiè-
 „ res réciproques ; ce qui n'empêche
 „ pourtant pas qu'elles ne soient très dif-
 „ fiques à acquérir. Un Officier qui les
 „ possède toutes , & qui joint à cela la
 „ valeur & le sang froid nécessaires dans
 „ l'occasion , est un sujet bien rare &
 „ bien estimable.

„ Les Officiers en Allemagne & dans
 „ le Nord savent presque tous le Droit ,
 „ parce que leurs différends se terminent
 „ par cette voie. Il y a dans chaque Ré-
 „ giment un *Auditeur* , qui fait l'office
 „ d'Avocat & de Greffier. J'ai remarqué

„ que cette méthode à répandu dans ces
 „ troupes un esprit de chicane, qu'on ne
 „ voit point parmi les nôtres. * Il ne
 „ convient pas à des gens de guerre
 „ d'employer leur tems à chercher des
 „ subtilités & des détours. Qu'ils sachent
 „ le Droit, à la bonne heure; mais qu'ils
 „ ne le détournent point à cet usage
 „ dangereux; qu'ils s'attachent à se ren-
 „ dre officieux & sincères, & à connoî-
 „ tre l'équité pour en faire l'unique rè-
 „ gle de leur conduite. C'est cette ver-
 „ tu aimable qui doit être l'objet prin-
 „ cipal des études d'un Officier; elle est
 „ le fruit & la récompense du véritable
 „ savoir, & fuit l'ignorance farouche qui
 „ la méconnoît. La valeur qu'elle adou-
 „ cit, emprunte d'elle tout son lustre,
 „ & la Société dont elle affermit les
 „ liens, en reçoit tous ses agréments. El-
 „ le seule peut donner une idée juste de
 „ cette véritable gloire, qui dans les
 „ grands hommes eit la source des belles
 „ actions. ,

* Si c'est un défaut pour un Officier que de
 vuidre par la voie de la chicane les plus legers
 démêlés qu'il peut avoir, celui de les terminer
 par un duel, n'est pas moins considérable. Il
 faudroit, s'il étoit possible, un juste milieu en-
 tre l'usage des François & celui des Allemands.



LETTRE CENT CINQUANTE-QUATRIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste Abukibak.*

Il y a quelque tems, sage & savant Abukibak, que je te parlai d'un excellent Ouvrage, dont la lecture m'avoit paru très instructive. Il vient d'en paroître un autre depuis peu, qui me semble encore plus utile & plus nécessaire. Il est intitulé, *Défense de la Religion, tant naturelle que révélée, contre les Infidèles & les Incrédules, extraite des Ecrits publiés pour la Fondation de Mr. BOYLE, par les plus habiles Gens d'Angleterre, & traduite de l'Anglois de Mr. GILBERT BURNET.*

AVANT de te donner une idée générale de ce Livre, il est nécessaire, sage Abukibak, que je te dise un mot de cette Fondation de Mr. Boyle, dont il est parlé dans le titre. Voici ce que nous en apprend le Traducteur. „ Mr. BOYLE, „ dit-il *, un des hommes de son tems „ qui se mit à la brèche avec le plus „ d'ardeur (*il veut parler de l'irréligion*) „ ne

* *Avertissement*, pag. vij.

„ ne borna pas son zèle au court espace
„ de sa vie, & trouva le moyen de com-
„ battre, même après sa mort, pour une
„ Cause à laquelle il prenoit le plus ten-
„ dre intérêt. Par son testament il lé-
„ gua une somme annuelle de 50. livres
„ Iterling, pour fixer, disoit-il, un ho-
„ noraire qui feroit donné tous les ans
„ à tous les Théologiens ou Prédicateurs,
„ qui feroient obligés de remplir les de-
„ voirs suivans : 1. de prêcher huit Ser-
„ mons dans le cours d'une année, afin
„ de prouver la Religion Chrétienne con-
„ tre ceux, qui de notoriété sont Infidèles,
„ tels que les Athées, les Deïstes, les Paiens,
„ les Juifs & les Mahométans, sans des-
„ cendre à aucune des controverses qu'il
„ y a entre les Chrétiens eux-mêmes,
„ ces Sermons devant être faits en pu-
„ blic le premier Lundi des mois de Jan-
„ vier, de Février, de Mars, d'Avril, de
„ Septembre, d'Octobre & de Novembre, en
„ telle Eglise que les Exécuteurs testa-
„ mentaires nommeroient de tems à au-
„ tre : 2. d'accorder leurs secours à tou-
„ tes les Sociétés qui auroient pour but
„ d'étendre la Religion Chrétienne, &
„ d'appuier toutes les entreprises de cet-
„ te nature : & 3. de se prêter au soin
„ de lever les scrupules réels, que qui
„ que ce soit pût se faire sur ces sujets,
„ & de répondre aux objections nouvel-
„ les, de même qu'aux difficultés qui sur-
„ vien-

„ viendront, & auxquelles on n'a pas „ encore donné de bonnes réponses. „

ON ne fauroit assez louier, savant A-bukibak, l'utile & sage fondation de Mr. Boyle. Ce grand homme, après avoir rendu aux hommes de son tems le service le plus essentiel, en portant les coups les plus sensibles à l'Athéïsme, monstre affreux né de l'irréligion, fortifié par la débauche, & soutenu par l'aveuglement de quelques Savans insensés, qui, abusant de leurs foibles lumières, ne s'en sont servis que pour se précipiter dans les ténèbres les plus profondes; Mr. Boyle, dis-je, après avoir ébranlé jusques dans ses fondemens l'édifice qu'élevoit l'esprit de perversion & de vertige, a chargé des personnes, dont il connoissoit le zèle, de le renverser entièrement. Il n'a pas voulu que son Ouvrage restât imparfait, il a connu combien il étoit à craindre que dans les suites l'Athéïsme ne vint à prendre de nouvelles forces, & ne se relevât après avoir été terrassé. L'irréligion doit être regardée comme une hydre, dont les têtes multiplient sans cesse: il faut la détruire, la faire périr entièrement; s'il en reste la moindre trace, il est à craindre qu'elle ne regagne bien-tôt ce qu'elle a perdu. Tel est le malheur de la plûpart des hommes, il semble qu'ils ne se servent de leur raison, de leur esprit, de leurs connoissances,

ces, que pour en abuser. Veut-on les instruire, leur montrer la vérité, on a bien de la peine à y réussir. Tente-t-on de les séduire, de les tromper, de les abuser, on rencontre mille facilités. Locke a fait avec assez de peine un petit nombre de disciples ; Spinoza trouva le secret de faire gouter son absurde & criminel système à beaucoup de gens. Il fit recevoir, comme des démonstrations, les raisonnemens les plus faux, & j'ose dire souvent les plus ridicules. Quel mal ses opinions n'ont-elles pas causé en Europe ? L'Athéïsme y auroit fait sans doute des progrès encore plus considérables, si le Ciel, touché du malheur & de l'aveuglement des hommes, n'avoit produit, pour les defendre de l'erreur & pour les en retirer, des personnages illustres, tels que Boyle, Bentley, Kidder, Williams, Gastrrell, &c. & pluieurs autres, qui ont secondé le zèle de leur Chef par les excellens Ecrits qui composent le Livre dont je te parle. Le Traducteur François mérite aussi de grands éloges, il a donné à la France un préservatif excellent contre le venin de l'Athéïsme & de l'irréligion. Sa Traduction, en conservant toute la force de l'Original, offre très souvent aux Lecteurs les choses d'une manière beaucoup plus simple, plus claire, & plus nette qu'elles ne sont expliquées dans le Texte. Il falloit un aussi grand homme que l'est ce

ce Traducteur, pour qu'un Ouvrage aussi philosophique, quelquefois aussi abstrait, pût être mis, comme il l'est, à la portée de tout le monde, sans rien perdre du côté du raisonnement, & gagner beaucoup cependant du côté de la délicatesse, de la précision & de l'arrangement des matières.

ACTUELLEMENT que tu connois, sage & savant Abukibak, ce qui a donné lieu à la composition de ce Livre, je vais tâcher de t'en donner une idée la plus juste qu'il me sera possible. Il contiendra six Volumes : le premier est le seul qui ait encore paru, il renferme la *Réfutation de l'Athéïsme* par le Docteur BENTLEY ; la *Démonstration du Messie*, par l'Evêque KIDDER ; *l'idée générale de la Révélation*, par l'Evêque WILLIAMS, & la *Certitude & la Nécessité d'une Religion*, par l'Evêque GASTRELL. Ces quatre Pièces sont d'une beauté ravissante ; la force du raisonnement y brille par-tout. L'étendue de nos Lettres ne me permettant pas d'entrer dans un détail de toutes les choses excellentes qu'elles contiennent, je me bornerai à rapporter deux morceaux, qui, entre plusieurs autres, m'ont paru mériter d'être considérés comme des Chefs-d'œuvre. Le premier regarde la nécessité d'un Etre intelligent, qui a donné à l'Univers sa forme & son arrangement ; le second est une réponse excellente à toutes les foibles objections que font les Athées

thèes sur les défauts qu'ils croient apper-
cevoir dans la construction du Monde.
Ce dernier fera le sujet d'une autre Let-
tre , le premier étant plus que suffisant
pour remplir l'espace qui me reste.

„ Il n'étoit pas possible que par le
„ mouvement commun , les particules de
„ la Matière , dispersées dans le Chaos ,
„ se joignissent pour former des corps
„ d'une considérable grosseur. Quand on
„ considere la disproportion immense du
„ Vide dans ce Chaos , à la petiteſſe des
„ atômes qui y étoient répandus , on ne
„ conçoit pas que ces atômes aient pu
„ s'entasser ſi près , & ſe reſſerrer ſi fort les
„ uns ſur les autres. On juge au contrai-
„ re que lorsqu'ils vinrent à ſe choquer ,
„ ce choc les dut faire rebondir , ou que
„ ſ'ils s'attacherent , un ſecond choc les
„ dut ſéparer , & qu'ainsi jamais il ne
„ ſ'en put accrocher un nombre aſſez
„ grand pour former des masses comme
„ des planetes ; que ces chocs même dû-
„ rent arriver rarement , rarement dans
„ la nature des choses , & plus encore , ſi
„ l'on pense à l'incroyable quantité d'atô-
„ mes dont l'assemblage étoit nécessaire.

„ Que ſi l'Athée , ſentant cette diffi-
„ culté , fe retranche à dire que ce qui
„ ne ſeroit pas possible dans un nombre
„ fixe & donné de tentatives , le peut être
„ dans une ſuſſection inſinie de tentati-
„ ves ſemblables ; la réponse eſt aſſée.
„ L'im-

„ L'improbabilité d'une rencontre accidentelle n'est jamais diminuée par la „ réitération des essais: & c'est toujours „ également en vain que l'on s'attend à „ les voir réussir, fussent-ils réitérés dans „ une durée éternelle. Mais après tout, „ quand il seroit possible que les atomes, „ flottans dans le Chaos, vinsent enfin à „ bout par leur concours de former des „ corps d'une aussi prodigieuse grandeur „ que le sont les planètes, il seroit toujours „ impossible que ces planètes acquiressent les „ révolutions qu'elles font autour du Soleil. Ne parlons ici que de la terre. Sa „ révolution est d'une année; & quel en „ est le principe, si la terre elle-même „ ne doit son origine qu'au concours des „ atomes? Cette révolution annuelle doit „ résulter, ou des divers mouvements de „ toutes les particules qui formerent ce „ Globe, ou de quelque nouvelle impulsion „ qui vint du dehors, après qu'il eut „ été formé.

„ Ce ne peut être le premier, parce „ que les particules qui formerent la terre, „ s'étant rassemblées de tous les „ points à son centre, elles doivent l'avoir „ mise dans un parfait équilibre; ou „ que, si elles y conserverent encore „ quelque mouvement, ce dut être trop „ peu de chose pour communiquer au „ corps un mouvement si rapide.

„ Ce ne peut être non plus le dernier, „ à moins que l'on ne suppose la terre

„ environnée d'une matière éthérée, qui
 „ est emportée, comme un tourbillon,
 „ autour du Soleil. Or, cette supposi-
 „ tion est détruite par ce que nous avons
 „ établi ci-dessus, que les espaces de l'é-
 „ ther doivent être regardés comme un
 „ vuide parfait. Ajoutez à ceci ce que
 „ l'on observe du mouvement des come-
 „ tes. Ces cometes ne nous sont visibles,
 „ que lorsqu'elles sont dans la région des
 „ planètes; cependant on remarque que
 „ les mouvements des premières sont
 „ quelquefois dans un cours contraire à
 „ ceux des dernières, & quelquefois les
 „ croisent, ou les occupent obliquement;
 „ ce qui ne pourroit être, si les régions
 „ de l'éther n'étoient pas vides, & par
 „ conséquent telles qu'il n'y ait rien qui
 „ aide, ou résiste aux révolutions des
 „ planètes.

„ DIRA-T-ON que dans le Chaos même
 „ il se forma des tourbillons qui produi-
 „ sirent ces planètes, & qui ensuite les
 „ firent tourner? Mais cela se peut en-
 „ core moins que le reste, parce que la
 „ matière inanimée se meut toujours en
 „ ligne directe, à moins qu'elle n'en soit
 „ détournée par quelque impulsion du
 „ dehors, ou par un principe intrinse-
 „ que de gravité. La chose est si vraie,
 „ que tous les corps qui se meuvent en
 „ cercle, s'efforcent continuellement de
 „ reprendre la ligne directe, & ne man-
 „ quent point de le faire, s'il n'y a quel-
 „ que

„ que matière contigue qui les en empêche. Or, dans le Chaos, tel qu'on l'imagine, il ne put y avoir de pareils obstacles pour gêner les mouvements : il ne fut donc pas possible qu'il s'y fit la moindre révolution en forme de tourbillon ; & cela d'autant plus, qu'une révolution de cet ordre demande un plein presque entier.

„ CETTE même considération nous mène encore plus loin, & nous disons que quand même les planètes auroient pu acquérir dans le sein du Chaos le principe de leurs révolutions périodiques autour du Soleil, il ne leur auroit pas été possible de s'y maintenir, par ce que pour ne pas sortir des orbites qu'elles décrivent, il faut qu'elles rougent dans une matière éthérée, qui soit aussi dense que le sont les planètes elles-mêmes ; autrement elles s'écarteroient du mouvement circulaire, & décrirroient des lignes spirales. Mais s'il est vrai, comme nous l'avons déjà vu, que les immenses espaces de l'éther ne forment qu'une espèce de vaste, qu'y a-t-il dans cet éther qui puisse un seul moment retenir les planètes dans leurs orbites ?

„ IL n'étoit donc pas possible, dans le mouvement commun de la Matière, que le concours des atomes formât aucun de ces corps. Pour établir cette possibilité d'une autre manière, ce

M. 2 „ seroit

„ seroit vainement que l'on auroit re-
„ cours au principe de gravitation ou
„ d'attraction mutuelle.

„ CAR ce principe ne peut être dans
„ la Matière une propriété innée & qui
„ lui appartienne essentiellement , puis-
„ que l'attraction n'est autre chose que
„ l'action par laquelle des corps éloignés
„ opèrent ou influent les uns sur les au-
„ tres , à travers un espace qui les sépa-
„ re , & sans qu'il y ait aucun écoule-
„ ment de corpuscules qui y contribue.
„ Il est clair que si cette qualité étoit in-
„ hérente dans la Matière , il n'y auroit
„ pû avoir de Chaos , & que le Monde
„ devroit avoir été de toute éternité ce
„ qu'il est aujourd'hui. A quel tems en
„ effet donnera-t-on le Chaos , s'il eut ja-
„ mais une existence réelle? Reculez ce
„ tems autant qu'il vous plaira , il fau-
„ droit toujours dire que la Matiè-
„ re , bien qu'éternelle , & quoiqu'ef-
„ fentiellement dotée de la vertu d'at-
„ traction , n'auroit jamais fait aupara-
„ vant aucun usage de cette vertu ; ce
„ qui seroit une contradiction dans les
„ termes *.

QUE peut - on ajouter , sage & savant
Abukibak , je ne dis pas à ces raisons ,
mais

* Défense de la Religion , tant Naturelle que
Révelée , &c. Réfutation de l'Atéïsme , par le Doc-
teur Bentley , Tom. I. pag. 96. & suiv.

mais à ces démonstrations évidentes ? Cet Auteur parcourt les différens systèmes des principales sectes. Il prouve que soit en admettant l'opinion des Atomistes, soit en suivant celle des Cartésiens, soit enfin en soutenant l'attraction de Newton, il est impossible que l'ordre & l'arrangement du Monde soit l'effet du hazard, ou d'une Intelligence aveugle. Il faut être bien prévenu, ou bien insensé pour donner dans un sentiment aussi hétéroclite. La plus simple montre, la plus petite machine ne peut être réglée, si un premier Mobile intelligent, si un Orfèvre, un Machiniste ne détermine, n'entre-tient le mouvement de leur ressort : & l'on veut que celui du Monde, si beau, si régulier, soit produit par un pur effet du hazard. Quelle folie, & quelle impertinence !

JE te salue, sage & savant Abukibak. Honores & crains toujours l'Etre suprême.





LETTRE CENT CINQUANTE-CINQUIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste Abukibak.*

JE t'ai promis dans ma dernière Lettre, sage & savant Abukibak, que je rapporterois les excellentes réponses qui se trouvent dans la Défense de la Religion, tant Naturelle que Révélée, &c. aux fôibles objections que forment les Athées contre les défauts qu'ils croient appercevoir dans la construction de cet Univers. Je vais dégager ma parole, & je suis assûré que tu admireras la sagesse, les connoissances, le bon sens & la piété du sage Philosophe qui s'est chargé du soin glorieux de défendre la Divinité contre les attaques des impies & des infidèles qui osent lever la tête & condamner la main toute-pruissante qui les a formés, & qui seul les soutient & perpétue leur existence. Je m'enhardirai à mêler quelquefois mes réflexions à celles de ce savant Ecrivain. Mon zèle pour la bonne cause doit me tenir lieu auprès de toi de ce qui manque à mon esprit & à mes lumières, pour pouvoir rien dire qui approche

proche de la force & de la précision des pensées de l'Auteur, auxquelles j'ose associer les miennes. Voici ce qu'il répond à ceux, qui, peu touchés de cet arrangement qui brille dans la sage distribution des fleuves, des rivières, dans les différents circuits que fait la mer, dans les golfes & les lacs qu'elle forme, s'imaginent que tout cela est produit par le hazard, que le Monde a essuyé plusieurs fois des changemens considérables, & que nous ne marchons que sur des ruines, causées par des embrasemens, par des tremblemens, & par des changement subits & violens que le seul hazard a produits.

„ On oppose* vainement, dit-il, à ces considérations un air apparent de difformité & de ruine, que l'on trouve dans la surface du Globe. De prodigieuses montagnes, des précipices affreux, de vastes marais, de sombres forêts, des abîmes d'eau qui menacent perpétuellement de tout engloutir; tout cela, dit-on, est si peu fini, si peu régulier, qu'il semble bien plus venir du hazard, que d'autre Intelligence. C'est-à-dire sans doute que l'on voulait droit

* Défense de la Religion, tant Naturelle que Révélée, &c. Tom. I. pag. 133. Réfutation de l' Athéisme, par le Docteur Bentley.

„ droit que des corps d'une aussi prodigieuse grosseur que le sont les planètes,
 „ fussent aussi unis à la vue, que le peuvent être des Globes que l'on fait de carton. Voions pourtant en quelque détail sur quoi porte cette objection.
 „ D'abord on dit que si le bassin de la mer étoit entièrement desséché, que de quelque région élevée on y jettât les yeux, on ne pourroit contempler cet objet sans être saisi d'horreur & d'effroi. Qu'il me soit permis de répondre à une supposition par une autre.
 „ Si le bassin de l'océan desséché étoit rempli de plantes, de fleurs, & de verdure qui en couvrissent le fonds, les bords, les rochers & les golfes, un homme qui seroit placé au milieu, n'y découvriroit rien que de riant à la vue, & ne discerneroit point la mer de la terre. Ou, si ce même Bassin desséché demeuroit dans son état naturel, le même homme, placé dans une élévation si haute qu'il pût découvrir toute la longueur de ce grand canal, n'y verroit tout au plus que des montagnes, que des vallons, & que des précipices, comme il en voit sur le continent. Mais après tout, pourquoi veut-on que toutes les eaux de la mer s'évaporent? N'est-ce pas déranger la Nature, afin de pouvoir la blâmer?
 „ On ajoute qu'au moins les bords de la

„ la mer auroient pu être plus unis, & que
 „ cela même les auroit fait paroître plus
 „ beaux. Cela seroit merveilleux, si les
 „ besoins de la navigation n'eussent pas
 „ demandé qu'il y eût des endroits où
 „ les vaisseaux pussent approcher de la
 „ terre, & des enfoncemens entre les
 „ rochers, ou les élevations, pour y
 „ former des ports, des havres, & des
 „ bayes. D'ailleurs, ces rochers, ces
 „ collines, ces chaînes de montagnes,
 „ que l'on prend pour des irrégularités
 „ sur les rivages des mers, y font des
 „ irrégularités nécessaires, entant qu'el-
 „ les résultent des loix du Méchanisme
 „ & du cours même de la Nature. Les
 „ grands orages, qui portent souvent la
 „ fureur de la mer contre ses bornes ;
 „ les violentes pluies qui charrient suc-
 „ cessivement tant de terre avec elles ;
 „ les canaux souterrains qui se creusent
 „ perpétuellement, les vagues, les irup-
 „ tions des volcans, & les tremblemens
 „ de la terre qui mettent quelquefois tout
 „ à la renverse où ils arrivent ; toutes ces
 „ choses, dis-je, & plusieurs autres sem-
 „ blables produisent à la longue cette
 „ face que l'on croit irrégulière. Et cela
 „ pourroit-il arriver autrement sans mi-
 „ racle ? Cependant, dites-vous, cet ob-
 „ jet est difforme, & choque la vûe.
 „ Vous le dites, & ne trouvez pas mau-
 „ vais que l'on vous représente que cet-

„ te difformité n'est que dans votre ima-
 „ gination? Le laid & le beau sont des
 „ termes purement relatifs. De quelque
 „ manière que les choses soient faites,
 „ quelles qu'en soient la figure & les pro-
 „ portions, elles ont toujours une véri-
 „ table beauté, lorsqu'elles ont les qua-
 „ lités de leur espèce, & qu'elles répon-
 „ dent aux fins de leur destination. Il
 „ se peut donc que les rochers qui bor-
 „ dent la mer, ne paroissent pas si ré-
 „ guliers que des bastions travaillés à la
 „ main, & qu'une montagne ne soit pas
 „ aussi agréable à y voir, que seroit une
 „ pyramide. Mais aussi est-ce là que
 „ les pyramides & que les bastions doi-
 „ vent être placés? „

J'AJOUTERAI aux sages réflexions de cet Auteur que l'irrégularité qui paroît sur la surface de la terre, étoit absolument nécessaire, & pour la santé, & pour la commodité de toutes les créatures, sur-tout des hommes, lesquels il est visible que Dieu a le plus eu en vue dans la construction de cet Univers. Les montagnes rendent l'air plus doux, moins froid & moins humide; elles défendent ceux qui habitent à leurs pieds, du souffle dangereux & violent des vents du Nord. Dans les païs chauds, ceux qui font leur séjour sur les lieux élevés, sont moins incommodés de la chaleur, moins sujets à des maladies contagieuses. Voilà

là pour la santé, voions pour la commodité des choses qui sont nécessaires à la vie. Les vins qui croissent sur les montagnes & sur les coteaux, sont infiniment meilleurs que les autres; ils ont plus de force, contiennent beaucoup moins d'acide, risquent peu de s'aigrir. Les oliviers, les figuiers, bien d'autres arbres très utiles aux hommes, exigent des collines & des montagnes. La plupart des plantes, si nécessaires à la conservation de la vigueur du corps, au rétablissement des forces perdues, ne croissent que dans des lieux élevés; c'est au milieu de ces rochers qui blessent la vue des Athées, qu'ils rencontrent les choses qui leur sont les plus utiles. Ils imitent ces insensés, qui demandent à quoi servent les drogues qu'on leur fait avaler, & qui n'en reconnoissent l'avantage que lorsqu'elles leur ont rendu la raison; de même un Spinosiste ne sent l'utilité des choses qu'il condamne, que lorsqu'après avoir considéré les biens quelles lui procurent, il ouvre les yeux & voit tout l'excès de sa folie. Heureux ceux, qui sont alors assez sensés pour revenir de leurs erreurs! Passons, sage & savant Abukibak, aux autres réflexions de notre sage Philosophe.

„ ENFIN, dit-il *, on trouve à critiquer „ dans

* Id, *ibid.* pag. 136.

„ dans le continent ces mêmes montagnes qui sont stériles, que l'on ne peut cultiver, & qu'environnent d'affreux précipices. Cependant est-il besoin de le dire? C'est sur ces montagnes que les vapeurs se condensent, que se forment les pluies, que se font les réservoirs pour les fontaines, que les rivières prennent leur origine, sources uniques de l'abondance des plaines. C'est encore sur ces montagnes, ou dans leur sein que naissent une infinité de plantes très utiles, ou que s'engendrent les metaux de toutes les sortes; autres sources merveilleuses des commodités de la vie. Voudroit-on renoncer à des biens si réels, pour avoir le seul plaisir imaginaire de ne porter la vue que sur la convexité d'un Globe parfaitement uniforme? D'ailleurs, cette convexité même peut-elle tomber toute entière sous les yeux d'aucun homme? Une plaine d'environ trois milles de tour, est tout ce que nous pouvons découvrir à la fois, lors même qu'il n'y a rien qui la borne; pendant dans cette plaine même on apperçoit que les extrémités s'élèvent à la vue, & l'on a encore le chagrin de se croire dans un bas, & d'imaginer de loin des montagnes. Enfin, si la surface de la terre étoit parfaitement unie, les hommes n'auroient eu „ ni

„ ni le moyen, ni l'occasion de faire un
„ grand nombre d'observations importan-
„ tes dans les Mathématiques, parce
„ qu'ils ne se seroient jamais imaginés
„ que la figure de cette terre est en rond.
„ Et qu'est-ce donc, après tout, qui
„ puisse paroître si charmant dans une
„ grande & vaste plaine, où il n'y a ni
„ haut ni bas, & aucune variété qui ré-
„ joiisse les yeux? Nous en appellons
„ hardiment à tous les hommes du mon-
„ de, il n'y en a pas un seul qui ne trou-
„ ve un terrain, mêlé de collines & de
„ vallées, cent fois plus beau qu'un pais
„ plat & parfaitement uniforme; car si
„ ce dernier est capable de plaire, ce
„ n'est guères que lorsqu'on le contem-
„ ple du haut de quelque élévation.
„ Quelque chose donc que l'on en puisse
„ dire, les montagnes, les rochers, les
„ précipices, les abymes de la mer, tous
„ ces objets même que l'on traite d'irré-
„ guliers & de difformes, sont dans la
„ Nature des beautés & des régularités
„ qui publient la sagesse, & la bonté de
„ celui qui les a faites, parce qu'il n'y
„ en a pas une seule qui n'ait ses fins
„ & ses usages. „

JE ne saurois revenir de ma surprise,
sage & savant Abukibak, lorsque je vois
que l'homme est assez vain & assez or-
gueilleux pour demander compte à la Di-
vinité de ses Ouvrages, & qu'un être
borné,

borné, foible, dont les connaissances ne sont que ténèbres, veut corriger ce qu'a formé une Intelligence aussi parfaite que puissante.

De quelque côté que j'envisage les opinions des Athées, je les trouve si absurdes, si impertinentes, si insoutenables, que je ne puis comprendre, quelque persuadé que je sois des foiblesse & des caprices de l'humanité, qu'il se trouve des hommes assez fous pour pouvoir les adopter. Si je fais attention au sentiment de l'assemblage fortuit des atomes, je vois la raison, le bon sens, l'esprit, enfin tout ce qui a été donné à l'homme, qui le distingue des bêtes, me montrer clairement qu'il est impossible que la confusion, le désordre puissent produire l'ordre & l'arrangement le plus parfait; qu'il est encore plus impossible que le hazard puisse continuer & conserver cet ordre & cet arrangement avec autant de prudence, de sagesse, de justesse & de régularité, que le fauroit faire l'Intelligence la plus clairvoyante, la plus parfaite & la plus puissante.

Après m'être convaincu de la folie de la première opinion des Athées, si j'examine la seconde, je la trouve aussi insensée. Comment puis-je condamner la structure de ces Univers, en blâmer l'accord & l'assemblage des parties, si je me suis déjà démontré évidemment que tout ce que

que je vois a été produit par un Etre souverainement sage & souverainement puissant ? Ne faut-il pas avoir perdu la raison pour chercher des défauts dans l'ouvrage d'un Etre qui par son essence ne peut rien produire que de bon & de parfait ? Dès que je suis convaincu de la nécessité de l'existence de Dieu , cette existence m'est un garant certain de la régularité de ses ouvrages. S'il y a un Dieu , il ne fauroit rien faire qui ne réponde à la perfection de sa nature : or , il est évident qu'il y en a un ; donc il l'est aussi que ses ouvrages doivent être parfaits.

CONCLUONS donc avec notre Auteur , savant Abukibak , que „ tant de traits * „ d'intelligence & de sagesse dans la „ structure organique des corps animés , „ & dans toutes les parties du monde „ inanimé , ne prouvent pas seulement „ d'une manière invincible que toutes ces „ choses ne peuvent ni s'être faites d'el- „ les-mêmes , ni être l'ouvrage , ou du ha- „ zard , ou de la matière ; mais qu'ils prou- „ vent encore de la même manière qu'il „ y a un Etre intelligent & immatériel qui „ y a manifesté sa puissance éternelle & „ sa Divinité . Quand on considère sur- „ tout qu'il n'y a rien dans cet Univers „ qui n'ait sa destination , & les qualités „ qui

* *Id. ibid. pag. 138.*

„ qui y conviennent, qui peut être assez
 „ aveugle pour n'y pas reconnoître la fa-
 „ gësse d'un Créateur ? „

Je te salue, sage Abukibak. Détestes
 toujours les Athées, & fuis leur dange-
 reux commerce.



LETTRE CENT CINQUANTE-SIXIEME.

Abukibak, *au studieux ben Kiber.*

LA Lettre que tu m'as écrite, studieux ben Kiber, sur les maladies auxquelles les Chymistes font ordinairement sujets, m'a paru très utile pour ceux qui cultivent la Chymie; tous les Physiciens peuvent y trouver aussi des choses qui leur font souvent très nécessaires pour la conservation de leur santé. Je crois manquer à ce que je te dois, si connaissant ton tempérament délicat, & l'ardeur avec laquelle tu t'appliques à l'étude des Belles-Lettres, je ne te communiquois point quelques observations que j'ai puissées dans le même Auteur dont tu m'as parlé, & qui regardent les maux auxquels les Savans sont exposés.

LA plûpart des gens de Lettres sont sujets

Sujets à toutes les maladies qui attaquent les personnes trop sédentaires. Elles sont d'autant plus difficiles à prévenir, qu'on ne s'en apperçoit que lorsqu'elles sont parvenues à un point dangereux, & qu'on ne songe souvent à y remédier, que dans le tems qu'elles obligent à garder le lit *.

PRESQUE tous les Savans sont incommodés de maux d'estomac. Cette partie du corps languit & souffre par la grande dissipation des esprits animaux, & par la quantité de ceux qui se portent au cerveau. La digestion ne peut se faire parfaitement: l'attention qu'ils donnent à leurs méditations, & la contention perpétuelle de leur ame empêchent que les esprits ne se répandent en assez grande abondance dans les parties qui exigent d'être ranimées par leur moyen; ce qui cause

* *Literati ergo homines, qui, ut ait Ficinus, quantum mente & cerebro negotiosi sunt, tantum corpore otiosi sunt, omnes fere vita sedentariae incommoda, demptis Medicis Chymicis, subeunt: Nihil notius quam hominem sedendo, Sapientem fieri: tota ergo die ac nocte sedentes, inter Litterarum oblectamenta, corporis damna sentiunt, donec non intellectus & morborum causae sensim obrepentes, eos lectis affixerint.* Bernardi Ramazzini *Opera omnia Medica & Physiologia, &c. de Morbis Artificum Diatriba, Cap. XLI. pag. 643.*

cause une tension des fibres & des nerfs *. Cela occasionne aussi des crudités, une grande abondance de vents rend le teint pâle, & procure plusieurs autres maladies, qui conduisent insensiblement à l'hypochondriaquerie, & à la cacoxylie. Quelque enjoués que soient les Savans, ils deviennent peu à peu mélancholiques †.

LES

* *In universum porro Literati omnes stomachi imbecillitate laborare solent. At imbecilles stomacho, quo in numero magna pars urbanorum, omnesque pene Literarum cupidi, &c. aiebat Celsus. Nullus enim fere est, qui serio Litterarum studio nec operam, ac de stomachi languore non conquatur; dum enim cerebrum concoquit ea, quae sciendi libido, & Litterarum Oresis ingerit, non nisi male potest concoquere ventriculus ea quae fuerint ingesta alimenta, distractis nempe spiritibus animalibus, & circa intellectuale opus occupatis, vel si dem spiritibus non adeo plene influxunti opus effet ad stomachum delatis, propter fibrarum, nervorum, ac totius nervosi systematis in altioribus studiis validam contentionem. Idem. ibidem.*

† *Hinc ergo cruditatis, statuum ingens copia, corporis totius pallor & macies, partibus geniali succo defraudatis: summatim omnia damna, quae cacoxyliam consequuntur ortum ducunt. Sic studiosi paulatim, licet jovinli temperamento prædicti, saturnini ac melancholici fiunt. Idem, ibidem pag. 644.*

La maladie, qu'on nomme hypochondrie, attaque assez souvent les gens de Lettres, à cause de la foibleesse de leur estomach, causée par la dissipation des esprits. Les obstructions qui se

LES Médecins attribuent ce dernier accident au mouvement violent des esprits vitaux,

se forment d'ailleurs dans le ventricule de l'estomac, dans les boyaux & en plusieurs autres endroits par la vie sédentaire, sont les principales sources de cette maladie, peu dangereuse pour la mort, quoiqu'elle la cause quelquefois lorsqu'elle vient jusqu'à un certain point; mais elle est incommode, troublant tous les plaisirs, causant dans le cours d'une journée mille maux différens. Je n'éprouve que trop depuis deux ans combien sont cruels les symptômes de cette maladie. Les gens de Lettres ne sauroient trop prendre de précautions pour éviter d'en être atteints, & pour la guérir, ou du moins arrêter ses progrès, s'il est possible. Voici ce que dit un des plus grands Médecins qu'il y ait eu chez les Modernes, sur cette maladie, qu'il distingue en deux différentes classes. Je crois qu'il est inutile que je traduise ce passage, ce que je rapporte ici, n'étant que pour les gens de Lettres.

Affectio hypochondriaca utriusque affecti visceris, maximeque lienis, soboles est. Hujus enim species due, una mitior, deterior altera.

Illa ex melancholico humore terreno sanguinique facie ducit originem, qui in liene vicinisque sedibus supra modum cumulatus, tumorem ingenerat, e quo teter vapor sursum effertur. Lienis tumor interdum conspicuus ingensque animadvertisit sine ictero, sine cachexia, idque quamvis & mitis est humor, & arête cōceretur. At vero quamvis e propria sede prorumpit in venas effusus, aut illerum, aut ca-

vitaux, & à leur dissipation, qui rend le sang acre. Les gens de Lettres, qui sont nés

ebexiam parit. Quum autem præter naturam incalescit, vel deteriorem substantiæ conditionem subit, atrum de se vaporem exhalat, qui animum mentemque varie conturbans, autor est hypochondriaca melancholiæ. Hujus notæ sunt, multa fixaque diu cogitatio, rerum commentatio & suspicio malorum, verecundia, rusticusve pudor, sollicitudo, mæstitia, timiditas, & ignavia, animi dejectio, aut desperatio, mentis atque sensuum caligo, turbulentus somnus, perversa rerum existimatio, ac sepe præposteriorum judicium. Atque hæc quidem sunt melancholicorum symptomatum mitissima.

Altera affectio ferocior existit. Ea fit ab atra bile, quæ vel ex terrena sanguinis face supra mandibulam incandescente & exustâ, vel ex bile flava proceedit. Colligitur hæc nonnunquam in lione, saepius in pancreas, & in mesenterium spargitur, nullo tumore manifesto. Quumque fit humor acer atque perniciosus, exigua portione severissimum symptomatum author existit.

Quæ igitur ab hæc fit melancholia, superiores notas præ se fert omnes, & eas quidem multo grauiores. Præterea vero præcordia sepe ingenti ferore astuant, pulsusque arteriarum in his est validus, quum vapor quavis ex causa excitatus sursum evolat, cor palpitat, aut premitur, anima deficit, plerisque fauces siccitate præcluduntur, ut idcirco difficile possit in mulieribus ab uteri strangu-
latu secerni: facies rubore, ardoreque suffunditur, oculi quasi suffusione caligant, mons denique perturba-
tur, ac interdum tantopere occupatur, ut sine ulla
terum

nés d'un tempéramment sérieux, sont encore plus sujets à ces inconvénients ; mais on peut dire qu'en général ils deviennent tous dans les suites mélancholiques, rêveurs & solitaires *. Si j'ôsois me mettre

*rerum expectatione meliorum, summa sit desperatio
vitæ, neque possit, ulla orationis suavitate, ad spem
recuperandæ valetudinis erigi. Hoc miserabile Me-
dicis tormentum : summa vero tranquillitas est la-
borantis constantia & prudentia. At vero extinto
dissipatoque vapore, symptomata mitescunt, subinde
tamen reversura. Hoc malum si penetret in cere-
brum, eoque figatur furorem ac tandem febrem ac-
cerset, bedicæ finitimam, & quæ in marasimum
deducet.*

*His quadantenus similia profert incommoda bilis
simplex circa jecur abundantior cōercita, & exas-
tuans : nam & astus apparet, & animi defectio,
& suffusio, atque rubor : & nisi vires jam malo
succumbant, animus conoitatus exardescit, iracun-
dia sæpe jaestatur, ulciscendi libidine effertur. Hac
etiam tandem corpus absunitur & liquefit, nisi in
melancholiā transitus sit. Joan Ferneii de
morbis Jecoris Patbolog. lib. VI. Cap. VIII.
pag. 245.*

* *Varias quidem causas, affert Ficinus... quæ omnes
ad vehementem vitalium spirituum motum & dissip-
ationem referuntur, unde sanguis ater efficitur. Me-
lancholicis ergo passionibus obnoxii sunt, ut pluri-
mum, Litterarum Professores; eoque magis, si a
primordiis tale temperamentum sortiti fuerint. Sic
habitu graciles, buridi, plumbei, morosi, ac solita-
rie vitæ cupidi observantur, qui vere Litterati
sunt. Ramazzini ubi, sup.*

tre au nombre des gens de Lettres, je pourrois autoriser par mon exemple cette vérité. J'ai perdu plus de la moitié de ma gaïté. Je hâïssois autrefois la solitude, je la recherche aujourd'hui avec passion. Je ne ris plus que la plume à la main; on pourroit me comparer à un Individu, composé de celui de deux anciens Philosophes. Je suis toujours chagrin hors de mon cabinet, je ris sans cesse, lorsque j'y suis renfermé au milieu de mes Livres; me voilà devenu à demi hypochondre. Qui fait, cher ben Kiber, si mes Livres un jour ne m'attristeront point autant que les trois quarts des hommes? En ce cas-là je n'aurai plus rien de Démocrite; & peut-être imiterai-je si fort Héraclite, que je *larmoierai* comme lui. Jetterai-je les yeux sur les Ouvrages de l'Auteur des *Entretiens des Ombres*, ou sur ceux du Médecin de L***? je gemirai amèrement de voir le Public ennuié, les Libraires ruinés, & le caractère d'homme de Lettres ravalé. Regarderai-je les Livres divins de Locke, je pleurerai, en pensant combien de fots préfèrent des Romans & des rhapsodies à des Ouvrages aussi parfaits. Faisant réflexion à l'imbécilité, à la folie, & à l'impertinence de presque tous les hommes, je trouverai un sujet à sécher mon cerveau, quelque humide qu'il soit. Combien de pleurs un homme du tempérament d'Héraclite ne répandra-t-il pas,

pas, en songeant aux foibleesses de l'humanité? Le Ciel, studieux ben Kiber, veuille me préserver à jamais d'une pareille sensibilité; & puisqu'il est presque impossible qu'un homme de Lettres ne devienne mélancolique, que s'il se peut, je ne le sois jamais qu'hors de mon cabinet, & que je conserve la gaieté qui me reste dès que je suis avec mes Livres!

UNE autre incommodité, à laquelle les Savans ne sont guères moins sujets qu'à la mélancolie, c'est celle de rendre leur vûe foible. Il est presque impossible qu'en lisant, ou en écrivant pendant long-tems, les yeux ne souffrent beaucoup*.

L'INCONVENIENT d'être obligé de se baïsser pour écrire, n'est pas un des moins attachés à la profession des gens de Lettres. Ils compriment & pressent le *ventricule*; l'estomac en est fortement incommodé, & le cours des sucs nourriciers ou *pancréatiques*, en est interrompu; cela dérange l'ordre & l'oeconomie des viscères. Doléus prétend avec raison que

* *Oculorum imbecillitati præterea obnoxii patlatim redduntur: legentes siquidem & scribentes, intento obtutu non possunt, quin visionis læsionem persentiant, quod malum fovent, dum literas minutas scribunt, quod familiare est iis, qui prompti sunt ingenii. Idem, ibidem.*

que cette interception des sucs nourrissiers, causée par cette situation, est très contraire aux hypochondriaques *.

PARMI les Savans, ceux qui travaillent à donner leurs Ouvrages au Public, & qui sont sensibles au désir de transmettre leur nom à la postérité, sont les plus exposés aux maladies dont nous venons de parler. Au reste, en parlant des Auteurs, je n'entends point ceux qui sont semblables à cè Poëte d'Horace, qui faisoit cent vers dans un quart-d'heure¹, *stans pede in uno*; les productions de leur esprit ne les fatiguent pas au point d'incom-

* *Præterea Literarum studiis, cum legendo & scribendo, capite ac pettore inclinato Libris incumbant, ventriculum & pancreas comprimunt, ex qua compressione stomachus oblaeditur, & suci pancreatici, per suos ductus cursus inbibetur, unde postea viscerum naturalium æconomia perturbatur. Hanc suci pancreatici interceptionem, ob talen corporis situm advertit Dolæus in Hypochondriacis affectibus valde noxiæ.* Ibid. pag. 643.

On sera peut-être bien aise de voir ce que dit Doléus lui-même à ce sujet. Après avoir recommandé de faire un exercice modéré, il conseille cependant d'en faire un plus fort qu'à l'ordinaire, lorsqu'on a été quelque tems dans un trop grand repos. Il attribue toutes les maladies des gens de Lettres à leur vie sédentaire & à la compression du ventricule de leur estomac, causée par la situation où ils sont lorsqu'ils écrivent.

commoder la santé du corps *. Les Auteurs de la misérable *Continuation de l'excellente Histoire de Rapin-Thoiras* ne courroient aucun risque d'altérer la leur ; il ne faut pas une grande application pour faire une mauvaise compilation de ce qu'ont

Motus & quies justæ sint moderationis, excessus tamen in motu præ quiete admittitur ; quies enim nimia præ cæteris apta nata est bunc morbum inducere, inde ob hanc vitam sedentariam mulieres hoc affectu potius quam virti afficiuntur, & ipsis accedit affectio hysterica. Et ob hanc vitam sedentariam docti magis quam rustici hoc vexantur affectu. Multum etiam confert, quod docti Libris incumbentes incurvati & proni plurimum sedeant, unde ventriculus & pancreas aliaque comprimuntur ut primo succus libere perreptare, neque debite colligi possit, sed stagnatione acescat; vitium enim capiunt, ne moveantur aquæ : secundo spiritibus vix concedatur; ad viscera transitus ob complicaturam muscularum & viscerum. Joan. Dolæi Lib. III. de Morbis Abdominis, pag. 394.

* Nulli porro præ cæteris Literarum Professoribus, studiorum laboribus magis atteruntur, quam qui Operum editionem in Publicum moliuntur, nominisque sui immortalitatem in animo babent insculptam. De iis tamen loquor qui vere sapiunt, nam complures sunt qui scribendi cacoetbe detenti, rerum male consarcinatarum editionem, ac abortus potius, quam maturos fætus properant, non secus ac Poetæ quidam qui centum Carmina campingunt stantes pede in uno, ut ait Horatius, Ramazzini ibid. pag. 645.

qu'ont dit quelques Gazetiers satyriques contre les plus grands hommes que l'Angleterre ait produits dans ces derniers tems. Il n'en est pas de même du sage & élégant Auteur, qui, parmi plusieurs Livres excellens qu'il a publiés, vient de nous donner avant sa mort la savante *Histoire du Manichéisme*. Il y a beaucoup d'apparence que le travail trop pénible & trop assidu a été la cause de sa dernière maladie. L'application qu'il avoit apportée à un Livre qui demandoit toute la Science d'un aussi grand homme que lui, avoit considérablement diminué ses forces, que l'âge avoit déjà affaiblies.

RIEN n'est si dangereux qu'un épuisement causé par le travail d'esprit. „ Lors-
 „ que l'ame , dit un célèbre Philosophe
 „ Grec , rappelle à soi toutes ses forces
 „ & en prive le corps , ce dernier de-
 „ vient languissant. Ainsi , quand un O-
 „ rateur est uniquement occupé de ce
 „ qui concerne son art dans lequel il
 „ veut exceller, sa santé périclite , & son
 „ corps défaillit. D'un autre côté, lors-
 „ qu'il débite ses harangues en public, la
 „ vivacité avec laquelle il parle , cause
 „ une émotion violente qui souvent oc-
 „ casionne d'autres maladies , qui , parois-
 „ sant opposées aux premières , trom-
 „ pent les Médecins & leur font croi-
 „ re qu'il y a dans un même sujet di-
 „ verses

„ verses causes contraires les unes aux „ autres * . „

C E T T E espèce de séparation qui se fait entre l'esprit & le corps , lorsque le premier est occupé fortement de quelque matière abstraite & difficile , fait que la plûpart des Mathématiciens sont toujours rêveurs , mélancholiques , & paroissent presque étrangers dans le commerce du monde ; on diroit qu'ils sont habitans d'un autre Univers. Il est par conséquent absolument nécessaire que leur corps languisse , comme s'il n'avoit point d'ame , & qu'il fût condamné à d'éternelles ténèbres ; car pendant que l'esprit est uniquement attentif à ces études sérieuses , toute la lumière de l'animal est , pour ainsi dire , renfermée dans le centre , & il n'en reste aucune étincelle qui puisse

* *Quando anima corpore admodum potentior est , exultatque in eo atque effertur , totum ipsum intrinsecus quatiens languoribus implet. Quando etiam ad dicendum , investigandumque collectis in unum viribus vehementer incumbit , liquefacit prorsus corpus & labefactat. Denique cum ad dicendum , disserendumque privatim , & publice ambitiosa quadam concertatione contendit , inflammat corpus atque resolvit. Nonnunquam etiam distillationes fluxusque commovens , Medicorum plurimum decipit , cogitque hos contrarias causas judicare. Plato in Timæo , pag. 495.*

puisse s'étendre aux extrémités & les éclairer *.

LES Théologiens, les Philosophes, enfin tous les Savans qui s'appliquent fortement, & dont le genre d'étude demande une grande contention, sont sujets à une autre incommodité, moins dangereuse, mais plus à charge à ceux avec qui ils vivent. Ils sont souvent inquiets, & peu complaisans. Les Poëtes surtout tombent souvent dans une espèce de bizarrerie qui leur est particulière, à cause des idées phantastiques & chimériques dont ils sont occupés la nuit & le jour †. On prétend que l'Arioste étoit d'une

* *Mathematici porro, quibus animum a sensibus & corporis fere commercio sejunctum esse necessum est, ut res abstrusissimas, & a materialitate remotas contemplentur ac commoneantur, omnes fere stupidi sunt, ignavi, veternofi, ac in humanis rebus semper hospites. Partes itaque omnes, ac totum corpus necesse est veluti situ quodam ac torpore languere, non secus ac perpetuis tenebris damnatum. Dum enim meus ad bujusmodi studia intenta est, tota lux animalis in centro conclusa est, neque ad exteriora illuminanda diffunditur.* Bernardi Rammazini, &c. de Morbis Artificum Diatriba, Cap. XLI. pag. 680.

† *Haud minus malam morborum segetem ex studiis suis referunt Poëtae, Philologi, Theologi, Scriptores omnes, & cæteri Literati circa mentis officia occupati. Poëtae præsertim, ob phantasticas idæas, quas die*

d'une humeur très particulière. On pourroit joindre à l'exemple de ce Poëte Italien celui des trois quarts des Poëtes qui vivent aujourd'hui. Horace nous est garand de la bizarrerie des Poëtes & des Musiciens anciens. Nous voions par nous-mêmes celle de ceux d'aujourd'hui ; ainsi, nous pouvons assûrer hardiment, que c'est une maladie qui de tout tems a été commune aux fils d'Apollon.

IL est tems de finir ma Lettre, studieux ben Kiber. Dans la première que je t'écrirai, je ferai mention des remèdes les plus utiles pour les maux dont je viens de te parler.

JE te salue, porte-toi bien, & ménages ta santé.

die ac nocte in mente versant, attoniti sunt, morosi, graciles, uti illorum imagines ostendunt. Idem,
ibid. pag. 649.





LETTRE CENT CINQUANTE-SEPTIEME.

Le Cabaliste Abukikak, au studieux ben Kiber.

JE te promis dans ma dernière Lettre, studieux ben Kiber, de te parler des remèdes qui conviennent aux maladies ordinaires aux gens de Lettres. Je tâcherai de m'acquitter le plus succinctement que je pourrai de ma promesse, je n'oublierai cependant aucune des choses que je croirai essentielles à la conservation de ta santé ; elle m'est infiniment chère.. Je prends aussi beaucoup de part à celle de tous les véritables Savans, quel que soit l'état qu'ils aient embrassé. Depuis long-tems j'ai déclaré assez précisément qu'un habile Magistrat, qu'un Officier expérimenté dans son métier, tel que le Chevalier Folard avant que le Jansénisme & la vieillesse l'eussent rendu fanatique, étoient pour moi des personnes plus respectables que les Souverains les plus puissans, qui n'avoient d'autre mérite que leur trône. Ainsi, je regarde la santé des Savans comme quel-

que chose de précieux, & dont la conservation intéresse tout l'Univers.

Qu'importe-t-il à l'Univers qu'un Prince, tel que les Rois fainéans dont l'Histoire n'a conservé que le seul nom, vive ou meure ? C'est un homme inutile de moins dans l'Univers. Un Monarque de ce caractère n'est pas à coup sûr difficile à remplacer, & les hommes ne doivent pas craindre de manquer de maîtres, tant qu'ils n'en exigeront que de semblables. Il faut dix siècles pour produire un Roi comme Henri IV. Rome, dans moins de quarante ans, vit cinq ou six Empereurs, aussi méprisables qu'Héliogabale. La mort d'un Souverain ne doit être plainte, qu'autant que ses sujets ont lieu de se louer de lui. Lorsque les François perdirent un Prince comme Louis XIII. ils eurent raison de s'affliger; mais si à la place de ce Roi respectable, ils avoient perdu un maître du caractère de Charles IX. il faudroit qu'ils eussent été fous de craindre qu'il leur pût jamais manquer des Princes d'un pareil caractère.

Si l'on mesure la grandeur d'une perte à la difficulté qu'il y a de la réparer, quelle précaution ne doit-on pas apporter à la conservation des véritables Savans ? Un homme, tel que le Chevalier Newton, ou tel que le Président de Thou, doit plus couter de pleurs à tous les gens

gens sensés, que la perte de huit Souverains, de cent Ducs & Pairs, de mille Marquis, & de trois mille Barons. Lui seul étoit plus utile aux hommes, que cette foule de Princes & de Nobles; il les instruisoit & les éclairoit, il leur montroit la vérité, & les autres les pilloient, les méprisoient, & qui pis est, leur défendoient de faire usage de leur raison.

QUELLES obligations ne doit-on point avoir à ceux qui fournissent des remèdes pour conserver des personnes aussi nécessaires à la Société civile, que le sont les Savans? Sans la Science, les plus belles qualités qu'on a reçues de la Nature, ne sont que ténèbres. On doit regarder les gens de Lettres comme des Médecins excellens qui savent rendre la vue aux aveugles; ou si l'on veut, comme d'habiles & rares ouvriers, qui ont le secret de changer en or fin des metaux bruts & remplis d'alliage.

Les personnes qui s'appliquent beaucoup à l'étude, doivent choisir une demeure dont l'air soit pur, qui soit éloignée des étangs, des marais, & à couvert des vents du Nord. Une pareille habitation rend les esprits animaux plus épurés, & facilite par-là les opérations intellectuelles *.

LA

* *Studeant primo, ut in aëre puro, ac salubre
de-*

LA vie champêtre, interrompue quelquefois par le séjour des villes, est très utile aux Savans. Ils goutent ainsi tous les plaisirs de la campagne, & ceux qui sont attachés aux villes. Ils tempèrent tour à tour le silence de la solitude & le fracas du grand monde ; ils doivent surtout se défendre des vents du Nord, se garantir contre le froid, & se couvrir la tête avec soin *. Quant à la nourriture qui leur est convenable † ils peuvent

re-

degant, procul a stagnis, ac paludibus, ac ventis australibus. Siquidem hoc facto puriores erunt spiritus animales, intellectu etiam operationum potissimum instrumenta. Bernardi Ramazzini de Morbis Artificum Diatriba, Cap. XXXI. pag. 650.

* *Rusticati propterea, & aura liberiore gaudere, ac vario vite genere usi, modo ruri esse, modo in urbe, ipsis salutare est, frequentiam & solitudinem ad invicem temperando. Illa enim nostri bacis bonum desiderium facit. Cavere quoque debent a validis ventorum afflatibus, Austris & Boreis, ab hyperboreo frigore corpus, ac præcipue caput muniendo.* Idem *ibid.* pag. 651.

† Les préceptes que donne Dolæus à ce sujet, sont très utiles ; on n'y sauroit faire trop d'attention, c'est pourquoi je les rapporterai ici, pour qu'on puisse en faire usage.

Exulent & omnia quæ ventriculo sunt onerosa, ut dura (quæ tamen nonnulli ferre possunt ob acidum intensum in stomachi tunicis lateris). Viscida, salita, nocent & pinguia, nimis repletio & quæcumque

Tome V.

O

que

regarder comme un oracle le précepte d'Hippocrate. Ce sage & savant Médecin ordonne à ceux qui désirent de conserver leur santé, de ne point se remplir de viande. Les gens de Lettres ne fau- roient être trop en garde contre la grande répletion, & contre le mélange de plusieurs mets différens; cela regarde surtout ceux qui sont incommodés de la *cacochylie*, ou qui sont sujets à des coliques. Cette diversité d'alimens cause une fermentation pernicieuse dans l'estomac, se change en bile, & donne la pituite. Il est très nécessaire de ménager beaucoup cette partie, de crainte qu'elle ne puisse plus faire ses fonctions, & que tout le corps ne s'en ressente *.

F I-

*que inordinata dieta, cum vel cibus non bene ma-
sticatur, vel priuvi nondum fermentato aliis injici-
tur. Nocet & varietas ciborum, qua nobis plures
conciliamus morbos, unde recte cardinem totius vi-
tae Helmontis in sobrietate consistere afferit. A
cibis enim incongruis non tantum Reges nostri in-
quietantur, sed & spiritus animales jam dissipati
& debiles non amplius restaurantur, sed sensim ac
sensim plane pereunt, unde influxus spirituum ani-
malium ad viscera pervertitur, binc lerna illa ma-
lorum nocturna, qua per quietem objici solent menti,
wisa illa in formando animi statu ciborum efficaciam
demonstrant. Joh. Dolæi. Lib. III. de Merbis ab-
dominis. pag. 394.*

* *Quod viatum spectat, Hippocratis præceptum
pro*

FICINUS approuve beaucoup l'usage de la canelle & des autres choses aromatiques, pour conforter l'estomac. Le chocolat est encore très bon pour les gens de Lettres: je puis t'affûrer, studieux ben Kiber, que j'en ai moi-même ressenti le merveilleux effet; c'est une des choses qui a le plus contribué au retour de ma santé. Cette boisson balsamique & spiritueuse corrige l'acide qui abonde ordinairement chez les gens de Lettres, purifie leur sang, & le rend moins acre*.

QUANT

pro Oraculo babendum; sanitatis studium esse non repleri cibis. A satietae igitur, insuperque a ciborum varietate cauere debent, ut que cacoctyliam, & turbas in ventre cire soleant: siquidem, ut ait Horatius,

*Cum semel assis
Miscueris elixa, simol conchylia turdis,
Dulcia se in bilem vertent, stomachoque tu-
multum,
Lenta feret pituita.*

*Ventriculi ergo magna custodia babenda, ne a functionibus suis aberret, ac totum corpus plestatur.
Idem, ibid. pag. 653.*

* *Ad roburandum stomachum, laudat Ficinus cin-
namomum, & rerum aromaticarum usum. Nostra
baccata in Litteratorum cupedias chocolata, sto-
machi & spirituum solatium; ac profecto cum stu-*

O 2 die-

QUANT au vin qu'ils doivent boire, je crois que le rouge, pourvû qu'ils n'en prennent que médiocrement, est celui qui leur convient le mieux. Les Médecins qui leur permettent l'usage du blanc, comme plus leger, tombent dans une erreur considérable; car ce vin a toujours un acide, sur-tout pendant les chaleurs de l'été, qui est pernicieux aux personnes chez qui l'acide domine. Crato prétend qu'il est beaucoup meilleur à ceux qui sont incommodés de l'estomac, de boire un peu de vin d'Hongrie, ou de la malvoisie, qu'une plus grande quantité d'un autre leger & foible. Helmontius écrit que tous les vins foibles ont de l'aigreur. Il est donc visible que les Savans, incommodés ordinairement par des douleurs d'estomac, par des coliques, & par des affections hypochondriaques, doivent fuir l'usage du vin blanc, puisque rien ne leur est plus contraire que tout ce qui contient quelque acide *.

JE

diosorum natura melancbolica fit, sive nativa, sive adjicitia, ac mulco acido abundet, bujusmodi potionis balsamicæ & spirituosaæ acorem, tum stomachi, tum sanguinis, cicurare poterunt, & ad meliorem crasim perducere. Idem, ibid.

* *Quoad potum, vinum cæteris potionibus præferendum. Meracum laudatur, sed modicum. Scio multos Litteratis suorum Medicorum consilio, ut possent liberaliter, vina alba, tenuia in usu babere quo*

JE viens actuellement, studieux ben Kiber, à un point très essentiel, & que je ne saurois assez te recommander d'observer exactement; c'est de faire tous les jours un exercice modéré. Tu dois cependant éviter de sortir de ton logis lorsque l'air n'est point pur & serein, ou que les vents soufflent avec violence *. L'usage des bains est encore fort nécessaire, il procure une transpiration douce & salutaire, il tempère l'acréte des humeurs, & ramollit les duretés qui se forment dans les viscères. L'heure la plus pro-

quo pacto putant, sibi licere sine noxa bibere quantum lubeat; quod certe non adeo tutum, ut putant. Vina hac tenuia, aestate præcipue, aciditatem quandam adsciscunt, qua nihil perniciosius ubi luxuriet acidum. Præstat, aiebat Crato, eos qui ventriculo debili sunt, potius parum vini Ungarici, vel Malvatici bibere, quam tenuia vina copiosa baurire. De bujusmodi vinis scripsit quoque Helmontius, quod parum vini multum aceti contineat. Literarum itaque cultoribus, arboritide, colica affectione hypocondriaca vexari solitis, qui affectus ex acido morbo genosim suam ducunt, neutiquam acidorum usum, sed ea quæ illud infringant, convenire satis perspetuum est. Idem. ibid.

* *Quoad cæterarum rerum regimem, ut sedentiarie, ac statarie vitæ incommoda declinet, moderata corporis exercitatione quotidie erit utendum; si tamen aer purus ac serenus sit, & venti sileant. Idem. ibid. pag. 653.*

propre pour les bains, c'est lors du couché du Soleil ; il faut ensuite souper, & de-là aller se coucher, ainsi que faisoient les Anciens *.

LA matinée est le tems qu'il convient d'employer à l'étude, il faut éviter de s'appliquer pendant la nuit, & sur-tout après le souper. C'est une chose monstrueuse, dit Ficinus, de veiller bien avant dans la nuit, & de dormir après le lever du Soleil. Lorsque cet astre est couché, l'air s'épaissit, & les humeurs mélancholiques ont plus de force pendant la nuit † ; aussi est-elle destinée au som-

* *Molles etiam frictiones, ad transpirationem sum servandam, tum promovendam, in usum frequentiorem revocanda. Lavacrum quoque aqua dulcis, aestate præsertim, quo tempore atra bilis Literatos infestat, valde salutare effet; sic enim humorum acrimonis temperatur, & squalida viscera remollescunt. Tempus balneationis magis opportunum erit vespertinis horis, deinde cibum sumere, & cubitum ire; hic enim apud Antiquos mos erat ac erdo. Sic Homerus.*

Ut lavit, sumpitque cibum, dat membra sopori.

Idem, ibid. pag. 654.

† *Quoad tempus vacandi studiis magis conmodum, matutinum præcipue commendari solet, non in vero nocturnum ac præsentim post cenanam. Monstrum est, inquit Ficinus, ad multam noctem frequen-*

quentius vigilare, unde etiam post Solis ortum dormire cogaris, & in hoc ait errare studiosos permulcos, varias autem rationes afferit, quarum alias ex planetarum positu & configuratione, alias a motu Elementorum deducit, dum aëris, Sole occidente, crassescit necnon ab ipsis humoribus, dum noctu prevarlet melancholia, ab ordine Universi, cum dies labori, nox quieti sit destinata, adeo ut bisce omnibus Literati ad lucernam lucubrantes contrariis motibus repugnant. Idem, ibid.

* Tous les Médecins s'accordent à regarder le travail de l'après-soupé comme mortel. Je puis dire ici que j'ai profité trop tard de leurs avis, & que j'é n'ai reconnu combien ils étoient utiles, qu'après la perte de ma santé. Que mon exemple, s'il est possible, puisse servir à mes Lecteurs, & qu'ils profitent des avis de Dolaeus & de Cardan, qu'ils trouveront ci-dessous !

Quod concernit somnium ac vigilias, provida mater Natura somnum & vigilias concessit, ut secundum præstitutos alternandi terminos ille intercaletur, siveque se invicem sublevarent, ne scilicet spiritus animales aut plane exolvantur, aut satis iterum refecti, nimium obterpescant. Somnus enim dulce curarum levamen: si medietatem excedat, ita torpidos reddit spiritus, ut viscera non quavis influant, unde dein cessat ipsorum viscerum tonus, fibrillæ laxiores redduntur, & sic viscus officio suo fungi nequit. Vigiliae quoque nimis protractæ, assumendo spiritus animales, nocent, unde & cessat ille

Il faut, après avoir soupé, se délasser quelque tems des fatigues de l'étude ; avant d'aller se mettre au lit ; sans quoi, la digestion ne se fait qu'avec peine. Le savant Cardinal Sfortia Pallavicini, après avoir travaillé toute la journée sans prendre aucun aliment, souloit légèrement, se délassoit pendant toute la nuit pour réparer par le sommeil la dissipation des esprits *.

† LA faignée est ordinairement peu avan-

ille influxus ad partes, binc & bujus morbi ortus.
Joh. Dolæi, *Lib. III. de Morbis Abdominis*,
pag. 394.

Cardan regarde les veilles comme très nuisibles à toutes sortes de tempéramens. *Vigilia enim & fames siccant corpora ; sed fames humidis corporibus (ut infra videbitur) convenit, vigilia nemini.* In Hippocrat. *Apborismi*. H. Cardan. *Commentar. Lib. I. Apboris.* 15. pag. 72.

* *Verum in bac re attendenda est cujusque con-suetudo. Cavendum tamen ex Celsi monito ne id post cibum ingestum fiat, sed peracta coctione. Eminentissimus Cardinalis Sfortia Pallavicinus, vir doctissimus, totam diem Litterarum studio sine cibo largiebatur ; mox cena modica sumpta, ac studiorum cura ablegata, somno, & virtutum reparacioni noctem totam impendebat.* Id. ibid.

† *Venæ seltio autem, ut ut parca illorum vires atterit ac spiritus ob vigilias & studiorum labores evanilos, facile exolvit.* P. Gassendum, *Phileso-phum celeberrimum*, ob pluries repetitam pbleboto-niam, ut mos est apud Gallos, perisse, in ejus-
dem

vantageuse aux gens de Lettres ; elle diminue trop leurs forces, qui sont déjà affoiblies par le travail & par les veilles. Gassendi fut la victime de la saignée, & de l'entêtement des Médecins François ; il mourut pour avoir été trop saigné. On ne fauroit assez faire attention à la conduite de la plûpart des Savans qui sont renfermés dans des Monastères, ils prennent souvent des purgations, ils ne craignent pas même de se servir quelquefois de l'émétique ; mais ils abhorrent la saignée, parce qu'ils connoissent clairement que l'origine de presque tous leurs maux étant dans l'estomac, ils ne fauroient mieux faire que de se décharger des humeurs âcres qui les incommodent ; au lieu que la vie & la force, gissant également dans le sang, c'est rendre languissante la première, & diminuer la seconde, que de faire usage de la saignée *.

LA

dem Vita legimus. Observatione dignum est Religiosorum Ordinum Litteratos homines, inacilentos, quietudinarios, familiares habere purgationes & vomitiones, ex pulvere cornaccbini, calice emetico, & similibus, non sine euphoria; horrere autem, cum de venæ sectione agitur, ut qui satis nprint illud, quod magis illo infestat, suburrum humorum esse in stomacho stabulantem, ac vitale robur, quod inest sanguini, languidum esse ac effusum. Idem, ibid. pag. 688.

* *Atqui bos, conservo suo camelio, qui parte oneris sublevare cum nolebat; Tu vero, inquit,*

O 5

&

LA principale chose enfin, à laquelle il faut que les Savans fassent attention s'ils veulent conserver leur santé, c'est de travailler avec modération, & de n'être pas si fort occupés de ce qui concerne l'esprit, qu'ils oublient tout ce qui regarde le corps. L'ame & le corps doivent se rendre mutuellement de bons offices ; cela est nécessaire pour leur conservation mutuelle. Plutarque les compare au bœuf & au chameau. Il dit que ce dernier, n'ayant pas voulu partager dans un certain tems une partie de la charge du premier, & l'aider lorsqu'il l'en prioit, fut dans la suite obligé de la porter tout entière. La même chose arrive à l'esprit, lorsqu'il ne veut donner aucun repos au corps : une fièvre violente, ou quelque maladie survient, qui porte un grand préjudice à tous les deux.

TACHES donc, studieux ben Kiber, de te modérer dans tes études : prens tous les jours quelques heures de recréation. Je te salue.

& omnia hæc mea brevi portabis, quod mortuo eo contigit. Haud aliter accidit animo, qui dum paululum laxare & remittere abnoscit corpus, quod id requirit, mox febre aliqua, aut vertigine ingrumenta, dimissis Libris, disputationibus, & studiis, una cum illo ægrotare, & laborare compellitur. Plutarc. de Præcept. Salubr.



LETTRE CENT CINQUANTE-HUITIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

Les hommes, sage & savant Abukibak, sont en général si portés au fanatisme, qu'il est surprenant qu'il s'en trouve un nombre aussi considérable parmi eux, qui ne tombe point dans cette dangereuse phrénetie.

LORSQU'ON voit les progrès que certaines Sectes ont faites dans les païs les plus polis & les plus éclairés, on est étonné de la foiblesse & de la bizarrerie de l'esprit humain. On croiroit presque que ce que l'on appelle raison, lumière naturelle, bon sens, n'a été accordé par le Ciel qu'à très peu de mortels, & que les autres n'ont qu'une espèce d'instinct qui est déterminé au bien ou au mal, suivant les impressions qu'il reçoit par quelque cause étrangère.

Les personnes, qu'on regarde dans le Monde comme les plus respectables, soit par leur rang, soit par leur conduite, sont souvent les plus folles & les plus ridicules. Les choses sont poussées si loin aujourd'hui, qu'il faut chercher la raison chez

chez quelques Philosophes, dont le nombre est bien petit. Vouloir la renconter par-tout ailleurs, c'est tenter l'impossible ; c'est courir après ce qu'on est sûr de ne point trouver. On peut justement appliquer à ce siècle ce que disoit du sien un ancien Evêque de Lion. * Il se plaignoit que les hommes crussent & fissent des choses auxquelles les Païens les plus insensés & les plus superstitieux n'auroient point ajouté foi, & qu'ils auroient rougi d'exécuter. Ne faut-il pas, avoir perdu la raison, mais même toute honte, pour donner dans les folies des Convulsionnaires Jansénistes ? Est-il quelqu'un, à qui il reste encore l'usage du bon sens, qui puisse ne pas déplorer l'extravagance de Mr. de Mongeron ? Ce Magistrat, destiné par son état à juger les hommes, à protéger la veuve & l'orphelin, à réprimer le coupable, à punir le méchant, à soutenir les droits & les priviléges de sa patrie, va se faire le Chef d'une troupe de fanatiques, & met au jour un gros Livre pour autoriser sa folie. Qui pis est, c'est que quelque ridicu-

* *Tanta jam absurditas oppressit, miserum mundum, ut nunc sic absurde res credantur a Christianis, quales antea ad credendum non poterat quisquam suadere Paganis.* Agobard, cité dans la Philosophie du Bon-Sens, &c. pag. 60.

diculé, quelque grande qu'elle soit, elle trouve beaucoup de partisans, & de zélés imitateurs. Le penchant que les misérables mortels ont au fanatisme, est si dangereux, que des gens, ennemis de leur personne & des opinions de Mr. de Mongeron, deviennent tout à coup aussi insensés que lui.

APRÈS avoir vu deux Jésuites amenés subitement au parti des Convulsionnaires, par les discours d'un Magistrat enthousiaste, un Philosophe ne sera-t-il pas bien fondé à soutenir que le fanatisme * est une maladie épidémique, qui se communique plus aisément que la peste, & que les personnes qui semblent devoir en appréhender le moins les atteintes, sont celles qui souvent en sont les premières victimes? Je le repete encore, sage & savant Abukibak, deux Jésuites rendus serviteurs très humbles de St. Pâris, & cela par Mr. de Mongeron, le visionnaire le plus avéré du Royaume, c'est-là une preuve si démonstrative.

* La superstition, dit Seneque, est une erreur qui tient de la folie. Elle appréhende & craint ceux qu'elle devroit aimer; elle outrage ceux qu'elle honore, & il vaudroit autant nier qu'il y a des Dieux, que de les deshonorer par les idées qu'on s'en forge. *Superstitio error insanus est: amandos timet; quos colit violat. Quid enim interest utrum Deos neges, an infames?* *Lucani Senecæ Epistol. CXXIV. sub fin.*

démonstrative des funestes effets que peut produire le fanatisme , qu'il ne doit plus paroître surprenant que les trois quarts de Paris aient donné dans toutes les folies qu'on a faites pendant long - tems sur le tombeau du Diacre.

D A N S tous les tems les peuples ont toujours été naturellement portés au fanatisme , & les enthousiastes les ont séduits , dès qu'ils ont su flatter quelque peu

* Je placerai le superbe & magnifique portrait qu'a fait du fanatisme un de nos meilleurs Poëtes , on verra en abrégé les principaux evenemens qu'il a causés dans les siècles passés & dans ces derniers tems.

*Le fanatisme est son horrible nom ,
Enfant dénaturé de la Religion.*

*Armé pour la défendre , il cherche à la détruire ,
Et reçu dans son sein , l'embrasse & la déchire .
C'est lui , qui dans Raba , sur les bords de l'Arnon ,*

*Guideoit les descendans du malheureux Ammon ,
Quand à Moloc leur Dieu , des meres gemisantes
Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes .*

*Il dicta de Jephée le serment inhumain ,
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main .*

*C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie ,
Demandea par sa voix la mort d'Iphigénie .*

*France , dans tes forêts il babita long - tems ,
A l'affreux Teutates il offrit ton encens .*

*Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides ,
Qu'à tes indigues Dieux présentoient les Druides .*

Du

CABALISTIQUES, *Lettre CLVIII.* 223
peu leurs passions, ou se prévaloir de
leur amour pour le merveilleux & pour
la

*Du haut du Capitole il croit aux Païens :
Frappez, extermez, débirez les Chrétiens.
Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut sou-
mise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise,
Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fu-
reurs,
De Martyrs qu'ils étoient, les fit persécuteurs.
Dans Londre il a formé la Secte turbulente,
Qui sur un Roi trop foible a mis sa main san-
glerante ;
Dans Madrid, dans Lisbonne il allume ces feux,
Ces buchers solennels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoiés par des Prê-
tres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs Ance-
tres.*

Voltair. Henriad. Chant. V. 34.

Ajoutez à tous ces faits l'assassinat des Rois Henri III. & Henri IV. l'empoisonnement d'un Empereur, le massacre de la journée de St. Barthélemy, les guerres de Religion qui ont déchiré pendant si long-tems l'Allemagne & la France. Considérez tous ces funestes évenemens, causés par le faux prétexte de soutenir la Religion, & vous ne pourrez vous empêcher de dire avec Lucrece.

Religio peperit scelerosa atque impia facta.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. I.

la nouveauté. Les Egyptiens, les Grecs & les Romains se disputerent à l'envi l'honneur de faire les plus grandes extravagances. Leur Religion étoit un fanatisme excessif, & leurs fêtes montrouient jusqu'où peut aller la croiance des hommes, séduits par l'autorité d'un culte superstitieux.

LORSQU'ON lit le ramas des cérémonies anniversaires qu'on observoit le jour de la célébration de celle d'Adonis, on est honteux des foiblesses des hommes, on rougit d'avoir eu de semblables ancêtres; & cependant l'on n'est pas plus sage aujourd'hui, qu'on l'étoit il y a deux mille ans. Le fanatisme ne regne pas moins, & les progrès qu'il fait, doivent augmenter les allarmes des Philosophes par les maux qui menacent nos descendants.

IL me seroit aisé de prouver, sage & savant Abukibak, que les folies qu'un faux zèle religieux fait faire de nos jours, ne sont pas moindres que les plus grandes qu'ont faites les anciens Egyptiens, Grecs & Romains. Cette fête d'Adonis, contre laquelle je me récriois seulement, étoit moins ridicule, & peut-être moins criminelle que la plupart de celles qu'on célèbre aujourd'hui à Rome & à Paris. Examinons un moment l'opinion que je soutiens, & voions sans prévention si je ne suis pas dans l'erreur. On promenoit par

par les rues l'image d'Adonis & celle de Vénus. On dressoit ensuite deux lits, dans l'un desquels on couchoit celle d'Adonis, & dans l'autre celle de Vénus. Après ces préparatifs, on passoit à des choses moins gaies; on pleuroit, on s'affligeoit. Beaucoup de gens ne bornoient près-là leur tristesse, ils se fouëttoient, & se fouëttoient vivement. Tout cela se faisoit pour témoigner la douleur qu'on avoit de la mort d'Adonis, qu'on regardoit cependant comme un Dieu. Est-il rien de si fou, rien de si insensé, rien enfin de si fanatique que de placer un homme au rang de la Divinité, & de s'affliger ensuite des maux qu'il peut avoir soufferts sur la terre? Ces maux avoient-ils rien de commun avec le nouveau Dieu? Ou il falloit le laisser dans le nombre des mortels, ou se réjoüir toujours dès qu'on en faisoit un Dieu.

VOILÀ les extravagances des Anciens, mises dans leur plus grand jour; parcourrons celles des Modernes avec la même impartialité. Elles sont d'autant plus condamnables, qu'elles tombent sur les sujets les plus respectables. Les Païens, en rendant leur Religion ridicule, ne faisoient que se joüer d'une chose qui méritoit d'être méprisée par tous les gens de sens; mais les Chrétiens, en manquant à ce qu'ils doivent à la leur, avilissent un culte établi par la Divinité même. Le fanatisme

tisme Chrétien est donc nécessairement plus criminel que le Païen , & n'est pas moins extravagant. On couchoit dans des lits différens Adonis & Vénus chez les Grecs ; ne met-on pas dans des niches chez les Chrétiens Saint Maximin à côté de la Madelaine ? Ne s'afflige-t-on pas , ne jeûne-t-on pas , ne pleure-t-on pas la veille de leur fête ? Et le jour de la célébration ne promene-t-on pas leurs images dans les ruës ? Les Prêtres qui desservent les Autels de ces Saints , ne se fouettent-ils pas dans certains jours réglés , à leur honneur & gloire ? Etoit-il plus fou de se battre les épaules & les fesses autrefois , qu'il ne l'est aujourd'hui ? Et les Bienheureux canonisés sont-ils sujets à des incommodités , dont les Divinités Païennes étoient exemptes ?

Le fanatisme Monacal va si loin , que le souvenir des Mystères les plus augustes de la Religion fert souvent de prétexte à fomenter l'Idolatrie & la superstition la plus criminelle. J'ai lû dans un Auteur moderne un fait , qui montre bien jusqu'où l'abus des choses les plus saintes est porté. *Je me trouvai , dit-il * , un jour à Mayence , dans la Sacristie des Peres Jésuites ,*

* Histoire des Tromperies des Prêtres & des Moines , par Gabriel de Miliane , Tom. II. pag. 219. & 220.

fuîtes', avec cinq ou six de ces bons Peres. Nous prenions plaisir à voir les présens qu'on venoit faire à la Creche. Un pauvre païsan entre autres apporta avec une grande simplicité & dévotion, une botte de foin, & la mit dans la sainte étable entre le bœuf & l'âne. Les Jésuites, qui s'en apperçurent, se dirent les uns aux autres : Fi, fi, il faut ôter cela vitement ; cela ruineroit tout, ils n'apporteroient plus que de l'herbe. Il vaut mieux qu'ils apportent de bon jambons & des langues de bœuf pour St. Joseph. Le Sacristain accourut pour l'ôter ; mais le païsan s'y opposa, disant qu'il ne vouloit pas que l'âne & le bœuf mourussent de faim. On lui dit, pour l'appaïser, que l'Enfant Jésus feroit un Miracle, & les soutiendroit par sa vertu divine.

DANS ce passage singulier, sage & sauvant Abukibak, on découvre non seulement une parfaite ressemblance entre le fanatisme ancien & moderne : mais on voit une égale malvaïse foi entre les Prêtres qui vivoient il y a deux mille ans, & plusieurs de ceux qui vivent aujourd'hui ; car ce seroit outrer les choses, que de les ranger tous dans la même classe. Mais enfin, il suffit pour le malheur des peuples que le nombre de ceux, dont les avares impostures & les fourbes pieuses fomentent la superstition, est beaucoup plus considérable que ne l'est celui de ceux qui voudroient en arrêter

réter le cours. Un enthousiaste , ou un homme , qui par avarice fait adroiteme nt le contrefaire , peut causer lui seul plus de mal que mille Théologiens , tels que Baillet & Launoï , ne sauroient faire de bien. On ne peut voir qu'avec une surprise dont on ne revient point , les progrès qu'ont faits les Sectes commencées , ou protégées dans la suite par des fanatiques , soit qu'ils l'aient été réellement , soit qu'ils aient seulement affecté de l'être.

LE Mahométisme a séduit plus de la moitié de l'Univers ; son Auteur a acquis sa plus grande réputation en se disant inspiré , & ses grimaces fanatiques ont été plus utiles à ses opinions , que tous les combats qu'il livra pour les établir dans l'Arabie.

IGNACE de Loyola * , peut-être aussi fin , aussi fourbe , & aussi délié que Mahomet , fut se servir encore mieux que lui , du penchant que les peuples ont au fanatisme. Il courut l'Espagne un pied nud & l'autre chaussé , il fit la veille des armes comme Dom Quichotte , il prétendit

* Pour être persuadé que ce que je dis ici d'Ignace de Loyola , n'est point outré , il faut consulter Pasquier , & lire la Vie du même Ignace , écrite sous le nom de l'*Histoire de Don Inigo de Quipuscoa*. Voiez aussi dans les *Lettres faites* , & la Table au mot *Ignace*.

tendit avoir souvent des visions célestes, & il trouva un grand nombre de gens qui ajoutèrent foi à ses discours. On l'eût enfermé aux Petites-maisons, si l'on eût agi sensément; mais on l'a canonisé après sa mort, & ses disciples sont aussi riches que les Monarques les plus puissans. Quel exemple du progrès que fait le fanatisme, & quel sujet de déplorer la foiblesse de l'esprit humain!

L'HISTOIRE du Fondateur des Quakers est presque aussi singulière que celle du Patriarche des Jésuites. A la vérité ce premier étoit entièrement fou, & agissoit sans aucun déguisement; mais les choses dont il vint à bout, prouvent encore mieux par cette raison les effets prodigieux de l'esprit fanatique. George Fox, dit un agréable Auteur*, étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, de mœurs irréprochables, & saintement fol. Il étoit vêtu de cuir, depuis la tête jusqu'aux pieds. Il alloit de village en village, criant contre la guerre & le Clergé. S'il n'avoit préché que contre les gens de guerre, il n'avoit rien à craindre; mais il attaquoit les gens d'Angleterre, & il fut bientôt mis en prison. On le mena à Darby devant le Juge de Paix. Fox se

prit

* Lettres écrites de Londres sur les Anglois & autres sujets, par Mr. de Voltaire, *Lettre III. pag. 17.*

présenta au Juge avec son bonnet de cuir sur la tête. Un Sergent lui donna un soufflet, en lui disant : Ne fais-tu pas qu'il faut paroître tête nuë devant Mr. le Juge ? Fox tendit l'autre jouë, & pria le Sergent de vouloir bien lui donner un autre soufflet pour l'amour de Dieu Le Juge, voyant que cet homme le tutoioit, l'envoya aux Petites-maisons de Darby pour y être fouetté. George Fox alla à l'Hôpital des fols en louiant Dieu, où l'on ne manqua pas d'exécuter à la rigueur la sentence du Juge. Ceux qui lui infligèrent la pénitence du fouet, furent bien surpris quand il les pria de lui appliquer encore quelques coups de verge pour le bien de son ame. Ces Messieurs ne se firent pas prier ; Fox eut sa double dose, dont il les remercia très cordialement. Il se mit à les prêcher. D'abord on rit ; ensuite on l'écouta : & comme l'enthousiasme est une maladie qui se gagne, plusieurs furent persuadés, & ceux qui l'avoient fouetté, devinrent ses premiers disciples. Délivré de sa prison, il courut les champs avec une douzaine de prosélytes, prêchant toujours contre le Clergé, & fouetté de tems en tems. Un jour étant au pilori, il barangua tout le peuple avec tant de force, qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs, & mit le reste tellement dans ses intérêts, qu'on le tira en tumulte du trou où il étoit. On alla chercher le Curé Anglican, dont le crédit avoit fait condamner Fox à ce supplice, & on le piloria à sa place.

APRÈS des avantures aussi surprenantes que

que celles de George Fox, doit on s'étonner que l'Abbé Bécheran ait si fort augmenté le nombre des convulsionnaires, & que ses cabrioles aient fait sur l'esprit des Parisiens le même effet, que sur les Anglois les coups de fouet qu'en recevoit tranquillement George Fox? Malgré les précautions de la Cour, les folies qu'on a faites à St. Médard, & celles qu'on pratique encore dans la plupart des villes du Roïaume, iront sans doute en augmentant, & le fanatisme des convulsionnaires croîtra, jusques à ce qu'une autre folie d'une espèce différente remplace la première. Car il en est du fanatisme, ainsi que des autres choses; il est sujet aux modes & aux changemens. Il prend de tems en tems une forme nouvelle; mais au fond il est toujours également condamnable & pernicieux.

JE te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien, & gardes-toi toujours des préjugés populaires, source féconde du fanatisme.



LETTER CENT CINQUANTE-NEUVIÈME.

Ben Kiber, *au sage* Abukibak.

J'AI étudié avec soin , sage & savant Abukibak , les opinions des anciens Peres de l'Eglise sur le mariage ; je me suis fait un plaisir de savoir ce qu'avoient pensé sur une chose aussi utile à la Société civile , à la tranquillité des familles , à la grandeur des Etats , au bonheur des humains , des gens qui passent pour si éclairés & si savans. Quel a été mon étonnement , lorsque j'ai été convaincu que ces Peres de l'Eglise si vantés ont presque tous raisonné , ou comme des visionnaires , ou comme des fanatiques , sur une matière qui étoit si aisée à traiter , en faisant usage de la raison ! Il ne falloit que le sens commun pour éclaircir certains points que les Peres ont obscurcis. Que doit-on en conclure , si ce n'est que les plus saints personnages se trompent quelquefois très lourdement , & que la superstition , qui se cache si bien & si facilement sous le voile de la Religion , trompe & séduit les personnes les plus pieuses .

pieuses, lorsqu'elles négligent de s'éclairer du flambeau de la raison ?

LES Savans qui vivent anjourd'hui, & qui sont partisans des Peres, ne répondent rien de bon aux critiques qu'en font quelques autres Savans. Après avoir battu long-tems la campagne pour excuser les défauts, les erreurs & les opinions dangereuses qui se trouvent dans les Ouvrages de bien des Peres, ils sont obligés de convenir qu'ils ont soutenu quelquefois des sentimens qu'on ne sauroit approuver. Pourquoi ne point avouer cela naturellement, & sans chercher tant de détours inutiles? L'affection de vouloir justifier les erreurs des Peres leur a plus nui, qu'elle ne leur a servi. Si on les avoit loués dans ce qu'ils ont eu de bon, condamnés dans ce qu'ils ont eu de mauvais, on auroit abrégé bien des disputes & des discussions qui ne leur ont point été honorables. Plus, on a examiné leurs Ecrits, & plus on y a trouvé de quoi critiquer. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des Peres qui ont été de grands hommes. Qui pourroit nier que St. Basile n'ait écrit avec toute la pureté possible, que St. Chrysostôme n'ait été très éloquent, que St. Augustin n'ait eu une vaste & profonde érudition? Les Protestans, & quelques autres Auteurs qui ont refusé aux excellentes qualités de ces Peres les louanges qu'elles méritent, se

sont rendus ridicules ; mais un homme peut écrire purement & avec élégance , être savant , & cependant avancer plusieurs opinions fausses , & quelques autres dangereuses au bien de la Société. Les plus célèbres Peres sont précisément dans ce cas lorsqu'ils ont parlé du mariage. Ils se sont figuré que les plaisirs les plus naturels & les plus innocens avoient quelque chose de mauvais en eux - mêmes , & que Dieu n'avoit permis aux hommes de les gouter; que par une espèce de tolerance & d'indulgence , & pour les empêcher de commettre un plus grand mal. Ces idées fausses , & directement opposées à la raison , qui nous montre que Dieu a inspiré lui-même aux hommes un amour naturel , & qui est inné avec eux , pour certaines choses , afin que cet amour soit le nœud & le lien éternel de la Société ; ces fausses idées , dis-je , entièrement opposées à ce que nous montre clairement la lumière naturelle , ont conduit les Peres à regarder l'usage du mariage , comme ayant de lui - même quelque chose de honteux & de criminel. Ils ont dit à ce sujet cent impertinences plus ridicules les unes que les autres , & ils ont traité les matières qui concernent le mariage , comme auroient pu le faire de vrais fanatiques , ou des enthousiastes , aussi visionnaires que l'étoit Origene lorsqu'il se fit faire eunuque

LES Théologiens modernes, qui sou-
tiennent aujourd'hui tous les Ecrits des
Peres, & qui, soit par prévention, soit
par politique, veulent ne point distinguer
les excellentes choses qui s'y trouvent,
des mauvaises, sont cependant forcés
d'avoüer que sur ce qui regarde le maria-
ge, ces anciens Docteurs ne sont point entière-
ment exempts de blâme. Cet aveu ne doit
il pas être regardé comme une convic-
tion authentique des erreurs qu'on leur
reproche ? S'il y avoit eu quelque moyen
de les justifier, à coup sûr leurs partisans
outrés ne l'auroient pas négligé. On fait
assez dans quel sens il faut prendre ces con-
fessions que la force de la vérité arrache
d'un Avocat, attentif à cacher la foible-
se de la cause qu'il défend. Il seroit ab-
surde de prétendre qu'un homme, tel
que le Pere du Cellier, s'expliquât com-
me Barbeirac sur une erreur qu'il recon-
noîtroit être dans les Ouvrages d'un Pe-
re; ce seroit exiger qu'un Avocat parlât
de sa partie du même ton qu'il parle de
celui contre lequel il la défend. Je ne
voudrois pas aussi qu'on s'en tint aveuglè-
ment à ce qu'ont dit ceux qui ont atta-
qué directement les Peres, quoique la
plupart du tems ils les croient condam-
nés avec raison. Ils leur ont quelquefois
imputé des défauts qu'ils n'avoient pas;

ils

ils ont voulu leur faire un crime de certaines opinions assez indifférentes, ils ont grossi les fautes qu'ils leur reprochoient. Je pourrois en citer ici vingt exemples, pris dans les Ecrits de le Clerc & dans ceux de Barbeirac. Ces deux Savans, sur-tout le dernier, n'ont pas toujours jugé assez équitablement. Le grand nombre de fautes qu'ils ont trouvé dans les Peres, les a persuadés que leurs Ecrits étoient absolument mauvais, & presque indignes d'être lus : ils se trompoient, & peut-être qu'un peu de passion les conduisoit. Scaliger étoit plus retenu qu'eux. *Les Peres*, disoit ce grand homme, *sont bonnes gens ; mais ils ne sont pas savans*. En ôtant la science aux Peres, Scaliger laissoit à quelques-uns l'éloquence, & à presque tous le bon sens. Vossius pensoit à peu près de même ; mais ce n'est point encore assez, & les sentimens de Scaliger & de Vossius me paroissent moins bons que celui d'Erasme. De tous les Savans qui ont parlé avec liberté sur les Ouvrages des anciens Théologiens, personne ne me paroît en avoir jugé aussi sainement que cet habile Hollandois. Il n'a point la foiblesse d'applaudir aux erreurs & aux fautes des Peres, il ne cherche point à les justifier ; mais il releve aussi très soigneusement les bons & beaux endroits de ces Auteurs, & il en trouve abondamment dans quelques-uns. On n'a qu'à

CABALISTIQUES, *Lettre CLIX.* 237
qu'à voir ce qu'il pensoit de St. Basile *, de St. Chrysostome †, de St. Grégoire

* *Divus Basilius, vir optimo jure dictus magnus, sed maximi cognomine dignior, cuius facundiam contumeliam esse judico cum quoquam eorum comparare; quorum eloquentiam supra modum admirata est Gracia, juxta modum emulata Italia. Quis enim inter illos sic omnibus dicendi virtutibus excelluit, ut in eo non aliquid desideretur vel offendat? Tonat ac fulgurat Pericles, sed sine arte: Attica subtilitate propemodum friget Lysias. Pbalereo suavitatem tribuunt, gravitatem admunt. I索ocrates umbratilis Orator, affectatis structuræ numeris, ac periodis orationis, perdidit illam nativæ dictionis gratiam. Demostheni, quem velut omnibus numeris absolutum eloquentiae exemplum producit M. Tullius, objectum est quod orationes illius olerent lucernam, nec desunt qui in eo affectus & urbanitatem requirunt. Sed ut maxime aliquis extiterit, in quo neque naturam, neque artem, neque exercitationem desideres, quem mibi dabis, quod Divi Basili pectus numine plenum, non dicam aequalis, sed vel mediocri consequatur intervallo? Quem qui tantum Philosophiae, qui omnium disciplinarum circulum cum summa dicendi facultate conjunxerit? Sed ut dixi, contumelie genus est virum divinitus afflatum cum propbanis, ac nihil aliud, quam hominibus conferre. S. Basili Encomium ex Epistola Des. Erasmi, Roterd. ad D. Jacobum Adoletum, Episcopum Carpentoratensem, prima Edit. Graecæ Basili præmissa.*

† *Tulit eadem ferme atas aliquot summa facundia parique doctrina ac pietate viros. Atbanastum Alexan-*

goire de Nicée, de St. Athanase, on sera bientôt convaincu qu'il étoit très éloigné du sentiment de Barbeirac.

PEUT-être écrirai-je quelque jour, sage & savant Abukibak, l'histoire critique de la Vie & des Ouvrages des plus grands hommes anciens & modernes; si cela est, je t'enverrai cet Ouvrage dès qu'il sera achevé. Tu verras alors si j'ai bien su distinguer ce qu'on doit louer, ou ce qu'on doit blâmer dans les Ouvrages des Peres. Quant à présent, je vais te rapporter le plus succinctement qu'il me sera possible, & avec cette liberté qui est le partage des Philosophes, les erreurs, & même les sottises qu'ont dites presque tous les Peres au sujet du mariage, qu'il n'a pas tenu à eux qu'on ne supprimât entièrement, puisqu'ils ne l'ont regardé que comme un mal qu'on permettoit pour éviter un plus grand mal. Ce que je dis te paraîtra étonnant, tu ne pourras croire que des gens, à qui l'on donne journellement le titre de Saint, de grand Saint, de Lumière de l'Eglise, d'Homme incomparable, de Génie sublime, aient pu soutenir une pareille erreur, qui est aussi

*Alexandrium Episcopum, Gregorium Nazianzenum
Basilii Pyladem, ac studiorum sodalem, Joannem
Chrysostomum & ipsum Basilio familiarem, ac fratrem
Gregorium Nyssenum Episcopum. Horum suis
quisque aetibus summus erat. Idem, ibid.*

aussi nuisible au bien public, qu'elle est impertinente & ridicule; rien n'est cependant plus véritable. Je vais te faire entendre les Peres, ils parleront eux-mêmes, & tu verras que je ne leur prête rien.

St. Justin regarde le mariage comme un *usage illégitime, par lequel on satisfait le désir de la chair**. Il donne de grandes louanges à ceux qui se privent & s'abstinent de cet usage, & qui étant mariés, vivent comme s'ils ne l'étoient point. Une opinion aussi ridicule, qui tend manifestement à la destruction totale de la Société civile & à la ruine des familles, te paroîtra beaucoup plus digne d'un enthousiaste que d'un sage Ecrivain; mais tu trouveras encore bien plus de fanatisme dans le sentiment de ce Pere, lorsque tu considéreras l'idée qu'ils'étoit faite de la génération. Il se figuroit qu'il étoit très possible que le genre humain fût continué sans le secours des femmes; voici ses propres paroles dans un fragment considérable qui nous reste d'un Ouvrage qu'il avoit écrit sur la Résurrection. † *La seule raison pourquoi notre Seigneur Jésus-Christ*

* Ἀλλας οὐ μὴ σιγῆς μὲν ἵξει ἀρχῆς παρδεσμούσας δὲ, κατέργυνσας τὴν συγκοινωνίαν. ὅπερας δὲ οὐ αὐτὸ Χρόνον. Αρέσας μὲν τὸν μὲν αὐτὸν ἀρχῆς παρδεσμούσας ὄφελεν, τὸν δὲ αὐτὸν χρόνον. αὐτες δὲ αὐτὸν καταλύεσθαι τὸν δὲ εἰπούμενος ΑΝΟΜΟΝ γάμον. *Spicileg. Tom. II. pag. 180.*

† Καὶ οὐ Κύριος δὲ ἡμῶν Ἰησος Χριστὸς εἰς ἄλλο τι ἐκ παρ-

Christ est né d'une Vierge, a été pour abolir la génération qui se fait par un désir illégitime, & pour montrer que Dieu peut former un homme sans aucun commerce charnel. Ces imaginations chimériques ne méritent-elles pas d'être condamnées très sévèrement, & n'est-ce pas rendre un service essentiel au Public, que de montrer le ridicule d'une pareille opinion, d'autant plus dangereuse, qu'elle se trouve dans les Ecrits d'un homme qui d'ailleurs a du mérite, & qui est estimé par la pureté de ses mœurs?

L'IDÉE folle de St. Justin me rappelle celle du Médecin dont tu m'as parlé dans tes premières Lettres, qui trouvoit si peu de dignité dans l'acte Vénérien *, qu'il regrettoit toujours que les Philosophes n'eussent pas le privilège de faire des enfans sans le secours des femmes. Tertullien raisonnoit aussi ridiculement sur cet article que le Médecin moderne; la différence qu'il y a entre ces deux Auteurs, c'est que le Médecin vouloit plaisanter, & que le Théologien parloit très sérieusement. Il n'est rien de si peu sensé, & en même tems de si plaisant que ce que Tertullien écrit à sa femme: *Si nous lissons,*

Θεος ἵνα θεον ινα καταργηθειν γέννησιν ιατρούματας ΑΝΟΜΟΤ, η δε ξη η διχιαυσοιας αρθρωτινες συνατην ειναι τη Θεω την αρθρωτην πλάσιον. *Ibid.* pag. 180. 181.

* Volez le I. Volume de ces *Lettres Cabalistiques.*

lisons * , dit-il , dans les Ecritures qu'il vaut mieux se marier que bruler , quel cas doit-on faire , je vous demande , d'un bien qui n'est bien qu'eu égard au mal ? S'il est permis de se marier , ce n'est qu'autant que cela est moins mauvais que de bruler ; mais combien n'est-il pas plus salutaire & plus heureux de ne point se marier & de ne point bruler ? Voilà un discours fort tendre pour un époux , & un modèle singulier d'un billet doux pour un mari qui écrit à sa femme. N'y a-t-il pas dans la conduite de Tertullien de quoi détruire de fond en comble les Sociétés les plus tranquilles & les Etats les plus florissans , si cette conduite étoit imitée , & si beaucoup de maris étoient aussi fanatiques au sujet de leur mariage , que l'étoit cet ancien Docteur sur le sien ? Belle manière d'inspirer à une femme de l'amour pour son époux , que celle de lui vouloir persuader qu'elle ne doit le regarder que comme une chose qui est moins mauvaise que le supplice du feu , mais qui au demeurant ne vaut guères mieux !

SAINT

* *Quod denique scriptum est , melius est nubere quam uri ; quale boc bonum est , oro te , quod malis comparatio commendat ? ut ideo melius sit nubere , quia deterius est uri. At enim quanto melius est , neque nubere , neque uri ?* Tertull. ad Uxorem , Lib. I. Cap. III. pag. 162.

Tome V.

Q

SAINT Jérôme n'étoit guères plus retenu dans les déclamations qu'il faisoit contre le mariage, que Tertullien. Il traitoit les maris de Diables, & toute la grace qu'il leur faisoit, c'étoit de leur donner la préférence sur Belsebut & Astaroth. Selon lui, une femme qui se remarioit, devoit être privée pour toujours du Sacrement de la Communion. Ces opinions ne fauroient être assez sévèrement condamnées. Un fanatique qui prêcheroit aujourd'hui une pareille doctrine, seroit renfermé par arrêt du Parlement aux Petites-maisons; c'est ce qui pourroit lui arriver de plus heureux; car si on ne lui faisoit grace, à cause de la folie dont on le jugeroit atteint, il seroit peut-être puni comme un perturbateur dangereux du repos public. Je te demande, cher Abukibak, si l'on pourroit traiter trop rigoureusement un Théologien qui écriroit, qui parleroit & penseroit comme St. Jérôme? Voici mot à mot comment s'explique ce Pere *. Si une jeune veuve ne peut, ou ne veut pas garder

* *Ideo adolescentula vidua, quæ si non potest continere, vel non vult, maritum potius accipiat quam Diabolum. Pulchra nimis, & adpetendares, quæ Satanae comparatione suscipitur!* Hieron. ad Salvinam, de servanda viduit. Tom. I. pag. 77. Ed. Bafil 1537.

der la continence, qu'elle prenne un mari plutôt que le Diable. La belle chose, & bien à souhaiter, où il s'agit de choisir entre cette chose & Satan ! Tu vois que je ne fais dire à St. Jérôme que ce qu'il a dit expressément, lorsque je l'accuse d'avoir comparé les maris aux Diables ; je rapporterai un autre passage de ce Pere sur le sentiment que je lui ai attribué, que les femmes qui se marient une seconde fois, devroient être exclues à jamais de la Communion. Si une veuve, dit-il, * qui a eu deux maris, quelque vieille & quelque indigente qu'elle soit, ne mérite point d'être assistée des charités de l'Eglise. Si elle est privée du pain de l'aumône, ne devroit-elle pas l'être à plus forte raison du pain du Ciel, qui fait la condamnation de ceux qui le mangent indignement ? Peut-on, sage & savant Abukibak, avancer des erreurs plus grossières & plus condamnables ? Quoi ! parce qu'une femme a été deux fois utile à sa patrie, qu'elle a deux fois donné des citoiens à la République, qu'elle a vou-

* *Simulque considera, quod que duos babuit viros, etiam si anus est, & decrepita & egens, Ecclesiae stipes non meretur accipere. Si autem panis illi tollitur elemosynæ, quanto magis ille panis qui de cœlo descendit? quem qui indigne comedelerit, reus erit violati corporis & sanguinis Christi.* Hieronim. contra Jovinian. Tom. II. Lib. I. pag. 28.

voulu suivre le conseil & le précepte de l'Apôtre , se mettre à l'abri des tentations , s'empêcher d'y succomber , qu'elle a enfin voulu vivre comme une sage & honnête femme , elle doit être non seulement privée du secours de l'aumône ; mais encore être séparée en quelque manière du Corps de son Eglise ! Il n'y a que le fanatisme le plus outré qui puisse dicter de pareils discours , il est facile de connoître qu'ils parlent d'un solitaire hyponchondriaque , chez qui les accès de la mélancholie faisoient quelquefois disparaître entièrement la raison.

Ce n'est pas seulement contre les secondes nôces que s'élevoit aussi fortement St. Jérôme , il étoit aussi peu partisan des premières ; mais il n'osoit sans doute , à cause des Magistrats , ou des autres personnes qui n'auroient pu souffrir une pareille opinion , la soutenir clairement. Il s'expliquoit cependant assez pour être entendu de bien des gens. Un Jurisconsulte moderne a dit avec raison , * *Je vous ai parfaitement entendu Jérôme , & ne vous*

* *Aperui aures*, Hieronyme. *Non tibi obtrector. Proclamas quantum voles , & primas damnas , & magis secundas. Nam sic disputas contra nuptias , & more Socratico , concedis quidem verbo , quas rationibus negas.* Alberic. Gentil. *De Nuptiis , Lib. VI. Cap. XXII. pag. 564.*

vous attribuez aucun sentiment que vous n'avez eu véritablement. Vous vous récriez en vain, vous condamnez les premières noces, & les secondes encore plus. Vous blâmez en général toute sorte de mariage; mais vous disputez à la manière de Socrate; vous semblez croire les choses que vous condamnez, par les raisons qui vous paroissent les plus fortes.

IL est certain, sage & savant Abukibak, que St. Jérôme a pensé sur la possibilité de la génération sans le secours des femmes, presque aussi extraordinairement que St. Justin. Il ne dit pas tout à fait comme ce Pere, que Dieu ait eu l'intention d'abolir dans la nouvelle Loi la génération qui se fait par l'union des mariés; mais il n'ose décider * si, supposé qu'Adam & Eve n'eussent jamais péché, ils se feroient rendu le devoir conjugal: Il regarde cela comme fort incertain. Apparemment qu'il se figuroit que les hommes feroient venus comme des choux, & que Dieu auroit donné une graine à Adam & à Eve, qu'ils eussent semée dans une certaine saison.

MINUTIUS Felix, qui vivoit plus d'un siècle

* *Quod si objeceris, antequam peccarent, sexum viri & feminæ fuisse divisum, & absque peccato eos potuisse conjungi: quid futurum fuerit incertum est.* Hieron. contra Jovinian. Tom. II. Lib. I. pag. 37.

Q 3

siécle avant St. Jérôme, avoit eu la même délicatesse que lui sur le mariage. Sans doute qu'il devoit croire que ce saint noeud conservoit toujours quelque chose de deshonnête & de criminel, puisqu'il louë non seulement ceux qui s'en privoient, mais ceux qui rougissent quand ils en remplissoient les devoirs. *Plusieurs, dit-il, * aussi chastes dans leurs actions que dans leurs paroles, gardent une perpetuelle virginité, sans en tirer vanité. Les autres, bien loin de former des desirs criminels & incestueux, rougissent même, & ont honte de rendre le devoir conjugal.*

JE ne finirois jamais, sage & savant Abukibak, si je voulois rapporter ici tous les faux raisonnemens que les Peres ont faits au sujet du mariage. Les plus modestes sur cet article, ou pour mieux dire les plus sensés, sont ceux qui n'ont déclamé que contre les seconde noces ; mais ils ont presque tous penché à regarder le mariage, c'est-à-dire la seule chose qui maintiègne la Société, & fasse fleurir les Etats, comme une espèce de mal qu'on ne devoit tolerer que le moins qu'on

* *Casto sermone, corpore castiore plerique inviolati corporis virginitate perpetua fruuntur potius quam gloriantur : tantum autem abest incesti cupido, ut nonnullis etiam rubori sit pudica conjunctio.*

qu'on pouvoit, & qu'il falloit empêcher autant qu'il étoit possible. Sûrement personne ne se seroit marié, si cela avoit dépendu de St. Ambroise; il n'y a qu'à l'écouter pour en être persuadé. *J'enseigne* *, dit-il, à garder la virginité, & je viens à bout de persuader plusieurs personnes. Plût à Dieu que je fusse assez heureux pour que cela fût vrai! J'empêche que les filles qui s'étoient dévoilées pour un tems au service des Autels, ne viennent ensuite à se marier; que ne puis-je encore empêcher toutes les autres de se marier! Que ne puis-je arracher au mariage toutes celles qui y sont destinées; & changer leur voile de noce en un voile de virginité! Suis-je mal fondé, sage & savant Abu-kibak, à soutenir que s'il avoit dépendu de St. Ambroise, le genre humain auroit fini? Si ses souhaits avoient été accomplis, l'affaire auroit bientôt été faite.

LORSQUE je considére la fureur qu'ont eue certains Théologiens qui passent pour les

* *Virginitatem, inquis, doces & persuades plurimis. Utinam convincerer, utinam tanti criminis probaretur effectus. . . ! Initiatas, inquis, sacris Mysteriis, & consecratas integritati puellas, nubere probibes. Utinam possem revocare nupturas! Utinam possem flammeum nuptiale pio integritatis velamine mutare!* Ambros. de Virginib. Lib. III. col. 101.

les plus célèbres & les plus éclairés, détablir une opinion directement opposée à la raison, à la Nature, au bonheur des hommes, à la gloire des Princes, au bien des Etats, je ne puis m'empêcher de refléchir sérieusement combien il est dangereux d'ajouter aveuglément confiance à des Auteurs, parce que pendant plusieurs siècles consécutifs, des Théologiens & des Moines, bien moins savans que ces Auteurs, & bien plus portés au fanatisme, ont dit qu'on devoit recevoir sans examen tout ce qui se trouvoit dans leurs Ecrits, & ont honoré également les bonnes & sages opinions, comme les ridicules & les impertinentes, du nom pompeux de Tradition.

Je te salue sage & savant Abukibak.



LETTRE CENT SOIXANTEME.

Ben Kiber, *au sage Abukibak.*

Les anciens Peres, sage & savant Abukibak, ne pouvant & n'osant interdire ouvertement l'usage du mariage qu'ils regardoient comme ayant quelque chose de mauvais, qui n'étoit tolerable que pour éviter un plus grand mal, en bornoient excessivement les plaisirs & les droits. Il ne tenoit pas à eux qu'on n'établît * un calendrier, plus incommode pour les jeunes mariés, que celui dont parle l'ingénieux la Fontaine. Ils inspiroient, comme je te l'ai montré par leurs propres paroles, de la honte & du mépris pour le devoir conjugal, autant qu'il leur étoit possible.

MON-

* *Sic enim causa liberorum procreandorum duicitur uxor, non multum tempus concessum videtur ad ipsum usum, quia & dies festi, & dies purgationis, & ipsa ratio conceptus & partus, juxta Legem cessari temporibus suis debere demonstrant.* Autor. Commentar. quæ tribuuntur, D. Ambros, sup. Epist. ad Corinth. Cap. VII.

Q 5

MONTAGNE, qui avoit bien autant de science qu'aucun Pere de l'Eglise, & peut-être plus de justesse dans le raisonnement, a eu raison de dire : *Ne sommes-nous pas bien brutes de nommer brutale l'opération qui nous fait ?* Il y a plus de sel & de vérité dans ces paroles, que dans toutes les vaines déclamations que les Peres de l'Eglise ont écrites contre le mariage. Le même Philosophe fait encore plusieurs réflexions excellentes sur les préjugés ridicules où l'on est au sujet de la honte qu'on prétend être attachée à remplir les devoirs du mariage. *Chacun fuit* *, dit-il, en parlant de l'homme, *à le voir naître ; chacun court à le voir mourir. Pour le détruire, on cherche un champ spacieux en pleine lumière ; pour le construire, on se mousse dans un creux ténébreux, & le plus contraint qu'il se peut.* C'est le devoir de se cacher pour le faire, & c'est gloire, & naissent plusieurs vertus de le savoir défaire.

LES Peres de l'Eglise n'ont pas été les seuls qui aient peu approuvé l'usage du mariage, & qui l'aient voulu réduire à un point bien modique, quelques anciens Philosophes ont pensé aussi ridiculement, & je croirois assez volontiers que les premiers Peres, grands Platoniciens, avoient pris

* Essais de Michel de Montaigne, *Liv. III.*
Chap. V. pag. 110. Edit. de Londres.

pris de quelques-uns de ces Philosophes la prétendue idée d'immodestie qu'ils attachoient à l'accomplissement du mariage. Ces Philosophes pouvoient bien à leur tour avoir reçu cette opinion des anciens Pythagoriciens, dont ils en avoient adopté plusieurs autres. Nous apprenons dans un fragment de l'Histoire de Diodore de Sicile que Pythagore approuvoit fort peu le fréquent usage des plaisirs permis dans le mariage. *Pythagore*, dit cet Historien, ne considéroit dans l'union de l'homme & de la femme que la scule utilité; ainsi il conseilloit de s'abstenir absolument pendant l'été de tout acte vénérien. Dans l'*Pythagore* il permettoit qu'on l'accomplit quelquefois; mais cependant il ordonnoit que ce fut rarement & avec modération: car il estimoit en général que toute action tendante à la génération, étoit une chose nuisible, & il disoit que l'usage journalier de l'acte vénérien affoiblissait beaucoup, & causoit enfin un mal irréparable. *

Voi-

* "Ον ὁ αὐτὸς Πυθαγόρας, καὶ περὶ τῶν ἀφροδιτίων εὐλογεῖσμένθε τὸ συμφέρον, περὶ γελοῦς κατὰ μὲν τὸ έπειθεῖ μὴ πλησίουν γυναικὶ, κατὰ δὲ τὸν χαμᾶν προστίνατος τεταρτουμένους καθόλου γέ, τὸ γένθε τῶν ἀφροδιτίων ἴστελάμεθανες εἶναι βλαβερός, τὴν δὲ συνέχειαν εἰπεῖν τελέως ἀσθετικας καὶ ὀλέθρου ποιητικὴν ἴνομιζε. Pythagoras in rebus Venereis utilitatem spectans, consulebat ut aestate quidem a coitus abstinerent, byeme vero parce ac moderate ad coitum accederent. Etenim concubitum in universum, rem noxiā effe existimabat: continuum autem venereis

Voilà le texte original que les anciens Peres ont commenté à leur façon. Ils y ont ajouté leurs idées particulières, & ont taché d'accommoder au Christianisme les idées du Pythagorisme sur la génération, comme ils avoient amené à la Religion toutes les réveries de Platon sur la nature des Esprits & des Dieux subalternes. St. Clément, pour arrêter les effets de l'amour mutuel qui doit se trouver entre deux jeunes époux, prétend * que c'est une chose opposée à la Loi, & une action injuste & contraire à la raison de ne se proposer que le simple plaisir dans le mariage ; de sorte qu'il s'ensuit nécessairement de ce principe qu'un homme ne peut ni selon la Loi, ni selon la raison, connoître sa femme dès qu'elle est enceinte. Voilà un jeûne de neuf mois, bien plus considérable que celui de Pythagore, qui ne duroit que pendant l'été.

St. Ambroise a adopté l'étrange opinion de St. Clément. Cela n'est pas surprenant, puisque s'il avoit été le maître du

neris usum, penitus vires labefactare, ac perniciem afferre aiebat. Diodorus Siculus in Excerptis.

* Ψιλὴ γὰρ ἡδονὴ, καὶ εἰ γάμος παρεληφθῆ, παρίνομός ἐστι, καὶ ἀλογθε. Sola enim voluptas, si quis ea etiam utatur in conjugio, est præter Leges, & injusta, & a ratione aliena. Pedagog. Lib. II. Chap. X. pag. 225. Edit. Oxon.

du sort des humains, le mariage auroit été défendu, ainsi que l'est la fornication, & Dieu auroit conservé, s'il lui avoit plu, les hommes par un autre moyen que la génération. Tu as vu, sage & savant A-bukibak, dans ma dernière Lettre combien ce Pere se félicite de ce qu'il avoit empêché plusieurs filles de se marier, & avec quelle passion il souhaite de pouvoir persuader toutes les autres à fuir le mariage. Un ennemi, si déclaré du lien conjugal, ne pouvoit manquer, ne pouvant l'anéantir absolument, d'en resserrer les droits le plus qu'il lui seroit possible. Il n'est rien de si pitoiable que les fausses & absurdes comparaisons que ce Pere fait pour autoriser son opinion. * *Que ne doit-on pas penser*

* *Quid mirum de hominibus, si pecudes quoque
muto quodam opere loquuntur generandi sibi stu-
dium, non desiderium esse coeundi. Siquidem ubi
semel senserint genitali alvo semen receptum, jam
nec concubitu indulgent, nec lasciviam amantis,
sed curam parentis assumunt. At vero homines nec
conceptis ipsis, nec Deo parcunt; illos contaminant,
bunc exasperant. In vulva matris sanctificavi te,
ad cobibendam petulantiam tuam, manus quasdam
tui autoris in utero hominem formantis advertis,
ille operatur, & tu sacri uteri secretum incestas.
Vel pecudes imitare, vel Deum reverere. Quid de
pecudibus loquor? Terra ipsa a generandi opere sa-
pe requiescit, & si impatiens hominum studio jac-
tis frequenter feminibus occupetur, impudentiam
multat agricolas, & sterilitatem fecunditate commu-*

toz

penser, dit-il, de la cupidité des hommes, lorsqu'on voit les bêtes, qui par une espèce de langage muet, montrent qu'elles s'accouplent, non pas pour satisfaire leurs désirs; mais pour engendrer d'autres animaux? Dès qu'elles sentent qu'elles ont connu, elles ne souffrent plus l'approche des mâles, elles ont alors la tendresse d'une mère, & non pas l'emportement & les désirs d'une amante. Mais les hommes ne pardonnent ni à Dieu, ni aux hommes; ils flétrissent les derniers, & offensent le premier. Dieu a sanctifié quelques enfans dans le ventre de leur mère, pour apprendre aux hommes à réprimer leurs désirs & à vivre chastement avec leurs femmes dès qu'elles sont enceintes. N'est-il pas affreux qu'il y ait des gens assez criminels pour aller fouiller dans un endroit où se trouve un Saint, & profaner un lieu qui est devenu sacré? Si l'on ne veut pas craindre Dieu, du moins qu'on imite les bêtes. Mais que dis-je? La terre même instruit les hommes de leur devoir, elle a besoin, pour produire, de se reposer quelquefois. Si on l'ensemence trop fréquemment, elle reste & devient stérile.

CETTE déclamation puérile est prise presque mot à mot d'une pareille de St. Clément d'Alexandrie*. L'exemple des bêtes

stat. D. Ambros. Comment. in Cap. I. Evangel. Luc.

* *Aliquod tempus ad seminandum opportunum habent quoque rationis expertis animalia. Coire autem non*

bêtes qui ne s'acouplent que dans un certain tems, y est aussi rapporté ; cet exemple devoit paroître d'une grande importance aux Peres de l'Eglise. Avant que nous examinions combien elle est absurde, je remarquerai que St. Jérôme n'a pas manqué de s'en servir * : il n'avoit garde d'oublier ce mauvais raisonnement ; tout ce qui pouvoit flétrir le mariage & en interdire les plaisirs innocens, lui paroisoit trop essentiel pour le négliger.

Je ne fais à quidi pensoient les Peres, lorsque pour montrer qu'un mari ne pouvoit

non ad liberorum procreationem est facere injuriam Naturæ, quam quidem oportet magistrum asciscere, & diligenter observare quas illa introducit temporis considerationes, senectutem inquam & puerilem aetatem; bis enim nondum concessit, illos autem non vult amplius uxores ducere. Pedagog. Lib. II. Cap. X. pag. 225. Edit. Oxon.

* *Liberorum ergo, ut diximus, in matrimonio opera concessa sunt, voluptates autem quæ de meretricum capiuntur amplexibus in uxore damnatae. Hoc legens omnis vir & uxor, intelligat sibi post conceptum magis orationi quam connubio servendum, & quod in animalibus & bestiis ipso Naturæ jure præscriptum est, ut prægnantes ad partum usque non coeant; hoc in hominibus sciant arbitrio derelictum ut merces effet ea abstinentia voluptatum. Imitentur saltem pecudes, & postquam uxorum venter intumuerit, non perdant filios, nec amatores uxoribus se adbibeant, sed maritos. Hyeronim. Tom. I. pag. 140.*

voit connoître sa femme dès qu'elle étoit enceinte , ils citoient à ce mari l'exemple d'une chienne ou d'une jument. Ce mari ne devoit-il pas leur repondre ? *Un animal ne connaît sa femelle que dans un certain tems , parce que c'est un animal ; c'est-à-dire une créature qui n'agit que par instinct , & comme une espèce de machine.* L'Auteur de la Nature a jugé à propos de ne donner des desirs aux bêtes que dans une certaine saison , il a accordé au contraire la raison aux hommes & aux femmes , leur a formé un tempérament qui leur occasionne des desirs dans tous les tems ; ainsi , de l'assemblage de ces desirs & de celui de la raison il s'ensuit une chose très naturelle , qui est le contentement & la satisfaction d'une passion innocente. Loin que l'exemple des bêtes prouve que les hommes ne doivent connoître leurs femmes que dans un certain tems , il montre au contraire que Dieu a voulu qu'ils pussent toujours en jouir , puisqu'il leur a donné un désir continual , qui n'est que momentané dans les bêtes , & ce désir est une des plus grandes marques de la sagesse & de la Providence divine. Elle a voulu former entre le mari & la femme entre deux créatures douées de raison , un lien qui conservât toujours leur union & leur tendresse réciproque , qui servît à entretenir & à renouveler leur amitié mutuelle. On voit bien que les Peres qui écrivoient sur le mariage , en parloient comme les aveugles des douleurs , & ne con-

connoissoient guères l'intérieur des ménages. Tout homme marié fait assez par expérience combien le desir dont Dieu a favorisé les hommes de rendre le devoir conjugal à leurs femmes dans tous les tems, est utile à la paix, au bonheur, & à la prospérité des familles. Je citerai ici encore Montagne au sujet de ces contraintes & de ces rigidités inutiles & pernicieuses. Un Auteur qui raisonne toujours très sensément, vaut bien chez les véritables Philosophes un Pere de l'Eglise. * *Hé ! pauvre homme, tu as assez d'incommodez nécessaires, sans les augmenter par ton invention : & es assez miserable de condition, sans l'être par article : tu as des laideurs réelles & essentielles à suffisance, sans en forger d'imaginaires. Trouves-tu que tu sois trop à l'aise si la moitié de ton aise ne te fasche ? Trouves-tu que tu ayes rempli tous les offices nécessaires, à quoi nature t'engage, & qu'elle soit oisive chez toi, si tu ne t'obliges à nouveaux offices ? Tu ne crains point d'offencer ses loix universelles indubitables, & te piques aux tiennes partisanes & fantastiques. Et d'autant plus qu'elles sont particulières, incertaines, & plus contredictées, d'autant plus tu fais là ton effort. Les ordonnances positives de ta Paroisse t'attachent, celles du monde ne*

* *Essais de Michel de Montagne, Liv. III.
pag. III. Edit. de Londres.*

Tome V.

R

ne se touchent point. Cours un peu par les exemples de cette considération, ta vie en est toute.

Les autres raisons, sage & savant Ambukibak, sur lesquelles se fonde St. Ambroise, sont encore plus pitoiables que celle qu'il prétend tirer de l'exemple des animaux. Un enfant dans le ventre de sa mère, quelque saint qu'il doive être un jour, n'est pas souillé davantage par l'accomplissement de l'acte vénérien, qu'il l'est par les alimens, ou par les autres choses qui peuvent entrer dans le corps de sa mère. Et depuis quand est-ce que Dieu a attribué quelque impureté à la semence humaine, qui ne se trouve point dans le reste de la matière? Du sang un peu plus, ou un peu moins purifié, peut-il profaner un enfant qui ne vit & ne se nourrit que de la nourriture qui se forme dans l'estomac de celle qui le porte? Le raisonnement de St. Ambroise est celui d'un véritable déclamateur. Ce qu'il ajoute *sur la terre qui ne porte point, lorsqu'elle n'a pas le tems de se reposer*, est pitoiable. Quelle comparaison y a-t-il entre une chose inanimée & une animée, entre une substance insensible à toute sorte de sensations & un être susceptible de désir? Si l'intention de St. Ambroise a été de dire que de même que la terre trop fatiguée devient stérile, de même un mari qui

con-

connôit sa femme lorsqu'elle est enceinte, la rend moins féconde, il s'est trompé étrangement; car tous les grands Médecins soutiennent le contraire, & il est certain que lorsque les femmes sont enceintes de cinq ou six mois, elles ont plus de désirs qu'auparavant. Or, c'est nuire considérablement à leur santé, que de s'opposer à ces désirs.

LES Peres n'entendoient guères mieux la Médecine que la politique. Deux raisons essentielles doivent non seulement permettre aux maris; mais même les obliger de rendre à leurs femmes le devoir conjugal lorsqu'elles sont enceintes. La première, c'est la nécessité de contenter leurs désirs, auxquels on ne peut se refuser sans exposer également à des dangers éminents, & les meres, & les enfans qu'elles portent. La seconde, c'est que la Nature demande dans les grossesses pendant un certain temps l'accomplissement de l'acte vénérien. Il seroit inutile de dire que les femmes doivent ne point former les désirs que les Peres de l'Eglise condamnent: car non seulement elles ne sont pas maîtresses de ne pas les avoir, mais ces désirs sont des accidentis attachés nécessairement à leur grossesse, & qui sont si naturels à leur état, qu'on juge qu'elles sont enceintes parce qu'elles les ont; c'est une des marques essentielles

tielles qu'Hippocrate prescrit * dans ses *Aphorismes*. Cardan remarque fort à propos † que l'état d'une femme enceinte est celui d'une personne qui a malgré elle les envies les plus fortes, & quelquefois même les plus déraisonnables & les plus desordonnées. On voit des femmes manger avec une avidité étonnante des charbons, de la cendre, de la chair crue. Si elles ne contentoient point leurs envies, elles courroient risque de se blesser, & l'enfant qu'elles portent, pourroit se ressentir du chagrin qu'elles auraient de ne pouvoir se satisfaire. Ce ne sont

* *Ημι γυναικι καθάρεις μη πορεύονται, μητε φρίξον, μητε πνευτοῦ επιγένεσιν, ἀστει ἢ αὐτοῦ πρεσβειαῖς, κονικές ταύτων γαστρὶ ἔχουσι. Si mulieri menstruae purgationes non prodeunt, neque horror, neque febris succedit, & sibi fastidia accident, banc prægnantem esse aestimato.* Hippocrat. Aphorism. Lib. V. Aphorism. LXI.

† Apparet igitur fastidium hoc cibi, quod Græci Picam vocant, & ab Hippocrate ut signum com memoratum conceptionis, & experimentum id ita esse docet. Nam aliae quidem ut conceperunt, prorsus cibos omnes abominantur: aliae vero carbones, calcem & carnes crudas appetunt. Ergo id contin git, quod in his quæ uterum gerunt, tria sunt, quæ non in aliis, in quibus menses aliter retinentur. Hyeronim. Cardani Mediolanensis in septem Aphorismorum Hippocratis particulas Commentaria, &c. pag. 178. Edit. in folio Basileæ 1564.

sont point des Médecins ordinaires qui prétendent que les envies des mères sont souvent imprimées sur le corps de leurs enfans, presque tous les plus grands en conviennent; Fernel * , ce restaurateur de la Médecine, est précis sur ce sujet. Mais enfin, quand il seroit vrai, (comme il n'est pas impossible qu'il le soit) que le foetus seroit insensible † aux mouvemens de l'ame de la mère, il ne le seroit pas aux coups & aux mouvemens aux-quels il est exposé par le dérangement & la secouſſe qui se fait dans le corps d'une femme qui est agitée d'une passion violente. De quelque manière qu'on penſe donc sur les envies des femmes enceintes, il est toujours certain qu'il est très dangereux pour le fruit qu'elles portent, qu'elles ne puissent pas les contenter.

UNE

* *Si gravida eo cuius flagrat desiderio minime potiatur, infans illius signum geret. Veterum etiam literis proditum est mulierem albam, prolem nigram genuisse, binc duntaxat, quod fixis oculis intentoque animo diu Æthiopis imaginem comprebendisset. Si pavo, dum ovis suis incubat, linteis albis circum tegatur, albos omnino pullos, non gemmantis coloris edet: quemadmodum etiam gallina colore varios emittet, si varie picta ova foveat.* Joan. Fernelii Universa Medecina, &c. *Pbysiologiae Lib. VII. Cap. XII. pag. 335.*

† Voi. le V. Volume de l'Édition de la Haye 1738. des *Lettres Juives*, pag. 123.

UNE femme, qui pendant sa grossesse souhaite l'accomplissement du mariage avec ardeur, & à qui l'on refuse ce devoir, devient mélancolique : sa passion s'irrite par l'obstacle qu'on y oppose, il lui est impossible de vaincre un désir qui est une cause nécessaire de l'état où elle se trouve. Peu à peu sa tristesse se change en chagrin, & ce chagrin à la première occasion devient une espèce de fureur, laquelle à on donne communément le nom de vapeur hystérique. Rien n'est si dangereux que ce mal pour une femme enceinte, causé ordinairement par la mélancolie ou la colère. Lazarus Rive-rius, un des plus illustres Médecins de Montpellier, rapporte dans les excellens Ouvrages qu'il a publiés, plusieurs exemples du danger où cette maladie expose les femmes enceintes. Parmi ces exemples, celui * d'une Dame appellée Dau-

* *Clarissima uxor Dn. Daumelas, Franciae Quæstoris generalis, circa finem septimi graviditatis mensis, occasione quadam domesticâ in iram veberimentissimam concitata est, a qua vomitum mane patiebatur cum dolore stomachi, & icterica facta est His postremis de causis noluit Rancbi-nus plebotomiae assentiri, sed decretum fuit rrab. in substantia exhibere ad unc. 1. ut bilis illa per al-vum sensim educereretur, quod factum fuit. Parum præstitit rrabarbarum, ægraque post quinque vel sex dies, aborsum passa est. Lazari Riverii &c.*
Ob-

Daumelas, qui mourut dans le septième mois de sa grossesse, d'un accès de vapeur qu'elle s'étoit causé par une colère, est des plus instructif, & prouve bien le danger qu'il y a de refuser de contenter la volonté d'une femme enceinte. Au reste, il est certain que rien ne procure plus les vapeurs hystériques que le chagrin qu'on ressent de ne pouvoir satisfaire ses désirs. On peut assurer hardiment qu'en établissant qu'il doit être défendu de rendre le devoir conjugal aux femmes enceintes, on les expose à toutes les passions qui causent cette dangereuse maladie. Parmi celles dont font mention les habiles Médecins, ils placent au premier rang le chagrin & la tristesse *. Ce qu'il y a de plus triste pour les femmes qui dans leur grossesse sont attaquées de

va-

Observationes medicæ & curationes insignes.
Edit. Hagæ Comitum, Centuria. II. Observat. IX.
pag. 106.

* *Somnus & vigiliæ etiam in mediocritatis cancellos contineantur, nocent enim somnus & vigiliæ nimis protractæ, cum varias cumulent cruditates; animus sit bilaris, moerores autem graves & animus meticulosus, consternatio ex inopinatis casibus, & si qui sunt similes affectus, bunc morbum facile inferre possunt. Johannis Dolæi, &c. Encyclopædia Medecinæ Theoretico-Practicæ, Lib. V. de Morbis Mulierum, pag. 629. Edit. Amstelod.*

vapeurs hystériques , c'est qu'on ne peut guères employer de remèdes pour leur rendre la santé , qui ne soient contraires à l'état où elles sont , & qui par leur violence * n'ébranlent la machine , & ne causent quelque dommage au fœtus , qui se ressent des mouvemens que reçoit le corps de sa mère.

JE viens actuellement à l'autre raison , qui doit obliger les maris à rendre de tems en tems le devoir conjugal à leurs femmes pendant leur grossesse , du moins jusque vers la fin du septième mois. Les femmes enceintes ont besoin de se purger de tems en tems de cette quantité d'humeurs que la suppression de leurs règles laisse croupir dans leur corps. Il est bien vrai que le fœtus absorbe en quel-

* *Si ergo fœmina in paroxysmo graviori consti-
tuta est, clamores, pilorum in pudendis, præcipus
aurium vellicaciones, ligaturas & frictiones dolo-
rificas commendant, præ omnibus tamen nostra ob-
servatione titillaciones in plantis pedum paroxysm.
discutiunt; sæpe etiam cucurbitulas cum multa flam-
ma suris & femoribus applicandas volunt. Nar-
ibus graveolentia & fætida, utpote castor. Affa fæ-
tida, fumus ex pennis perdicum, unguibus cornu-
bus, &c. ut vapores illi maligni discutiantur, ad-
bibenda volunt, in quem finem etiam arcani instar
verrucas (que tibiis equorum adnascentur) com-
burunt, fumumque naribus excipere instituunt. Id.
ibid.*

quelque manière une partie de ces humeurs, la matière menstrueuse * servant à imbiber les parties qui l'enveloppent, & qui par un prodige de la Nature grandissent & s'étendent, à mesure qu'il devient plus grand & plus considérable; mais il reste encore une grande quantité d'humeurs, qui sont augmentées par la conservation de la semence. Or, c'est rendre un service considérable à une femme enceinte, que de lui faire évacuer en quelque manière une partie de cette semence; & c'est n'avoir pas la moindre idée de la Médecine, que de se figurer qu'un *coût modéré* puisse nuire au *fœtus*, tandis qu'Hippocrate † conseille de purger les fem-

* *Uterus in non gravidis, pugno facile comprehenderetur; at in gravidis in quantum fetus crescit, in tantum sese expandit uterus, & quidem dum ita se extendit (dilectu mirabile) corporis sui membranae non redundunt tenuiores, sed multo copulentiorem acquirunt crassitatem. Quod ideo contingit, quia in venis & arteriis suis, & etiam in reliquo substantiae suae, menstruosa materia, istic restagnante, imbibitur uterus.* Ludovici Cardani Medicinæ Doctoris, &c. *Manuductio per omnes Medicinæ partes, seu Institutiones Medecinæ, Lib. I. pag. 253.*

† Τὰς κυνέας φαρμακεύειμι, Ἡρόρυγᾶ, τιξέμιλα καὶ αχριπτὰ μηνάμι, Ἡαστομ ἐπιτάπειρα ταὶς ἐντάπειρας καὶ πρίστην περιελαβεῖσθαι χρή. *Uterum gerentes mulieres medicamentis purgare convenient, si materia turget, quin*

femmes enceintes depuis le troisième jusqu'au septième mois. Combien n'y a-t-il pas de différence entre le mouvement interne que cause une purgation, & celui que fait l'action du *coït*, sur-tout dans une femme? Au reste, si Hippocrate ne permet de purger les femmes que depuis le troisième jusqu'au septième mois, c'est par des raisons * qui n'ont rien de commun avec le prétendu empêchement de rendre le devoir conjugal, les liens par lesquels le *fœtus* est attaché, quelque nouveaux & quelque vieux qu'ils soient, ne pouvant jamais être endommagés par la simple éjaculation de la semence.

IL reste encore un prétexte aux Peres de l'Eglise, c'est de dire que dans l'action du coït la pression mutuelle des deux époux

drimestres & ad septimum mensem usque, sed eas minus. Juniores vero & seniores cavere oportet. Hippocrat. Aphorism. Lib. IV. Aphorism. I.

* *Cur autem mensibus sis qui inter tertium & septimum medii sunt, uterum ferentes magis purgare conveniat, nulla alia est ratio, nisi quod hoc tempore ligamenta quibus fœtus utero connectitur, robustiora & crassiora sunt, adeoque non facile a medicamenti purgantis commotione rumpuntur, quemadmodum in Commentariis suis Galenus fusiis docet.* Comment in Hippocrat. Aphorism. per Leonhart. Fuchsium, pag. 137.

poux & le choc des ventres peut endommager le *fœtus*. Le Cardinal Damien a attribué * à cela la plûpart des avortemens; mais il est aisé d'éviter un pareil inconvenient, & sans entrer dans une matière qui ne peut être traitée avec trop de retenue, & qui par elle-même engage nécessairement à des discours difficiles à accommoder avec la délicatesse du langage François, tous les gens mariés connoissent bien eux-mêmes qu'il leur est facile d'éviter cet inconvenient, & les moyens

* *Vide 6 homo! canem si caniculam postquam concipit, aggreditur; aspicere buculam, vel certe equam, si post conceptum a suis maribus infestantur: ignorant quippe coeundi libidinem, cum deesse sibi lignandi conspiciunt facultatem. Cum ergo tauri, canes, & cætera bestiarum genera fatibus suis reverentiam præbeant, soli homines, quorum Doctor de Virgine natus est, ut vota suæ libidinis expleant parvulos suos, qui ad Dei formantur imaginem, necantes, obterere non formidant. Hinc est quod nonnullæ mulieres ante pariendi tempus abortiunt, aut certe mutilata vel læsa eorumdem parvulorum tenera adhuc membella reperiunt, & hoc modo dum ad libidinis feruntur incentiva præcipites, ante parcidæ sunt quam parentes, & quod valde periculosum est dum bac vitio naturæ peccantis adscribunt, seje tam flagitiosi reatus obnoxios non agnoscunt. Verum tamen & hoc aliquando non ignorant, sed dum lucrantur ignorantiam populi, dissimulant hoc Sacerdotibus confiteri. Pet. Damian. Epist. IV. ad Alexandrum secundum.*

moiens qu'ils peuvent prendre, leur sont permis non seulement par les loix de la Nature & de la raison ; mais par les règles des plus habiles gens qui ont écrit sur les devoirs du mariage.

IL te sera facile à présent de juger du peu de solidité de l'explication que donne St. Jérôme d'un des plus beaux & des plus sages préceptes de St. Paul. Ce grand Apôtre écrit aux Thessaliens. *Que chacun de vous sache posséder le vase de son corps saintement & honnêtement, & non pas en vous abandonnant au mal de la concupiscence, comme les Païens qui ne connoissent pas Dieu.* St. Jérôme prétend * que le sens qu'il faut donner aux paroles de l'Apôtre, c'est l'obligation où sont les personnes

* *Noverit unusquisque possidere vas suum in sanctitate & pudicitia. Præcipitur ergo viris ut non solum in alienis mulieribus, sed in suis quoque, quibus vidensur lege conjuncti, Scriptura dicente, Crescite & multiplicamini, & replete terram, certa concubitus norint tempora, quando coeundum, quando ab uxoribus abstinendum sit, quod quidem & Apostolus & Ecclesiastes sonant, tempus amplexandi, tempus fieri longe ab amplexibus. Caueat ergo uxor ne forte uita desiderio coeundi, illiciat virum, & maritus ne vim faciat uxori, putans omni tempore subjectam sibi esse debere conjugii voluptatem. Unde & Paulus ut noverit, inquit, unusquisque possidere vas suum in sanctificatione & pudicitia. Hieronim. Comment. Epist. Ephes. Lib. III. Cap. III.*

nes mariées de vivre en continence avec leurs femmes dès qu'elles ont conçu. Il avertit les uns & les autres d'éviter soigneusement de se rendre en pareil cas le devoir du mariage, & recommande aux femmes de ne rien demander à leurs maris, & aux maris de ne rien donner à leurs femmes. On sent d'abord combien l'explication de St. Jérôme est forcée & éloignée du véritable sens des paroles de l'Apôtre, qui se présente naturellement à l'esprit ; il n'est rien de si aisé que de l'entendre. St. Paul ordonne aux gens mariés de posséder saintement le vase de leur corps, & de ne point s'abandonner à la concupiscence comme les Païens, c'est-à-dire qu'il prescrit aux Chrétiens de ne point se souiller par l'adultère & par la fornication comme les Gentils ; mais de conserver au Saint lien du mariage le respect & l'attachement qui lui est dû. Le verset qui précéde celui qu'interprète si mal St. Jérôme, met dans tout son jour la pensée de St. Paul. *La volonté de Dieu, dit cet Apôtre *, par laquelle vous êtes sanctifiés, veut que vous vous absteniez de la fornication & du concubinage. Qu'un cha-*

* *Ut sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione & honore, non in passione desiderii sicut Gentes quae ignorant Deum.* Paul. I. Tessal. C. IV.

chacun de vous possède donc saintement le vase de son corps, &c. Rien n'est si clair que ce passage; mais St. Jérôme vouloit autoriser son opinion absurde & chimérique, il tordoit un passage de l'Ecriture, & le faisoit servir à appuier un sentiment auquel St. Paul n'avoit jamais pensé. Je remarquerai au reste, que la traduction de St. Jérôme dans cet endroit n'est rien moins qu'exacte & littérale. Celle de Théodore de Bèze, quant à ce passage, l'est infiniment plus; car il y a proprement dans le Grec: *Que chacun possède le vase de son corps saintement & honnêtement, & non point avec la maladie de la cupidité, comme les Païens qui ne connoissent pas Dieu;* ce qui exprime beaucoup mieux les desirs de l'adultère & de la fornication, que les termes dont se fert St. Jérôme, *Que chacun, dit ce Pere, * possède saintement*

* Voici les trois versets dont il s'agit. Il est aisé de voir combien l'explication de St. Jérôme est fausse, & éloignée du véritable sens de l'Apôtre; il ne faut pour cela que savoir lire.

Tέτο γό ἵστι θίλημα τοῦ Θεοῦ, οὐ ἀγαπητὸς ὑμῶν, ἀπέχεσθαι
τούμας ἀπὸ τῆς πεπειᾶς.

Εἰδίνεις ἔκαστον ὑμῶν τὸ ιεῦτε σκεῦον κλασθάς εἰς ἀγαπητοῦ καὶ
τοῦμα.

Μὴ ἐν πάρεστι ιεῦτης, καθάπερ καὶ τὸ ιεῦτε τῷ μὴ εἰδίνει
τῷ Θεῷ.

tement & honnêtement le vase de son corps, & non point en suivant les mouvementz de la concupiscence. Ces dernières paroles rendent mal le sens du précepte de l'Apôtre, & font louche la pensée la plus claire, parce qu'on peut entendre cette concupiscence innocente, dont le mariage fait un saint usage. Mais c'étoit justement ce que vouloit défendre St. Jérôme : il se pourroit bien que par la même raison qu'il a mal expliqué ce passage, il l'eût mal traduit. Tu entends le Gréc, sage & savant Abukibak, consultes le texte original, & tu trouveras que j'ai raison de donner la préférence à la traduction de Bèze sur celle de St. Jérôme quant à cet endroit ; car je n'entre point ici dans aucune discussion sur le mérite des différentes traductions des Ecritures.

St. Augustin a été un peu plus modéré que les Peres qui l'avoient précédé, sur les devoirs du mariage. Il n'ose pas dire nettement, comme St. Jérôme, qu'un mari péche lorsqu'il rend le devoir à sa femme si elle est enceinte ; mais

il

Nam hæc est voluntas Dei, nempe sanctificatione vestra, id est ut abstineatis a scuritate: & scias vestrum unusquisque suum vas possidere cum sanctificatione & honore: non cum morbo cupiditatis, sicut Gentes quæ non reverent Deum.

il établit indirectement * ce qu'il n'ose avancer sans détour.

Ces idées sur le mariage , si contraires au repos des familles , si opposées au bonheur des humains , si peu utiles à la gloire de Dieu , si propres à jeter les gens les plus sensés dans une espèce de fanatisme , avoient été peu-à-peu abandonnées. Plusieurs Savans , parmi lesquels on trouvoit même de grands Théologiens Catholiques , les avoient fortement réfutées : on croioit qu'elles seroient entièrement décréditées ; mais les Jansénistes ont taché de les remettre à la mode. Cela est bien digne des protecteurs , que dis-je des protecteurs ? des auteurs du plus ridicule fanatisme qu'il y ait jamais eu en Europe. Ce que les Jansénistes ont enfin exécuté depuis dix ou douze ans ,

mon-

* *Qui uxor is carnem amplius appetit quam præscribit limes , ille liberorum procreandorum causa , contra ipsas tabulas facit , quibus eam duxit uxorem , recitantur tabulae , & recitantur in conspectu omnium attestantium , & recitantur liberorum procreandorum causa , & vocantur tabulae matrimoniales ; nisi ad hoc dentur , ad hoc accipiuntur uxores . Quis sana fronte det filiam suam libidini alienæ ? sed ut non erubescant parentes cum dant , recitantur tabule , ut sint saceri , non lenones . Quid ergo de tabulis recitantur ? liberorum procreandorum causa . August. Serm. LXIII. de Diversis. Cap. XIIII.*

montre assez que leurs ennemis n'avoient pas tort de les donner pour des gens qui avoient de la disposition à devenir enthousiastes ; ce qu'on avoit prédit n'est que trop arrivé : après les folies journalières que l'on voit faire aux Jansénistes, peut-on s'étonner qu'ils aient eu des idées bizarres sur le mariage, & qu'ils aient taché de renouveler les visions chimériques de quelques Théologiens anciens ? Ho ! le grand homme que Zénon ! Il doit être au gré de ces zélés dévots modernes * Ce Philosophe ne connut qu'une seule fois en sa vie une femme ; *encore* dit Montagne après Diogène Laërce, *ce fut par civilité, pour ne sembler trop obstinément dédaigner le Sexe.* Je suis persuadé que si Nicole avoit vécu du tems de Zénon, il l'eût dissuadé d'une pareille civilité. Ce fameux Janséniste prétendoit † *qu'encore que le mariage fasse un bon usage de la concupiscence, elle est néanmoins en soi toujours mauvaise & déréglée.* Quel pitoiable raisonnement ! Aussi voit on que les disciples de ceux qui l'ont fait, sont les danseurs de St.

Me-

* *Ἄπαξ δὲ τὸν παιδισκαρπὸν τοῦ, ἵνα μὴ δοκοί μισογύνει τίναι. Semel fere aut bis usus est ancillula quodam, ne sexum odisse videretur.* Diogén. Laërt. de Vit. & Dogmat. clar. Philosop. Lib. VII. Segm. 63.

† *Essai de Morale, Tom. III. Traité de la Comédie, Chap. III. pag. 206.*

Tome V.

S

Medard, & les principaux Convulsionnaires ; cela est dans l'ordre.

Je te salue, sage & savant Abukibak.



LETTRE CENT SOIXANTE-ET-UNIEME.

Ben Kiber, au sage & savant Abu-kibak.

IL étoit naturel, sage & savant Abukibak, que les Peres de l'Eglise, étant si peu favorables aux premières nôces, le fussent encore moins aux seconde; aussi ont-ils dit à ce sujet les choses les plus étonnantes & les plus pernicieuses au bien de la Société. Si quelque Théologien moderne soutenoit aujourd'hui de pareilles erreurs, les Juges civils & les Souverains le puniroient sévèrement; les Ecclésiastiques même, j'entends les Ecclésiastiques, véritablement savans, condamneroient eux-mêmes ces opinions, comme St. Augustin les condamna autrefois, ainsi que nous verrons bien-tôt.

St. Irenée traite la Samaritaine de fornicatrice, pour avoir eu plusieurs maris. *Le Seigneur, * dit-il, voulut bien pardonner*

à

* *Miserante Domino Samaritanæ illi prævaricatrixi,*

à la Samaritaine qui avoit péché, & s'étoit rendue coupable du crime de fornication, pour n'avoir pas resté veuve après la mort de son mari, & en avoir épousé plusieurs autres. C'est-là s'exprimer en termes nets & clairs sur l'idée qu'on a des secondes nôces. Selon St. Clément d'Alexandrie, * un Chrétien n'a le pouvoir par la Loi que d'épouser une femme en premières nôces. Minutius Félix † compare les secondes nôces à un adultère. St. Basile les appelle § une polygamie, ou une fornication mitigée. St. Grégoire de Naziance dit † que le premier mariage est légitime, que le second n'est accordé que par indulgence, que le troisième est un crime, & que le quatrième ne peut être contracté que par des pourceaux. Voilà bien des sortes & des erreurs

trici, que in uno viro non mansit, sed fornicata est in multis nuptiis. Iren. Lib. III. Cap. 19.

* Αλλά εἰ κατὰ ἐκαστοῦ ἄνδρα, ἢν ἡ βαστεῖ, κατὰ τὸν νόμον γάμον, & πρὸν δέργον γάμον, ἐχει τινὶ ἐξαιρεῖ. Clem. Strom. Lib. III. Cap. XI. p. 544.

† *Alia sacra coronat univira, alia multivira, & magna religione conquiritur que plura possit adulteris numerare.* Min. Fel. Octav. Cap. XXIV.

§ Οὐομέλειος δὲ τοιεῦτον αὐτὸν γάμον, ἀλλὰ πολυγαμίαν, μᾶλλον δὲ προτιαγὴν πολυγαμίαν. Basil. ad Amphiloch. Can. IV.

† Τὸ πρότερον, τέμνετο δὲ δεῖπερον, αυγχάρησε τὸ τρίτον, παραγόντια. οὐδὲ ἵπτετο χριστών, &c. Greg. Naz. Orat. XXXI. pag. 501. Tom. I. Ed. Coloni.

reurs en peu de mots. Quant à St. Jérôme, * il ne regarde les secondees nôces que comme un mal permis, & toléré pour en éviter un plus grand. *L'Apôtre*, dit-il, *n'accorde aux veuves un second mari, un troisième si elles veulent, & même un vingtième que pour leur enseigner que cette permission leur est moins accordée pour qu'elles prennent des maris, que pour qu'elles évitent des adultères.*

POUR réfuter ces idées folles & ridicules de presque tous les anciens Peres sur les secondees nôces, il n'est pas besoin de recourir aux raisons que fournissent en abondance le bien public †, la tranqui-

* *Ita secundum indulgens (Apostolus) maritum, ut & tertium, si liberet, etiam vicefimum, ut scirent sibi non tam viros datos, quam adulteros amputatos.* Hier. ad Salvin. de servand. Viduit. pag. 77. Tom. I. Ed. Basil. 1537. Dans un autre endroit ce Pere s'exprime encore plus fortement; il veut qu'on pese à la même balance la fornication & l'adultére, comme deux choses également permises. *Non damno digamos, immo nec trigamos, & si dici potest, ostegamos.* Plus aliquid inferam, etiam scortatorem recipio pénitentem. *Quidquid aequaliter licet, aequali lance pensandum est.* Hier. contra Jovinian. Lib. I. pag. 29. Tom. II.

† Les Législateurs Païens ont raisonné bien plus sensément sur le mariage que plusieurs Peres de l'Eglise. Solon avoit aboli l'usage des dots

quillité des particuliers , les situations des familles , la prospérité & la conservation des Etats qui en dépendent , tout ce qui peut en multiplier le peuple par des voies également honnêtes & nécessaires ; il ne faut ,

dots pour rendre les mariages plus aisés & plus fréquens. Il ordonna aussi qu'un mari rendit tous les mois un certain nombre de fois le devoir conjugal à sa femme , cela étant nécessaire pour entretenir l'union entre les époux & la paix dans les familles. Plutarque nous apprend les sages loix que ce Législateur établit à ce sujet , „ Solon veut , dit-il , qu'un mari soit „ tenu de voir sa femme au moins trois fois le „ mois ; car quoiqu'il n'en vienne point d'en- „ fâns , c'est toujours un honneur qu'il rend à „ la chasteté de sa femme , & cette marque „ d'amour qu'il lui donne , éteint beaucoup de „ fujets de querelles & de mécontentemens qui „ arrivent tous les jours , & empêche que ces „ différends ne produisent enfin la haine , & „ n'aliénent entièrement les esprits.

„ Il abolit les dots des autres mariages , & ordonna que les mariées ne porteroient à „ leurs maris que trois robes , & quelques meu- „ bles de peu de valeur ; car il ne vouloit pas „ que le mariage devint un commerce & un tra- „ fic pour le gain , mais qu'il fût toujours re- „ gardé comme une société honorable pour a- „ voir des enfans , pour vivre agréablement & „ avec douceur , & pour se témoigner une ami- „ tié reciproque. „ Plutarque , *Vie de Solon , de* „ *la Trad. de Dacier.*

faut , dis-je , pour réfuter ces idées si peu justes , avoir recours à aucune de ces raisons qui sont si fortes & qui se présentent naturellement à l'esprit , il suffit de répondre ce qu'a dit St. Augustin à ceux qui ont condamné les seconde noces : car c'est peut-être le seul des anciens Peres qui ait rassonné sensiblement sur cet article , & il prouve dans deux mots , & d'une manière invincible que ceux qui considèrent les seconde noces comme un *mindre mal* , ne peuvent s'empêcher de disconvenir qu'ils les regardent comme mauvaises de leur nature ; ce qui est absurde & également opposé à la loi naturelle & à la Religion . * Nous ne saurions , dit ce Pere , appeler un bien ce qui n'est bien qu'en égard à la fornication . Il faut au contraire qu'il y ait deux maux , dont l'un à la vérité est plus mauvais que l'autre ; car si un plus grand mal rendoit une chose bonne & changeoit sa nature , la fornication deviendroit un bien , parce que l'adultére est plus mauvais , & l'adultére à son tour pourroit devenir un bien , parce qu'il est moins criminel que l'inceste . Le

rai-

* *Quod non sic dicimus bonum , ut in fornicationis comparatione sit bonum : alioquin duo mala erunt , quorum alterum peius : aut bonum erit & fornicatio , quia est peius adulterium ... & bonum adulterium , quia est peius incestus , &c.* August. de Bono Conjug. Cap. VIII. §. 8.

raisonnement de St. Augustin est aussi fort & aussi évident qu'une démonstration Géométrique. Ou il faut convenir que les seconde noces ne sont point un *moindre mal*, ou il faut avouer qu'elles sont mauvaises de leur nature, & donner à tête baissée dans une erreur condamnée par les Apôtres, & dans la suite du tems par plusieurs Conciles.

ENTREPRENDRE de justifier ce que beaucoup de Peres de l'Eglise ont dit au sujet du premier & du second mariage, c'est vouloir tenter de blanchir un More. Pourquoi ne point avouer une chose qu'il est impossible de nier ? C'est cette fureur qu'on a de vouloir déguiser certaines erreurs grossières qu'ont soutenues les anciens Théologiens, qui leur a nui considérablement dans ces derniers tems. S'il avoit été permis de condamner dans les Peres ce qu'on y trouvoit de reprehensible, sans être traité d'homme téméraire, & sans être insulté cruellement par leurs adorateurs, on auroit parlé d'eux comme on parle aujourd'hui des Bossuets, des Bellarmins, des du Perron. Quoiqu'on les critique sur bien des articles, on rend cependant justice à leur mérite. L'on ne sauroit nier que les Peres n'en aient eu beaucoup ; mais la contrainte & le joug sous lequel on vouloit réduire ceux qui trouvoient certaines choses à reprendre dans les Ecrits de ces an-

ciens Théologiens, a révolté les esprits & leur a fait pousser leur critique beaucoup plus loin qu'ils n'auroient fait. Les Peres y ont perdu, & peut être auroient-ils plus de partisans qu'ils n'en ont aujourd'hui, si l'on n'avoit pas voulu les ériger en Oracles.

Ce qu'il y a de fâcheux pour les Peres, c'est qu'ils ont eu des adversaires, ou si l'on aime mieux, des Critiques dangereux dans toutes les différentes Communions, même dans la Romaine & dans la Grecque. Photius en a maltraité plusieurs : le savant Patriarche, qui fait encore aujourd'hui l'admiration de tous les Savans, a reproché à St. Irenée * d'avoir corrompu & falsifié, par des raisonnemens également vagues & peu solides, la vérité & la pureté des Dogmes de l'Eglise. Bellarmin n'a guères épargné Origène & Tertullien. Monsieur du Pin † a parlé si peu

* Εἰ δὲ ἐπί τινος ἀντῶν [συγγραμμάτων], τῆς κατὰ τὴν Ἐκκλησίαν καὶ δύματα ὀλιγίστας ἀριθμεῖται νόθοις λογισμῶις καθόλου οὐται. Phot. Cod. CXX. pag. 301. Edit. Rotbom. 1653.

† Vous serez sans doute surpris que Mr. du Pin ait osé s'expliquer aussi librement sur le compte de St. Cyrille; la force de la vérité l'a emporté malgré lui. Cela est si vrai qu'il a tacité de détruire ce qu'il avoit établi d'une manière si précise & si convainquante; mais on voit bien à la façon dont il s'y prend pour réfu-

peu avantageusement de St. Cyrille, que les partisans de ce Pere, ou plutôt les aveu-

réfuter les reproches qu'il avoit d'abord faits à St. Cyrille, que le cœur parloit lorsqu'il condamnoit ce Pere, & que l'esprit seul a travaillé à sa justification. Car malgré les efforts qu'il a faits pour l'excuser, & les précautions qu'il a prises pour ne rien dire que le caractère d'Historien impartial ne dût justifier, les partisans outrés des anciens Docteurs se sont soulevés contre lui, & il a été obligé de se rétracter des vérités qu'il avoit eu assez de force pour produire au grand jour. St. Cyrille & ses adhérents ont trouvé des protecteurs non seulement parmi les Docteurs & les Jésuites; mais encore chez les principaux Magistrats du Roïaume. Mr. l'Avocat-général de Lamoignon demanda la suppression du Livre de Mr. du Pin: la Cour rendit un arrêt conforme à sa réquisition; de sorte qu'il a été décidé près de douze cens ans après St. Cyrille, par le Parlement de Paris, que ce Saint avoit parfaitement bien fait de faire chasser à coups de pierre les Evêques d'Orient, & qu'il n'avoit dérogé, ni à la douceur, ni à la décence de son caractère, en faisant mettre à la tête de la sentence qui fut signifiée à son Antagoniste: *A Nestorius, nouveau Judas.* Heureusement cet arrêt n'a point été enrégistré au Greffe du Parnasse, & les gens de Lettres ont la liberté de ne pas regarder comme un compliment fort poli l'apostrophe de *nouveau Judas*, ni comme une conduite fort pieuse de faire lapider les personnes qu'on n'aime pas. *Mém. Secrets de la Rep. des Lettres, Lettre III. pag. 326. 27. 28.*

aveugles adorateurs des plus grandes fautes des Théologiens anciens , lui firent une affaire dans laquelle ils intéresserent les Magistrats. Le Pere Hardouin a été plus loin qu'aucun Critique Protestant. Il a bien laissé en arrière les Daillés, les Bayles, les le Clercs, les Kemnitius, les Barbeiracs , puisqu'il a prétendu que presque tous les Ouvrages des Peres avoient été composés par des imposteurs qui avoient voulu détruire la Religion. Ce sentiment est celui d'un fou , j'en conviens ; mais pourquoi ne pas s'en tenir à celui de St. Augustin qui fut réellement un grand génie & très savant ? Il a établi clairement & précisément dans ses Ouvrages qu'il n'y a que * l'Ecriture Ste. qui doive être l'objet de notre foi , & qui demande une soumission aveugle ? Pourquoi vouloir accorder cette soumission aux Ouvrages des Peres , & à ceux de St. Augustin , lorsqu'il nous avertit lui-même † que dans ses Ecrits , ainsi

* *Noli meis litteris quasi canonicis scripturis inservire , sed in illis , & quod non credebas , cum inveneris incunctanter crede , in istis autem quod certum non babebas , nisi certum intellexeris , noli firmum tenere.* August. Dist. IX. Cap. III.

† *Negare non possum nec debo , sicut in ipsis Majoribus , ita multa esse in tam multis Opusculis meis , quæ possint justo iudicio , & nulla temeritate damniari.* Id. Cap. IV.

ainsi que dans ceux des Peres qui l'ont précédé , il y a une infinité de choses qui peuvent être ~~reprises~~ & condamnées sans témérité? Avec raison , n'est - il pas plaisant , sage & savant Abukibak , qu'on veuille donner pour infaillibles des gens qui nous avertissent eux-mêmes qu'ils sont très fautifs ? C'est en vain qu'on prétend rejeter leur aveu sur leur modestie , & qu'on exalte leur sainteté ; car le même St. Augustin nous recommande de n'avoir aucun égard à cette sainteté pour déterminer notre croiance , & nous avertit qu'on n'est point obligé de déferer absolument à l'autorité des Peres de l'Eglise , * quelque pieux & quelque savans qu'ils aient été. Il fait mention lui-même des Ecrits d'Agrippin Evêque de Carthage , de ceux de St. Cyprien , de ceux de St. Hilaire , & dit formellement † qu'il est très permis

* *Alios autem ita lego ut quantilibet sanctitate doctrinaque polleant , non ideo verum putem , quia ipsi ita senserunt , sed quia mibi per alios Auctores , vel canonicas , vel probabiles rationes , quod a vero non aborreat , persuadere potuerunt. Id. Cap. V.*

† *Noli frater contra divina tam multa , tam clara , tam indubitate testimoniu colligere velle calumnias ex Episcoporum scriptis , sine nostrorum , sicut Hilarii , sive (antequam pars Donati separaretur) ipsius unitatis sicut Cypriani & Agrippini. Primo , quia hoc genus litterarum ab autoritate Canonis distinguendum est. Non enim sic leguntur tamquam ita*

mis de s'éloigner de leurs opinions, lorsqu'on juge qu'elles sont fausses. Que peut dire de plus le plus hardi Critique, que ce que dit St. Augustin?

EN vérité, sage & savant Abukibak, on ne peut qu'être étonné lorsqu'on considère avec quel entêtement les hommes soutiennent les sentimens les plus opposés à ceux des gens qu'ils regardent comme infaillibles, & quelle peine ils se donnent pour trouver des sophismes qui puissent excuser le peu d'uniformité qu'il y a dans leur croiance. Un Pere a dit précisément le contraire de l'autre; cependant on doit les regarder tous les deux comme des Oracles, & comme les fidèles interprètes de la vérité, quelle folie!

JE te salue.

ita ex eis testimonium proferatur, ut contra sentire non licent, sic ubi forte aliter sapuerint, quam veritas postulat. In eo quippe numero sumus, ut non dedignemur etiam nobis dictum ab Apostolo anticipere, Et si quid aliter sapitis, id quoque Deus vobis revelabit. Id. Cap. IX.





LETTRE CENT SOIXANTE-DEUXIEME.

Ben Kiber, *au sage & savant Abu-kibak.*

Les jugemens, sage & savant Abukibak, que portent quelquefois les Savans d'une Nation sur ceux d'une autre, sont aussi faux qu'injustes & injurieux. L'amour de la patrie, j'entends cet amour aveugle qui fait voir toutes les choses, ou mauvaises, ou médiocres dans les païs étrangers, égare plusieurs gens de Lettres ; on voit même des Philosophes qui sur ce qui regarde le préjugé national, deviennent peuple, & pensent ainsi que le vulgaire. Il est étonnant que des gens qui font profession de chercher la vérité, l'évitent & la fuient dès qu'il s'agit de louer leurs voisins, ou de blâmer leurs compatriotes. Ce n'est pas à des personnes aussi partiales qu'on doit confier le soin d'éclairer les hommes ; ils ne peuvent que les égarer, & il leur est impossible de jamais les instruire. Il y a quelques autres Savans, qui, moins prévenus, font par ignorance ce que les autres font

font par amour propre. Quoi qu'ils soient plus excusables, cependant on ne saurroit le leur pardonner, parce qu'ils devroient avoir plus d'attention à s'instruire des matières qu'ils traitent, & qu'ils ne devroient parler des Ouvrages d'une Nation étrangère, qu'après les avoir mûrement examinés, & s'être précautionnés non seulement contre les préjugés, mais encore contre tout ce qui peut les jeter dans l'erreur.

Les gens de Lettres, & sur tout ceux qui publient des Livres, sont responsables des fautes qu'ils font commettre à ceux qui les suivent; sans eux, ils n'eussent point erré. Un homme qui veut s'ériger en pedagogue du genre humain, doit répondre à ce genre humain de la justesse de ses leçons: si elles sont trompeuses, si elles déguisent la vérité, si elles tendent à diminuer le prix de la vertu, à flétrir la réputation des gens de mérite, il est juste de les mépriser & de les considérer comme aussi indignes d'être approuvées, que les Ecrits insensés & fanatiques des Journalistes de Trévoux.

QUELQUE dangereux que soient dans la République des Lettres les Ecrivains qui ne travaillent que dans le dessein de décrier tout ce qu'il y a de meilleur & de plus estimable, leur nombre est cependant très considérable dans tous les païs.

païs. Combien d'Auteurs n'y a-t-il pas en Europe de ce caractère ? Car sans parler des Jésuites, toujours attachés à blâmer sans réserve & sans raison tout ce qui vient de leurs ennemis; sans faire ici mention de l'Abbé des Fontaines, convaincu tant de fois aux yeux du Public de mauvaise foi, d'imposture, de falsification; sans m'arrêter à plusieurs petits Ecrivains, imitateurs de cet Abbé, ne pourrois-je pas nommer ici une foule d'Auteurs Italiens, François, Anglois, Hollandois, Allemands, dont les Ouvrages n'ont été composés que pour noircir, s'il étoit possible, les plus sublimes & les plus utiles productions de l'esprit humain ? Combien de misérables rapsodies n'a-t-on pas publiées contre Bayle, Locke, Leibnitz, Wolf ? Ce qu'il y a de plus extraordinaire & de plus indigne, c'est que la plupart de ceux qui ont écrit contre ces grands hommes, n'avoient uniquement d'autre but que de flétrir, s'il étoit possible, leur réputation, & agissoient uniquement par haine, ou par un préjugé & un amour propre, qui n'étoient ni plus raisonnables, ni moins criminels.

On ne doit point se flatter, sage & savant Abukibak, de voir bannir de la république des Lettres la pernicieuse coutume d'attaquer sans respect & sans sujet les plus grands Auteurs. Tandis qu'il y aura des hommes, il y aura des Ecrivains qui

qui se livreront à leurs passions, & par conséquent qui condamneront les meilleurs Ouvrages, parce qu'ils seront faits par des gens qu'ils n'aimeront point, ou par des Auteurs d'une Nation contre laquelle ils auront conçu dès l'enfance quelque préjugé désavantageux, ou parce qu'ils ne se donneront pas le tems d'approfondir les choses qu'ils blâmeront dans ces Ouvrages. Je suis assûré, sage & savant Abukibak, que ces trois défauts sont les principales, & presque les uniques sources d'où découlent toutes les mauvaises critiques dont le monde est inondé aujourd'hui : & quoique la haine particulière que plusieurs Ecrivains ont les uns contre les autres, semble avoir beaucoup plus de part à tous les jugemens injustes qu'on lit tous les jours dans tant de Livres ; cependant si l'on examine les choses attentivement, on verra que le préjugé national, & le défaut de connoissance des matières qu'on traite, n'influent pas moins sur les critiques mal fondées. Si les gens de Lettres vindicatifs, orgueilleux, sont emportés par la haine, les pacifiques le sont par l'amour mal entendu de leur patrie, & les paresseux & les étourdis, par leur non-chalance & par leur peu d'attention. Or, je crois que le nombre de tous ces derniers est aussi grand que celui des premiers; on voit même des gens sensés & véri-

véritablement savans, qui ne peuvent se défendre du préjugé national : au lieu qu'il n'y a guères que des Auteurs médiocres qui se livrent totalement à la haine.

IL m'est tombé dans les mains il y a quelques jours, un Ouvrage d'un Professeur Allemand. On voit qu'il a du savoir & du mérite ; mais dans bien des endroits il juge en homme, où prévenu, ou ignorant de ce qui concerne la Littérature Espagnole, & la Poésie Françoise. Voici quelques remarques critiques que j'ai faites sur cet Ouvrage. Le Professeur dit que les Espagnols * ne sont point doués d'un génie heureux ; qu'il n'apprennent les Sciences qu'avec beaucoup de peine & de difficulté, & que rarement ils font des Ouvrages qui passent à la postérité & qui soient connus des étrangers, attendu les défauts de leur Langue. Il y a dans ce jugement une grande ignorance du caractère des Espagnols, ou bien une grande prévention contre les mêmes Espagnols.

* *Hispant enim nec felices ingenio, nec feliciter discunt, semi docti doctos se censem, Sophistarum strobas impense amant, suos ingenii fatus ad posteritatem raro, rarius ad exteros ob Linguæ defectum producent. Jo. Justi non Eisdem Cottingenſis Commentariolus Historico-Litterarius de Fatis Erulsionis apud patiores Orbis Gentes, &c. pag. 28. Magdeburg. 1735.*

pagnols. Il est vrai qu'ils sont paresseux, fainéans, & qu'en général ils s'appliquent moins à l'étude que plusieurs autres Nations ; mais ils ont le génie aisé, vif, pénétrant, & lorsqu'ils veulent s'en servir, ils font aisément de grands progrès ; c'est ce que je prouverai bien-tôt, en parlant des grands hommes que l'Espagne a produits. Quant à leur Langue, elle a une noblesse infinie, elle est riche & abondante ; tous ceux qui l'entendent, en conviennent. Charles - Quint disoit que s'il avoit dû parler à Dieu, il se fût exprimé en Espagnol.

Ce que dit le Professeur du style Latin de tous les Auteurs Espagnols, n'est ni plus vrai, ni plus équitable que ce qu'il dit de leur génie. Selon lui, la Langue Latine est inconnue * en Espagne ; on y a substitué un idiôme monstrueux, composé également de mots Latins, Espagnols, Arabes, & c'est-là le langage de toutes les Universités. Pour autoriser son sentiment, il rapporte l'exemple d'un Président du Conseil de guerre, qui dans une ou deux occasions s'expliqua en Latin

* *In Academiis quoque Hispanice magis quam Latine, Maurorum etiam vocibus non paucis interspersis (nam quarta pars minimum Hispanicæ Linguae merito est Arabica) loqui gauderit.*
Id. *ibid.*

tin * d'une manière barbare. On voit d'abord, sage & savant Abukibak, combien cet exemple est déplacé; car la façon dont un militaire s'exprime, doit-elle décider du mérite & de la pureté du style des Auteurs de son pays? Il est ridicule de soutenir une pareille absurdité. Pour juger de la manière dont les Espagnols écrivent en Latin, il faut lire Mariana; l'histoire de ce Jésuite est une preuve évidente qu'il se trouve en Espagne des gens qui ont écrit en Latin avec toute l'élegance possible. Bien des Savans de toutes les Nations ne font aucune difficulté de comparer Mariana à Tite-Live, à Tacite, &c. & à tout ce que Rome nous a donné de plus illustre.

A entendre parler notre Professeur Allemand, on croiroit que c'est depuis deux jours que les Espagnols commen-

centi

* *Quam sermonis elegantiam bene expressit Vergas, Praes Senatus militaris, quando Academias Lovianensis Professoribus facinus Hispanorum, qui Comitem Buranum literis ibi operam navantem, per vim rapuerant, improbantibus & privilegia sua ingeminantibus, respondebat barbare: Non curamus vestros privilegios, & quum consilium caperetur de Iconomacia, hoc erat votum ejus: Hæretici frixerunt Tempa, boni nihil fixerunt contra, ergo debent omnes patibulare. Ex quo, quanta fuerit barbaries, facile poterit judicari. Id, pag. 29.*

T 2

cent d'avoir quelque teinture * des Belles-Lettres ; mais elle est si mince , selon lui , que si l'on ajoute foi à ses discours , on regardera les Espagnols comme des Moscovites. Il est honteux en vérité qu'un homme , qui se mêle de vouloir faire un Ouvrage sur le destin qu'ont eu les Sciences en Europe , & sur celui qu'elles y ont aujourd'hui , avance une pareille absurdite ; car il est certain que l'Espagne a produit de grands Ecrivains dans ces derniers siècles , dans toute sorte de genres. Ils sont à la vérité en plus petit nombre que dans quelques autres païs ; mais il n'en est pas moins faux & moins ridicule de dire que les Sciences y étoient entièrement inconnues. Commençons par l'histoire , nous trouverons d'abord trois Ecrivains de la première classe , le Jésuite Mariana , l'Auteur de l'*Histoire d'Arragon* , & celui de la *Conquête du Mexique* ; Ouvrage traduit en tant de Lan-

* *Hispani tunc denum se studiis dedere , & in adsequenda bonistarum artium scientia operam & industriam collocare cuperunt , quum ea , quae Barbarorum imperiū perculta ac prostrata erant erigerentur ac in solido ponerentur , pristinam vero gloriam ac maiestatem studia in Hispania propter incolarum superbiam & innatam eorum pigritiam , que inter omnes sunt satis perspectae , recuperunt nunquam , sed umbra modo & nomen de studiis eis est relatum.* Id. pag. 28.

Langues, & toujours plus admiré des connoisseurs. Passons à la Poésie : le Théâtre étoit encore dans toute l'Europe plongé dans la Barbarie, lorsque Don Lopez de Vega avoit fait des Comédies si belles & si conformes aux bons & anciens modèles Grecs & Romains, que Corneille auroit voulu donner deux de ses plus belles pièces pour avoir fait le *Menteur* de ce Poëte Espagnol. La *Diane* de Monte-major, l'*Austriada* de Jean Ruffo, sont des poëmes qui ont mérité l'estime de toute l'Europe savante.

Les Romans & les Livres d'histoires galantes ont été portés chez les Espagnols au plus haut point. Quel est le mortel qui sache lire, & qui ne connoisse les inimitables Ouvrages de Michel de Cervantes ? J'aimerois mieux avoir composé ses charmantes *Nouvelles*, que tous les Romans qui se sont faits dans ce goût depuis vingt ans. Quant au *Don Quijote* de cet Auteur, c'est un chef-d'œuvre qui a fait autant de bien au genre humain, soit par le plaisir qu'il a causé aux Lecteurs, soit par le ridicule qu'il a donné à tous ces Livres de Chevalerie qui gâtoient l'esprit de la jeune Noblesse ; c'est un Livre, dis-je, qui a fait autant de bien, que les Ouvrages de tant de Théologiens, inspirant la discorde & la révolte, ont causé de maux à l'Europe. Les Espagnols ont eu aussi plusieurs

Auteurs qui ont écrit fort sensément sur la politique & sur la morale. Les Ouvrages de Balthasar Gratian ont été reçus chez toutes les Nations avec applaudissement. On peut voir si c'est avec raison que le Professeur Allemand prétend que les Belles-Lettres n'ont été connues que récemment en Espagne. Tous les Auteurs dont je viens de parler, ont vécu, les uns, il y a plus de cent cinquante ans, les autres, il y a près d'un siècle.

LE reproche que le Professeur fait aux Espagnols d'avoir produit des *Théologiens superstitieux* *, est bien fondé ; il auroit même pu dire *fanatiques*. Les Casuistes & les Théologiens Espagnols ne sont pas seulement la honte de leurs compatriotes, mais encore celle de tout le genre humain. Il est mortifiant pour quiconque pense sensément, qu'il se soit trouvé des hommes aussi fous & aussi visionnaires que ces Ecrivains ; mais dans quel pays ne se trouve-t-il pas des Théologiens

* *Sed ad propositum revertor, recensens paucis studiis Hispanorum altiora, in quibus tamen ubique deprebenditur defectus, in Theologia qua omnium præstantissima est facultas, Hispani sunt superstitionis. Plane enim vivunt Hispani ex opinione tantum, imaginando & fingendo nunquam futura, credendo qua finierint, presequendo qua crediderint. Id. pag. 29.*

giens superstitieux? Est-ce en Allemagne? Le grand Luther lui-même se persuadoit, & vouloit persuader aux autres qu'il avoit eu une vive dispute avec le Diable. Est-ce là une conduite bien exempte de superstition? Il faut convenir cependant que les Théologiens Espagnols sont sans contredit les plus visionnaires & les plus extravagans de tous les mortels.

LE Professeur traite encore plus mal les Philosophes Espagnols que les Théologiens; ces derniers ne sont que *superstitieux*, mais les premiers sont *insensés* & *ridicules*. Il est assez bien fondé dans cet-

te

* Voiez ci-dessous la Lettre adressée au Professeur Weismann. Le passage des Oeuvres de Luther, où se trouve le récit de cette dispute, y est rapporté. Si l'on vouloit examiner à la rigueur les actions & les Ecrits des Théologiens les plus célèbres, on connoîtroit évidemment que la superstition par un malheur étonnant est presque toujours la compagne fidèle de la Théologie. N'est-ce pas la superstition qui a suscité tant d'ennemis à l'illustre Wolff, & qui a soulevé contre ce grand homme les trois quarts des Théologiens Allemands? N'est-ce pas cette même superstition qui fait produire tous les jours tant de mauvais Ecrits contre les plus illustres Savans, en France, en Angleterre & en Allemagne?

† *Hispani in Philosophia ineptissimi.* Id. ibid.

T 4

te critique ; il n'y a aucun Philosophe en Espagne, & il ne pourra jamais y en avoir, à cause de l'Inquisition qui ôte la liberté de penser. Or, la bonne Philosophie ne peut être fondée que sur la liberté de penser : si l'on détruit cette liberté, l'esprit reste & croupit dans l'esclavage où on le tient ; c'est donc à l'Inquisition qu'il faut attribuer le pitoiable état où est la Philosophie en Espagne, & non point au génie des Espagnols. S'il n'étoit permis de raisonner en France, en Allemagne & en Angleterre, qu'en risquant d'être brûlé tout vif, jamais Descartes, Gassendi, Locke, Leibnitz n'eussent écrit leurs Ouvrages. On trouve encore dans quelques autres païs des préjugés aussi contraires à la bonne Philosophie que le sont les Inquisiteurs. Dans l'Allemagne, dans la France il y a certaines Universités, qui, peu contentes d'être attachées fermement à toutes les opinions d'Aristote, persécutent à outrance ceux qui cultivent la nouvelle Philosophie. Dans ces Universités forme-t-on de bons Philosophes ? Non sans doute ; ce sont cependant des François & des Allemands qui y étudient, & qui ailleurs auroient fait de grands progrès. Il en est de même des Espagnols. Qu'on cesse de les faire étudier sous les maîtres qui les instruisent, l'on verra qu'ils ne manquent point de génie, & qu'ils peuvent

CABALISTIQUES, *Lettre CLXII.* 297.
vent devenir aussi bons Philosophes que
les autres Européens.

Le défaut que le Professeur reproche aux historiens Espagnols, ne leur est pas plus ordinaire qu'à ceux des autres Nations. Il les taxe d'être trop prévenus * en faveur de leur patrie; mais quel est l'historien ancien ou moderne à qui l'on n'ait pas fait le même reproche? A peine entre mille Auteurs s'en trouve-t-il un qu'on puisse regarder comme véritablement impartial. Pourquoi vouloir exiger dans quelques Espagnols ce qu'on trouve rarement ailleurs? Car on ne peut nier que les Ouvrages de quelques-uns de leurs historiens ne soient écrits avec beaucoup de sincérité; Mariana est même loué † sur cet article par les plus grands ennemis des Jésuites.

Tu seras surpris, sage & savant Abukibak, que ce Professeur ait porté un jugement aussi faux de l'état des Sciences en Espagne, & qu'il ait marqué tant de passion, & tant de partialité même dans les endroits où ces critiques sont fondées. Quant à moi, je n'en suis point étonné, parce que j'ai vu dans son Ouvrage qu'il

l'a

* *In Historia videntur esse jactatores, & a suis partibus stantes.* Id. ibid.

† Bayle, *Diction. Histor. & Critiq. Art. Mariana.*

T 5

Pa écrit dans le tems de la dernière guerre, où les Espagnols, unis avec les François, avoient pris les Roïaumes de Naples & de Sicile. Le Professeur, plus Allemand que Philosophe, étoit piqué * contre les Espagnols ; il leur reproche aigrement de s'être alliés avec des gens qu'ils avoient hais si fortement autrefois, & de s'être soumis à un Prince François. Voilà la cause de la mauvaise humeur du Professeur, voilà l'origine de toute ses mau-

* *Jam vero novum profecto est Imperium Hispanicum, semper Regium, post familias Pelagianam, Alphonsonianam, Castellianam, Burgundicam, Aragonicam, & Austriacam, fuisse translatum in Gallicam, quam ex eo tempore quo fieri, nunquam vidit imperantem. Novum omnino est quod illi, qui Gallis non tantum corpore, animo, gestu, vestitu, vidu, incessu, sermone dissimiles & contrarii sunt; sed etiam naturali, ac velut hereditario eisdem odio buc usque prosequebantur, colla nibilominus submiserint Principi Gallo. Novum & hoc est, quando illos viribus conjunctis in aciem prodire videmus, qui plerumque aperte marte inter se dimicabant. Novae sunt artes, quibus hac omnia sunt alta, & novas subinde scenas, theatro semel aperto, universus observat orbis. Quemadmodum vero ita nobis cum comparatum est, ut rerum vel plane novarum, vel novo duntaxat habitu ad parentum sollicitam suscipere soleamus considerationem: ita nunc quoque Hispania, buc usque fere neglecta, postquam secunda vice cum Gallia & Sabauidia se conjunxit, in omnium ore versatur, illiusque intiomior queritur notitia. Id. pag. 30.*

mauvaises critiques, si propres à tromper tous ceux qui y ajouteront quelque croiance. Un peu plus de Philosophie, & un peu moins de prévention pour toutes ces guerres, qui doivent toujours être assez indifférentes à un véritable Savant, eût empêché le Professeur d'être cause de l'erreur où seront plusieurs de ses Lecteurs.

JE viens actuellement, sage & savant Abukibak, à ce qui regarde les François, dans le jugement qu'en porte le Professeur. Il n'y a ni haine ni passion; car il paroît qu'il les aime autant qu'il hait les Espagnols; mais il y a bien des fautes d'inattention ou d'ignorance. Il dit d'abord en termes précis que les François aiment les Sciences, & qu'ils sont au-dessus de tous les peuples de l'Europe * par la beauté du génie. Quoique François, je trouve cette louange trop forte, & je suis persuadé qu'il y a eu, & qu'il y a encore actuellement en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, &c. d'aussi beaux gé-

* *Ad Gallos transse. Hi Litterarum studiosi sunt, ingenioque præstantia ceteris Europæ populis superiores. Quemadmodum naturalis eis infinita est bætilas, ita quoque studia Litterarum eis summe famam asque gloriam attulorunt; tantopere enim bac auxerunt, ut nullibi feruerint magis quam in Gallia.* Id. pag. 31.

génies qu'en France. Est-ce que Locke & Wolf ne valent pas Mallebranche ; Leibnitz & Newton, Gassendi & Descartes ? Est-ce que Pope n'est pas aussi grand Poëte que Despreaux ? Ce que dit le Professeur du goût naturel que les François ont toujours eu pour les Sciences, & du bien qu'a fait à l'avancement de ces mêmes Sciences la protection marquée que leur ont accordée plusieurs Rois de France *, me paroît très juste & très sensée. Rien n'est plus propre à former des Savans dans un Etat, que la gloire & les récompenses.

APRÈS avoir si fort loué les François, le Professeur revient tout à coup à ses préjugés, & l'amour de la patrie lui fait avancer une chose dont bien des gens ne conviendront point, & que je crois très fausse ; c'est *qu'il y a beaucoup plus de gens de Lettres en Allemagne* † *qu'en France*. La quan-

* *Si quis querat ex me causam cur Galli tam ferio se studiis adserant, non certe postrema mibi visetur bac, quod Reges felicissimi bujus Regni non solum studia colant, studiosos ament, foveant, protebant, multorumque, qui aliqua compensunt, pertus, finus, præmium, sed emulion etiam exempla, ipsorumque denique Literacum sunt studiosissimi ; quod sane acutis ingenia, & incitat studia aiores majori studio prosequendi.* Id. pag. 31.

† *Tanta tamen copia Litteratorum nos abundat Gallia, quanta Germania : inde evenit ut pluri-
mi*

CABALISTIQUES, *Lettre CLXII.* 301

quantité d'Ouvrages qui s'impriment tous les jours à Paris, à Lyon, à Amsterdam, à la Haye, &c. semblent prouver évidemment qu'il doit pour le moins y avoir autant de gens de Lettres en France qu'en Allemagne, quoique ce dernier païs soit infiniment plus étendu & plus vaste.

Le jugement que le Professeur porte sur les Théologiens François, n'est point équitable ; il veut qu'ils ne soient point profonds dans l'intelligence de l'Ecriture *. Et d'où font donc sortir tous ces beaux Traité de controverse qui ont fait l'admiration de tous les Savans ? Si l'on condamne le sentiment des Catholiques, on sera toujours obligé d'admettre Calvin, du Moulin, Daillé, Claude, la Chapelle, comme des génies du premier ordre ; & si l'on est Catholique, pourra-t-on s'empêcher d'admirer Arnaud, Bossuet, Nicolle, Chefmacher ? Les gens qui louent le mérite par-tout où il se rencontre, conviendront également, qu'ils soient Papistes ou Huguenots, que tous ces Docteurs ont été de grands hommes, & qu'ils ont défendu la cause qu'ils avoient

em-

mi eorum, aut in Purpuratorum numero adibebantur, aut in Amplissimum Ordinem promoveantur.
Id. pag. 32.

* *In divinarum rerum intelligentia non sunt admodum profundi.* Id. ibid.

embrassée , avec toute la force imaginable. Je soupçonneois , sage & favant Abukibak , que l'attachement au Luthéranisme a dicté l'injuste décision du Professeur , qui ne regarde pas les Calvinistes comme plus éclairés que les Catholiques , dans la connoissance de l'Ecriture ; mais il auroit dû réfléchir que les Docteurs de ces Religions pensoient que ceux de la sienne n'étoient pas aussi clairvoians qu'il le croioit. Alors il auroit fait abstraction du fond des dogmes , ayant considéré simplement comment les Théologiens Réformés & Catholiques François avoient soutenu leur opinion ; il auroit vu qu'il est impossible de porter plus loin de part & d'autre la force du raisonnement & la profonde connoissance de l'antiquité , si nécessaire à l'explication des Livres Saints.

Ce que dit le Professeur des historiens * François fait leur éloge. Il convient

* *Historiam , tam Ecclesiasticam quam Politicam , summo excolunt studio , et si illa , tam Pontificiis quam Protestantibus , uno labore detrimentum adferant.* Id. ibid. C'est- là la manière dont une bonne & véritable histoire de ces derniers siècles infortunés doit être écrite , & c'est de la façon que l'est le divin Ouvrage de Mr. de Thou , chef-d'œuvre pour l'art , pour le style , pour la vérité , & pour l'instruction de tous les honnêtes gens. Est-ce qu'on devroit écrire des

CABALISTIQUES, *Lettre CLXII.* 303

vient qu'on a porté en France l'histoire à un très haut point ; mais il se plaint que de la manière dont on l'a traitée , elle est aussi contraire aux Protestans qu'aux Catholiques. C'est-là une marque évidente de son impartialité : si elle étoit uniquement favorable aux Catholiques , on auroit déguisé toutes les mauvaises actions que ceux-ci ont faites pendant la Ligue , & si elle étoit entièrement contraire aux Catholiques , il auroit fallu supprimer bien des actions blâmables , injustes & cruelles qu'ont commises les Protestans. L'ihstoire de ces derniers tems n'est pas faite pour devenir le panégyrique de quelques Prêtres & de quelques Ministres; mais pour être le tableau fidèle des crimes où se sont abandonnés également ceux qui se sont laissés conduire à ces Prêtres & à ces Ministres , dont les disputes pernicieuses ont fait périr tant de misérables.

Le Professeur loue beaucoup les François du goût qu'ils ont pour l'antiquité , pour l'architecture , pour la peinture , enfin pour tous les beaux Arts. Il convient des progrès qu'ils ont faits dans la Phy-

des Romans comme le Jésuite Maimbourg , ou des Libelles diffamatoires comme les Ouvrages de tant d'Ecrivains Protestans , pour entrer dans le véritable génie de l'histoire ?

Physique expérimentale & dans les Mathématiques ; mais il les taxe * d'aimer dans la Philosophie à soutenir des paradoxes. Et quels sont donc les Philosophe-s, auxquels on ne puisse faire le même reproche ? Toutes les opinions des plus illustres Modernes ne sont peut-être que d'ingénieux paradoxes. Fut-il jamais un homme , qui éprouva plus que Leibnitz , jusqu'où peut aller la licence du paradoxe.

DE tous les jugemens du Professeur ; le moins vrai c'est celui qu'il porte sur les Poëtes François & sur les Auteurs des Romans ; voici purement & simplement ce qu'il dit : *Ils sont obscènes* †. Un hom-

* *Antiquitatum architecturae, picturæ, aliarumque artium, pariter ac Lingue quæ elegantiſſima, le- niſſima, omnium denique Scientiarum ac Doctrinærum capaces sunt, & multas Societates erigere studient : In Philosophia paradoxis, in Mathesi & Physica curiosis rebus operantur. Id. ibid.*

† *In Poëſi & fabulis romanis fuisse obsceni. Id. ibid.*

C'est ne connoître les Poëtes François que par quelques mauvaises pièces fugitives, défaillées même par les Auteurs qui les ont faites, que de juger de même des Poëtes François. Ne diroit-on pas , à entendre la décision du Professeur , que tous ces Poëtes sont des Petrones, dont on ne sauroit lire les Ouvrages sans rougir ? C'est bien là l'idée la plus fausse qu'on puisse donner de la Poëſie Françoise.

homme qui ne connoît les Poëtes Fran-
çois que par cette décision , aussi fausse
que courte , n'est-il pas bien instruit ? Il
faut que ce Critique n'ait pas la moin-
dre connoissance de la Poésie Françoise.
C'est ici où l'on peut bien remarquer en
passant , une faute d'ignorance , qui est
aussi pernicieuse aux Lecteurs , que cel-
les qu'on commet par la mauvaise foi.
Corneille, Racine, Boileau, Crebillon,
Capistran, Quinaut, Voltaire, Fonte-
nelle, Molière, Renard, Malherbe, Ra-
can, Boisrobert, font-ils des Poëtes ob-
scènes & orduriers ? Trouvera-t'on aucu-
ne pièce dans tous ces Poëtes qu'une
Dame ne puisse lire , si l'on excepte quel-
ques vers de Molière , que le dévot le
plus sévère ne puisse avoir dans sa Biblio-
thèque ? Mais , dira-t-on , Rousseau & la
Fontaine , qui sont de bons Poëtes , ont
fait plusieurs pièces obscènes. J'en con-
viens , & ce sont les deux seuls bons
Poëtes qui soient tombés dans ce défaut.
Il ne reste plus qu'à savoir si deux Auteurs
doivent l'emporter sur cinquante ;
car à tous ceux que j'ai cités , je pourrois
encore en joindre plusieurs autres qui sont
estimés , & dont les Ouvrages n'ont rien
d'obscène , Madame des Houlières , la
Comtesse de la Suze , Pelisson , Pavillon ,
la Monnoie , la Fosse , l'Abbé de Chau-
lieu , &c.

QUANT aux Auteurs de Romans , ce
Tome V. V font

sont les mauvais Auteurs qui ont écrit des ordures. Mais le *Polexandre* de Comberville, *l'Astrée* de Mr. Durfé, la *Cléopatre*, la *Cassandra*, le *Pharamond* de la Calprenede, la *Clélie* de Made. de Scudery, le *Cyrus* de son frere, la *Zaire* de Segrais, le *Païsan parvenu* de Marivaux, les *Exilés* de Madame de Villedieu, le *Roman Comique* de Scaron, le *Clevelande* de Prévôt d'Exiles n'ont rien qui soit obscène, & qui ne puisse être lû par toutes les femmes du monde, pour qui ces sortes de Livres sont faits. Il faut que le Professeur ne connoisse guères mieux les Poésies & les Romans imprimés en France, qu'on connoît à Paris les Ouvrages des Professeurs en Théologie de l'Université de Tubinge. Qu'est-ce qu'il penseroit, si quelque matin il voioit dans un Livre que tous les Professeurs de cette Université sont des gens qui n'ont pas le sens commun ? Il trouveroit sans doute que cette décision feroit ridicule, & qu'elle partiroit d'une grande ignorance du caractère des gens dont on auroit porté un pareil jugement ; il diroit qu'on ne doit pas juger de ces Théologiens par quelques Ecrits qu'on peut avoir vûs de leur frere Monsieur * Weisman. Il en est de même

* Voiez ci-dessous le portrait de ce Weisman dans la Lettre qui lui est adressée.

même des Poëtes François, il est absurde d'affûrer qu'ils sont tous obscènes, parce que deux ou trois ont été pour les obscénités, ce que Weisman est pour l'ignorance.

Le Professeur finit le portrait des Savans François par plusieurs traits, aussi faux qu'injurieux ; il les accuse * *d'avoir un orgueil insupportable, de mépriser les Auteurs de toutes les autres Nations, & surtout les Allemands.* Je ne nierai pas, sage & savant Abukibak, qu'il n'y ait eu plusieurs Ecrivains en France qui ont montré dans leurs Ouvrages avoir une grande opinion de leur mérite ; les Poëtes sur-tout sont tombés dans ce défaut. Mais ne peut-on pas dire, pour les excuser, qu'ils ont joüi de tout tems, comme enfans d'Apollon, du droit de se louer eux-mêmes ? Horace, † Virgilié,

* *In omnibus ipsorum Scriptis apparet superbia, qua incitati omnes contemnunt, præsertim Germanos, quos tamen plerumque satis audacter exscribunt.* Id. ibid.

† *Exegi monumentum aere perennius,
Regalique situ pyramidum altius,
Quod nec imber edax, aut aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, & fuga temporum.
Non omnis moriar : multaque pars mei
Vitabit libitinam. Usque ego postera
Crescam laude recens, dum Capitolium*

le, * Lucrece, †. Ovide, §. ne se sont-ils pas donné de grands éloges ? Il ne faut

*Scandet cum tacita Virgine Pontifex.
Dicar, qua violens obſtrēpit Aſſidu:
Et qua pauper aquæ Daunus agrestium
Regnavit populorum, ex bimili potens
Princeps Aeolium carmen ad Italos
Deduxiſſe modos. Sume ſuperbiam
Quæſitam meritis, & mihi Delphica
Lauro cinge volens Melpomene comam.*

Horat. Odar. Lib. III. Odé XXX.

* *O ! mibi tam longæ maneat pars ultima vite
Spiritus, & quantum ſat erit tua dicere faſta.
Non me carminibus vinceſ, nec Thracius Or-
pheus,
Nec Linus : buic mater quamvis, atque buic
pater adſit :
Orpbeo Calliopea, Lino formofus Apollo.
Pan Deus Arcadia mecum ſi judge certet,
Pan etiam Arcadia dicat ſe judge viſitum.*

Virgil. Bucol. Egl. IV.

† *A via pieridum peragro loca, nullius ante
Trita ſolo, juvat integros accedere fontes
Atque baurire, juvatque novos decerpere flores
Inſignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Muſæ.
Primum quod magnis doceo de rebus & arſis,
Religionum animum nodis exſolvere pergo ;
Deinde quod obſcura de re tam lucida pango
Carmina, muſeo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur.
Nam veluti pueris abſinthiæ tetra medentes
Cum dare conantur, prius oras pocula circum*

Con-

CABALISTIQUES, *Lettre CLXII.* 309

faut donc point juger de l'orgueil des Auteurs François par les faillies & les en-

*Contingunt mellis dulci flavoque liquore
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Iabororum tenuis, interea perpotet amarum
Absinib[us] latice[m], deceptaque non capiatur.
Sed potius tali factio recreata valeat:
Sic ego nunc, quoniam bæc ratio plerunque vide-
tur*

*Triplior esse, quibus non est tractata, retroque
Volgus abborret ab bac; volui tibi suave loquenti
Carmine pierio ratione[m] exponere nostram,
Et quasi museo dulci contingore mellè:
Si tibi forte animum tali ratione tenere.
Versibus in nostris possem, dum perspicis om-
nem*

Naturam rerum, ac præsentis utilitatem.

T. Lucret. Car. de Rer. Nat. Lib. IV.

§ *Famque opus exegi, quod nec fœvis ira, nec
ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
Cum volet illa dies, quæ nil nisi corporis hu-
jus
Fus habet, incerti spatium mibi finiat ævi:
Parte tamen meliore super alta perennis
Astra ferar: nomenque erit indelebile nostrum.
Quaque patet domitis Romana potentia terris
Ore legar populi: perque omni secula fama
(Si quid babent veri Vatum præfigia) vivam.*

Ovid. Metamorph. Lib. XV. sub. fin.

Voilà dans ces quatre passages un nombre de louanges qui valent bien toutes celles que se sont données les Poëtes François. Je pourrois, si

enthousiasmes des Poëtes ; mais par ce qu'on trouve dans les autres Ecrivains. Est-ce que Mr. de Thou , Mr. Bayle , Mr. de Fontenelle , Mr. Dacier , Mr. Menage , &c. ont refusé aux illustres Allemands les éloges qu'ils méritoient ? Est-ce qu'ils ont voulu par une vanité ridicule établir leur réputation sur celle des Savans étrangers ? Mais , dira-t-on , si les Auteurs que vous citez , n'ont pas donné dans ce défaut , d'autres y sont tombés.

je voulois , montrer ici que les Grecs ne se sont pas moins loués que les Latins ; mais il suffit que j'aie prouvé par l'exemple de quatre des plus illustres Auteurs anciens que de tout tems les Poëtes ont été en droit de faire leur éloge. L'amour qu'ils ont pour la gloire , & le desir d'aller à l'immortalité les font parler dans le goût prophétique , & dans leur enthousiasme ils sont eux-mêmes leurs panégyristes. Ceux qui paroissent les plus modestes dans les endroits où ils semblent se défier de leurs forces , montrent cependant à découvert l'envie qu'ils ont d'éterniser leur nom. Stace , en élevant l'Enéïde infiniment au - dessus de sa Thébaïde , souhaite pourtant qu'elle aille à l'immortalité. Il lui adresse la parole dans ces termes ,

*Vive precor : nec tu divinum Aeneida tenta
Sed longe sequere , Et vestigia semper adora.*

On voit dans ce *Vive precor* , toute la tendresse des Poëtes pour leurs Ouvrages.

CABALISTIQUES, *Lettre CLXII.* 311

bés. Hé ! qui sont donc ces autres ? Apparemment quelques Ecrivains, aussi méprisés en France des gens de goût & de bon sens, qu'ils le sont dans les païs étrangers. Quoi ! parce qu'un visionnaire, tel que le Jésuite Bouhours, dont toute la Science consistoit à connoître le rapport & l'arrangement de certains mots, aura soutenu que les Allemands ne pouvoient avoir de l'esprit, faudra-t-il taxer tous les Auteurs François d'être orgueilleux, de mépriser les étrangers, & sur-tout les Allemands ? C'est une plaisante façon de juger du caractère des Auteurs d'une Nation, que d'en juger par ce qu'aura dit ou écrit un fou. Quel est l'homme qui ait été plus loué par les François que Leibnitz *. Quel est l'homme qui le soit plus aujourd'hui que Wolf † ? Est-ce que ces deux grands hommes sont Turcs ou Moscovites ? Je pourrois citer encore ici trente Ecrivains Allemands qui ont été plus loués par les François qu'ils ne l'ont été par leurs compatriotes. Il est vrai qu'en France on ne fait pas grand cas de cette foule de mauvaises brochures, dont tant de Professeurs & de Théologiens inondent l'Allemagne ;

* Voi. *l'Eloge de Leibnitz*, par Mr. de Fontenelle, dans les *Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences*.

† *L'Epître de Voltaire au Roi de Prusse.*

magne; mais ce n'est point par orgueil qu'on méprise ces Ecrits, c'est par bons sens & par sagesse. On ne fait pas plus de cas de ceux qui sont écrits dans le même goût par des François.

Voici quelque chose de moins juste que tout ce que j'ai critiqué jusqu'à présent. Après que le Professeur a reproché aux Auteurs François d'être orgueilleux & médisans, tout à coup il oublie ce qu'il vient de dire; & voulant faire leur portrait en raccourci, il assure qu'on doit plutôt les regarder * comme des panégyristes que comme des censeurs. Hé quoi! ces mêmes gens, si portés à la méfiance, deviennent tout à coup des faveurs perpétuels d'éloges! Par quel enchantement s'opère donc cette subite métamorphose? Il faut avouer qu'il est impossible de pouvoir concilier les différents sentimens du Professeur, & je crois qu'il n'a guères entendu lui-même ce qu'il disoit dans cette occasion. Il est tems de finir ma Lettre, sage & savant Abukibak.

JE te salue.

* *Scriptores Gallici panegyristæ potius, quam censores sunt nominandi.* Jo. Justi von Einem Coettingensis *Commentariolus Historico-Literarius*, &c. pag. 32.



LETTRE CENT SOIXANTE-TROISIEME.

Ben Kiber , *au sage* Abukibak.

DEPUIS plusieurs années , sage & savant Abukibak , si j'avois une santé un peu moins foible , je me croirois le plus heureux des hommes. L'étude de la Philosophie & l'amour des Belles-Lettres me semblent des biens plus précieux , que les trésors les plus considérables & que les dignités les plus éminentes. Dans le fond d'une solitude qui me paroît charmante , je goûte des plaisirs qui ont pour moi plus d'attrait que les couronnes n'en ont pour les Princes ambitieux. Oui , sage & savant Abukibak , je ne troquerois point mon sort contre celui d'un grand Monarque , & je suis fermement persuadé qu'un véritable Philosophe doit être convaincu * que *c'est le propre & l'essence d'une grande ame , de mépriser ce qu'il y a de grand dans le Monde , & d'aimer mieux la médiocrité que l'excès.* C'est cet-

* *Magni animi est magna contemnere , ac mediocria malle quam nimia.* Senec. Epist. XXXIX.

cette heureuse médiocreté qui seule peut rendre les hommes heureux : la grandeur est toujours accompagnée de mille soins, & presque toujours de l'ambition ; elle est par conséquent incompatible avec la véritable tranquillité. D'ailleurs, quels biens peut-elle donner, qu'on ne trouve dans la médiocreté ? Aucun, & tout homme qui fait se borner à une fortune médiocre, est le seul homme véritablement riche. Un ancien Philosophe a dit avec raison, * *Si l'on régle ses besoins sur la Nature, on ne sera jamais pauvre, si on les régle sur l'opinion, on ne sera jamais riche.* Quels sont donc les avantages qui doivent nous faire souhaiter l'état des Souverains, si au milieu de leurs trésors ils ne sont ni plus riches, ni plus contenus qu'un Philosophe qui joüit d'un bien honnête, & qui suffit pour fournir à ses besoins. Les Rois & les Princes seroient-ils moins sujets que les autres hommes, à des chagrins domestiques ? Auroient-ils le privilège dans leur palais d'être à l'abri des soucis ? Point du tout, les lambris dorés, les tableaux de Raphaël & de Michel Ange, les tapisseries des Gobelins ne charment ni la douleur, ni la tristesse. Les Souverains dans le sanctuaire des Tem-

* *Si ad naturam vives, nunquam eris pauper; si ad opinionem, nunquam dives.* Senec. Epist. XVI.

Temples qu'ils se bâtissent, sont accablés, comme les plus simples mortels, des infirmités du corps & de celles de l'esprit. L'inimitable Montagne a bien dépeint les infortunes des Grands, & montré que le Trône ne peut défendre un Roi contre les loix de la Nature. *La fièvre*, dit-il, * *la migraine & la goute l'épargnent-elles? non plus que nous.* Quand *la vieillesse* lui *ferrera les épaules*, *les archers de sa garde l'en déchargeront-ils?* Quand *la fraîeur de la mort* le *transfira*, *se rassurera-t-il par l'assistance des Gentils-hommes de sa chambre?* Quand *il sera en jalouzie & caprice*, *nos bonetates le remettront-elles?* *Le ciel de lit*, tout *enflé d'or & de perles*, *n'a aucune vertu pour appaiser la colique & les tranchées.* *A la moindre étreinte que lui donne la goute*, *il a beau être Sire & Majesté*, *perd-t-il pas le souvenir de ses palais & de ses grandeurs?* *S'il est en colère*, *sa principauté l'empêche-t-elle de rougir, de pasflir, de grincer les dents comme un fou?* *La moindre piqûre d'épingles & la plus petite passion de l'ame est capable de nous ôter le plaisir de la Monarchie du Monde.*

DE tout tems les véritables Philosophes ont pensé, ainsi que Montagne, sur l'état des Rois & des Grands, & n'ont regar-

* *Essais de Michel de Montagne, Liv. II.*
pag. 109.

regardé comme véritablement heureux, que les sages mortels qui savoient mépriser toutes les richesses superflues, & qui dans une honnête médiocreté cherchoient à cultiver leur esprit & à former leur cœur. *Il n'est rien de si doux* *, dit Lu-

- * *Sed nil dulciss est, bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientium templis serena:
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantis querere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas, emergere opes, rerumque potiri.
O miseras hominum mentes, o peccorata cæca:
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcumque est! nonne vi-
dere
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut qui
Corpoœ sejunctus dolor absit, mente fruatur
Fucundo sensu, cura semper, metuque?
Ergo corpoream ad naturam pauca videmus
Esse opus omnino, quæ demandant cumque dolo-
rem.
Delicias quoque uti nullas substernere possint;
Gratius interdum neque natura ipsa requirit.
Si non aurea sunt juventum simulacra per aëdes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut supeditentur;
Nec domus argento, fulget, auroque renitet;
Nec citbaris reboant laqueata auratæque tem-
pla?
Quin tamen inter se prostrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ
Non magnis opibus jucunde corpora curant,*
- Pra-

CABALISTIQUES, Lettre CLXIII. 317

Lucrece, que d'être reçu dans les Temples des Sages, dont la doctrine rend tranquille & heureux. C'est du haut de ces Temples qu'on apperçoit les infortunés mortels tomber d'une erreur dans une autre, vivre dans un dérèglement continual, & disputer entre eux des avantages de l'esprit & de la Noblesse. Ils passent leur vie dans l'esclavage pour conten-
ter leur avarice & leur ambition. Hommes insensés ! pourquoi perdez-vous le peu de jour's qui vous est accordé, dans les périls & dans les ténèbres ? Est-il possible que vous ne sentiez pas que la Nature ne demande que la santé du corps & la tranquillité de l'esprit, qu'on ne peut acquerir qu'en éloignant la tristesse, les soins & la crainte. Il ne faut presque rien à cette nature pour la garantir de la douleur, elle ne demande point de ces plaisirs recherchés & difficiles à gouter, elle se passe aisément des statues d'or, destinées à soutenir des flambeaux qui éclairent pendant les repas qu'on pousse bien avant dans la nuit, elle n'exige pas que les maisons bril-
lent

*Præsertim cum tempestas arridit, & anni
Tempora conspergunt viridantis floribus herbas
Nec calidæ citius decadunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Fæteris, quam si plebeia in veste cubandum est.
Quapropter quoniam nihil nostro in corpore gaudie
Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni,
Quod superest animo quoque nil prodeesse putandum.*
Lucret. de Rer. Nat. Lib. II.

lent par une grande quantité d'or & d'argent, elle ne demande pas que les voûtes d'un salon superbe retentissent du son des instrumens. Tant de grandeurs ne sont point nécessaires au véritable bonheur de l'homme; il peut, assis sur l'herbe, auprès d'un ruisseau, sous un feuillage verd gouter tous les plaisirs de la vie. Les maladies, les fièvres aigües attaquent un Grand dans un lit de pourpre, & ne le respectent pas davantage qu'un misérable païsan, couché sur un chalit. Les richesses ne font point la santé du corps, ni la Noblesse des ancêtres & l'éclat du trône la félicité; tout ce qui est superflu, est inutile à l'esprit.

Si les Rois, sage & savant Abukibak, sont exposés aux mêmes incommodités que les plus pauvres de leurs sujets ils meurent aussi tout comme eux *, & leur rang ne les exempta point des loix de la Farque. Qu'ont-ils donc qui puisse faire envier leur sort? Je n'y trouve rien au contraire qui ne doive le faire mépriser à un Philosophe. Ils ont toutes les incommodités qu'ont les autres hommes, & n'en ont pas les avantages. Un Roi est-il le maître de se livrer à tout ce qui peut flatter uniquement l'esprit, & l'affranchir des soins & des soucis? Ne faut-il pas

* *Pallida mors aequo pulsat pede pauperum tabernas*

Regumque turreis. O beate sexti!

Horat. Odar. Lib. I. Od. IV.

pas au contraire qu'il soit occupé sans cesse du gouvernement de son Etat ? Si ce n'est pas par l'amour qu'il porte à son peuple , c'est pour ses propres intérêts , & par la crainte qu'on ne lui ravisse une partie de ce qu'il posséde. Ainsi , si un Roi est vertueux , il est accablé de soins par la tendresse qu'il a pour ses sujets : il a à la fois tous ceux qu'ont en détail tous les peres de famille de son Royaume ; & s'il est criminel , emporté , violent , sanguinaire , il craint également ceux qu'il commande , & ceux qui ne lui sont point soumis. C'est-là de tous les états le plus triste , sur-tout si on le compare à celui d'un Philosophe , dont tous les jours sont également sereins , qui n'est occupé que de ce qui peut plaire à l'esprit , & conserver à l'ame cette tranquillité qui seule fait son véritable bonheur. Pour connoître combien les richesses & les grandeurs sont inutiles au bonheur des humains , il ne faut pas être Philosophe , il est seulement nécessaire de raisonner , & de refléchir sur la fin & l'usage de ces richesses & de ces grandeurs. Un ancien Poète , plus sensuel que Philosophe , & plus spirituel que savant , se moque de ces trésors & de ces honneurs , dont l'acquisition couté tant aux hommes , & leur fert si peu.

*Si l'on pouvoit au prix de l'or ,
Allonger le cours de sa vie ,*

Je

Je ferois ma plus forte envie
 D'amasser un ample trésor,
 Afin que quand la mort avare
 Viendroit sur moi mettre la main,
 Un riche don la pût soudain
 Renvoyer aux bords du Tenare.
 Mais si par l'or on ne peut pas
 Renoüer sa trame fragile,
 Pourquoi cette crainte inutile,
 Pourquoi ces soins, ces embarras,
 Qui précipitent notre terme?
 Chers Amis, d'un esprit plus ferme
 Je veux attendre mon destin,
 Boire avec vous, rire sans cesse,
 Et ne quitter jamais le vin
 Que pour caresser ma Maitresse. *

SI

* Cette traduction en vers est de Mr. de la Fosse, voici l'Ode originale.

* Οὐπλετῷ σίγα χρυσῷ
 Τὸ ξὺν παρῆγε θυτοῖς,
 Εκαρπορν φυλάτταν,
 Ιν ἐν θαντὶς ἐπέλθει
 Λάζη τι. καὶ παρέλθει.
 Ει δ' οὐδὲ το πείσαθαι
 Τὸ ξὺν ἔντεις θυτοῖς,
 Τι καὶ μάτην σενάζω,
 Τι καὶ γένετ προτίμω;
 Θαυμὸν γδ ει πέπρωται,
 Τι χρυσος ἀφίλοι με;
 Εμοὶ γέγοντο πίνειν
 Πιονται δ' οῖνον οὐδὲν,
 Εμοὶ; φιλοις συνέγνατ,
 Εγ δ' ἀπαλασσοι κοίταις
 Τεττὸν τὰν Αφροδίταν. *Anacr. Ode XXIV.*

Si le sort d'un Philosophe est préférable à celui d'un Souverain, & si les biens & les grandeur dont jouit ce dernier, ne fauroient procurer le bonheur & la tranquillité que donne abondamment l'étude de la sagesse, combien ce même Philosophe doit-il s'estimer plus heureux qu'un courtisan, infortuné jouet des caprices de son Prince & des révolutions de la fortune, esclave des passions de celui à qui il veut plaire, qui n'agit que par les impulsions qu'il reçoit d'une cause étrangère, semblable à une marionnette qui doit à des ressorts ses moindres mouvements. Lorsqu'un homme, accoutumé à penser, considére la triste situation des courtisans, il est étonné, autant qu'on puisse l'être, qu'il se trouve des créatures douées de raison, qui veuillent bien se dépouiller entièrement de cette raison pour satisfaire une ambition ridicule, & pour courir après une chimère ; car enfin, sage & savant Abukibak, il est certain que les courtisans non seulement sont obligés de ne pas blâmer le mal ; mais ils sont forcés de louer le vice. Or, n'est-ce pas renoncer à l'usage de la raison que de s'imposer une pareille contrainte ? Et qu'on ne dise point qu'il est permis aux courtisans de garder le silence dans certaines occasions, & de se dispenser d'approuver ce qui est blâmable. *Né pas louer un mauvais Prince,*

ce , * c'est l'accuser de tyrannie ; ainsi les gens , attachés à la Cour d'un Prince vicieux , sont obligés de faire l'éloge de ses vices . Quel emploi pour un homme qui conserve encore quelque pudeur !

Les louanges coutent si peu à ceux qui veulent acquérir les bonnes grâces des Souverains , qu'il n'est aucune exagération qui leur paroisse trop forte ; en sorte que lors même qu'ils louent des Princes bons , justes & équitables , à force d'outrer les choses , ils rendent ridicules leurs louanges . Quel est , je ne dis pas le Philosophe , mais l'honnête homme , qui ne soit indigné , en lisant les sottises qu'ont débitées plusieurs flatteurs sur un tremblement de terre qui arriva peu de tems avant la naissance de Louis XIII. ? Juglaris a eu l'effronterie de dire † que *Louis le Juste étant conçu , le monde qui se sentoit coupable , devoit trembler , si ce n'est que ce tremblement ne vint de la réverence qu'avoit l'Europe pour Louis XIII.* C'étoit peu que de le craindre lorsqu'il eut

* *Tyrannum non prædicasse , tyrannidis accusatio vocabatur.* Pacat. in panag. Theodos.

† *Justo Rege concepto , quidni contremisceret si- bi tam male conscius mundus ? Hinc tamen Euro- pæ malim in Ludovicum reverentiam discas. Pa- rum fuit ab armato metuere , etiam a nondum ge- nito trepidavit.* Elog. Ludov. XIII.

eut les armes à la main, il la fit trembler avant qué de naître. Quel est l'Héraclite assez triste pour ne point éclater de rire, en voyant un homme assez impudent pour dire à un autre que lors de sa naissance la terre évoit tremblé, ou par crainte, ou par respect? Cependant ce même éloge, tout ridicule qu'il est, a été paraphrasé & allongé par un autre flatteur. *La terre tremble*, dit-il, *. *Ne témoigne-t-elle pas son respect? Ne déclare-t-elle pas sa peur?* *Le jeune Prince a dès le berceau assez de majesté pour se faire adorer, assez de force pour se faire craindre.* *La terre branle; elle secoue ses tyrans, qu'elle ne peut plus soutenir à la venue du Juste qui se présente pour les punir, qui se montre pour les exterminer; son seul regard en fait le supplice.* Que diroit-on de plus, si l'on parloit des prodiges arrivés à la naissance du Fils de Dieu? N'est-ce pas abuser du droit de louer, que de faire servir à la gloire d'une simple créature † ce qui doit être réservé au Créateur? Car les Rois, malgré leur puissance, ne sont que des vers de terre, eu égard au souverain Maître de l'Univers, & c'est un crime irrémissible que d'ô-

* Ceriziers, *Réflexions Politiques*, pag. 111.

† C'est dans cette occasion que l'on peut dire avec raison, *Non miscenda sunt sacra profanis.*

d'ôser les comparer avec lui; c'est mettre en parallèle le néant avec l'Etre le plus parfait.

Le défaut de donner des louanges déplacées est si contagieux à la Cour, que les Philosophes & les gens les plus spirituels ne peuvent s'en garantir lorsqu'ils sont obligés d'être au nombre des courtisans. Mon Dieu ! que Ciceron me paraît méprisable quand je le vois éléver Jules César au - dessus de Pompée, & flatter un usurpateur qu'il haïssoit ! N'eût-il pas mieux fait de se dépouiller entièrement de tous les emplois qui l'attachaient encore à la République ? Il eût sauvé le Philosophe du déshonneur qu'il acquit comme courtisan. Qui pourroit lui pardonner ce langage ? * Nous comptons avec admiration les guerres, les victoires, les triomphes, les Consulats de Pompée; mais nous ne saurions compter les vîtres. Il avoit autant surpassé nos ancêtres par la gloire qu'il s'étoit acquise, que vous l'avez emporté sur lui & sur tous les autres. Ovide me paraît moins méprisable que Ciceron; mais aussi foible, lorsqu'il adresse tant de pri-

* *Eneii Pompeii bella, viitorias, triumphos, Consulatus admirantes numerabamus; tuos enumereare non possumus. Tanto ille Superiores vicerat gloria, quanto tu omnibus præstisisti.* Cicer. Orat. pro Reg. &c.

prières & tant de vœux * à Auguste pour obtenir son rappel. Il auroit dû sou- tenir son exil avec plus de fermeté. S'il étoit privé de sa patrie, son esprit lui restoit ; il devoit s'en servir. Il me semble aussi sensé lorsqu'il dit † qu'il en joüit mal.

* *Spes magna subit, cum te mitissime Princeps
Spes mihi, respicio cum mea fata, cadit.*

Ac veluti ventis agitantibus aquora non est

Æqualis rabies, continuusque furor;

Sed modo subfidunt, intermissaque filescunt,

Vimque putes illos deposuisse suam.

Sic abeunt redeuntque mei, varvantque timores,

Et spem placandi dantque negantque tui.

*Per Superos igitur, qui dent tibi longa da-
buntque*

Tempora, Romanum si modo nomen amant.

Per patriam, quæ te tutæ & secura parente est,

Cujus, ut in populo, pars ego nuper eram;

Sic tibi, quem semper factis animoque mereris

Reddatur gratia debitus urbis amor.

Ovid. Trist. Lib. II.

† *En ego, cum patria caream; vobisque, domo-
que;*

Raptaque sint, adimi quæ potuere, mibi.

Ingenio tamen ipse meo comitorque fruorque;

Caſar in hoc potuit juris babere nibil.

Quilibet banc ſævo vitam mibi finiat enſe,

Me tamen extinſo fama ſuperſtes erit.

Dumque ſuis viſtrix omnem de montibus orbem.

Proſpiciet domitum, Martia Roma, legar.

Ovid. Trist. Lib. III. Eleg. VII.

malgré son bannissement, qu'Auguste ne pouvoit avoir nul droit là-dessus, qu'il est petit & méprisable lorsqu'il donne à son persécuteur les louanges les plus fortes, & souvent les plus fausses pour flétrir sa colère.

UN Auteur moderne me paroît encore plus rampant & plus lâche qu'Ovide ; c'est le Comte de Buffy Rabutin. Cet homme avoit en même tems une vanité ridicule & insupportable, & une foiblesse, ou pour mieux dire, une bassesse d'âme inconcevable. Il avoit été exilé par Louis XIV. & il écrivoit à ce Roi, *J'ai de la naissance & de l'esprit, Sire, aussi bien que Mr. de Comines, pour faire estimer ce que j'écrirai, & j'ai plus de service que lui ; ce qui donnera plus de poids à des Mémoires qui traitent des actions d'un grand Capitaine, aussi bien que d'un grand Roi.* Dans une autre Lettre il écrit les mêmes impertinences. *Si Votre Majesté vouloit prendre la peine de songer un moment que dans un Rgne, plein de guerre, de justice, & de politesse, un homme qui a de la naissance, de l'esprit & du courage, qui a de longs services à la guerre dans de grands emplois, & des services considérables dans des tems fâcheux ; que cet homme-là, dis-je, passe le reste de sa vie en disgrâce, je ne puis m'empêcher de croire que vous lui pardonneriez.* Qui croiroit que cet homme qui a de la naissance, de l'esprit, du courage, qui repete si souvent ses qualités au Roi, qui se vante lui-même avec tant d'excès, parle ensuite dans d'aut-

d'autres Lettres sur le ton d'un pauvre mendiant, & demande l'aumône au nom de Dieu ? *Je ne vous parle plus, Sire, dit-il, de mes services ; ils ne méritent rien. Je ne vous présente que ma misère qui mérite votre pitié.* *Au nom de Dieu, Sire, assistez-moi. A qui m'adresserai-je qu'à Dieu pour vous toucher le cœur, & à vous, pour me secourir ?* Il faut convenir que ce langage est bien opposé à celui d'un véritable Philosophe, qui fait se roidir contre tous les évenemens, * qui se met au-dessus des coups & des revers de la fortune, qui conserve une fermeté à toute épreuve dans quelque situation qu'il se trouve, & qui au milieu des perils les plus grands conserve toujours sa raison.

IL n'y a rien de plus bas que les plaintes que font les courtisans disgraciés ; on diroit, à les oûir, qu'ils sont condamnés au supplice le plus rigoureux & le plus cruel, parce qu'ils sont exilés de la Cour.

* *Justum & tenacem propositi virum,
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida ; neque austera
Dux inquietus turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.
Si fractus illabatur orbis,
Imprvidum ferient ruinae.* Horat. Odar. Lib. III. Ode 3.

Cour. S'ils pensoient sensément, ils se féliciteroient de ce qu'ils sont dans un état où ils peuvent vivre, agir & penser comme un galant homme, ne plus mentir, ne plus louer le crime, ne plus sacrifier enfin toutes les vertus à l'ambition. Cependant, loin de gouter leur nouvel état, ils regrettent toujours celui qu'ils ont quitté, & même lorsqu'ils disent qu'ils ont oublié la Cour, on voit que dans leurs discours il n'est rien de réel. Au milieu de leurs préfendues consolations, on démêle aisément les chargrins dont ils sont dévorés. Je ne trouvے rien de si plaisant, & en même temps de si ridicule que la manière dont le Comte de Bussy Rabutin croioit devoir se consoler. Il avoit la fatuité de croire que le Ciel avoit permis tout exprès que le Roi d'Angleterre fût détrôné, pour que lui Bussy Rabutin trouyât ses disgrâces plus légères, en les comparant à celles de ce Prince malheureux. *Dieu, dit-il, en me donnant la force de soutenir mes malheurs, me met dans l'esprit un fond inépuisable de pensées pour en parler, & de résignation pour les souffrir sans murmure; & de peur même que mes tours & mes consolations ne s'usent à la fin, il détrône un Roi à point nommé pour me faire prendre patience.* Il me persuade même que le grand Prince qui le protège, qui est si heureux & si digne de l'être, n'a pas fixé la fortune en dormant, & que

que pour conduire & soutenir ses prospérités, il se donne moins de repos que ma misère ne m'en laisse. Tout ce discours n'est qu'un mélange d'orgueil, de bassesse, de flatterie & de fausse consolation. Un Philosophe exilé se fût bien expliqué autrement. Peut-être auroit-il remercié le Prince de son exil, & de ce qu'il le jugeoit assez honnête homme pour l'éloigner de la Cour. Je placerai ici à ce sujet le Sonnet d'un Poëte Philosophe, qui renferme de grands sentiments & des vérités instructives.

*Je me ris des honneurs que tout le monde envie,
Je méprise des Grands le plus charmant accueil,
J'évite les palais comme on fait un écueil,
Où pour un de sauvé, mille perdent la vie.
Je suis la Cour des Grands, autant qu'el-
le est suivie ;
Le Louvre me paroît un superbe cercueil ;
La pompe qui le suit, une pompe de deuil,
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.
Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
Je renferme en moi-même un empire plus beau.
Rois, Cours, honneurs, palais, tout est en
ma puissance,
Pourtant ce que je veux, voulant ce que
je puis,*

Et vivant sous les loix de mon indépendance.

Enfin les Rois sont Rois, je suis ce que je suis.

Le Jésuite Bouhours a condamné ce Sonnet. C'est du sublime bien outré, dit-il *, pour les sentimens & pour les pensées, que le Sonnet de *je ne fais quel Philosophe*, apparemment Gascon. Cette décision est digne d'un Jésuite ambitieux, esclave de la grandeur. Quels sont donc ces sentimens outrés? Est - celui

D'éviter les palais comme on fait un écueil,

Ou pour un de sauvé mille perdent la vie.

Il n'est pas besoin d'être Philosophe pour approuver ce sentiment, il faut être seulement Chrétien. Qui peut nier que les palais des Grands sont des écueils dangereux pour la vertu, & que pour un qui s'y sauve, mille autres s'y perdent? L'Evangile dit qu'il est plus difficile qu'un riche puisse être sauvé, que de faire passer un bœuf dans le trou d'une éguille. La Morale d'un Jésuite sur ce point

* *Pensées ingénieuses des Anciens & des Modernes, recueillies par le Pere Bouhours, pag. 20. Edit. de Paris M. D. C. XCII.*

CABALISTIQUES, *Lettre CLXIII.* 331
point n'est pas d'accord avec celle du Christianisme ; ce n'est pas dans ce seul article qu'elles sont opposées l'une à l'autre.

Ce que l'Auteur du Sonnet dit

*Du Louvre qui paroît un superbe cercueil,
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.*

EST vrai au pied de la lettre. Et qui peut douter que tous les courtisans ne soient des esclaves, & que la Cour ne soit le cercueil de la liberté & l'écueil de la vertu de tous ceux qui y sont attachés. Un homme, à qui l'ambition n'a point ôté entièrement l'usage de la raison, ne doit-il pas gémir lorsqu'il refléchit sur son état, & qu'il examine la conduite qu'il est obligé de tenir pour conserver les dangereux honneurs dont il jouit, ou pour acquérir ceux qu'il souhaite d'obtenir.

Les vers suivans me paroissent encore très sensés.

*Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
Je renferme en moi même un empire plus beau.
Rois, Cours, honneurs, palais, tout est
en ma puissance.*

Qui doute qu'un homme, véritablement

ment sage & vertueux, ne trouve dans lui-même & dans la satisfaction que donne la probité, des plaisirs plus doux & des satisfactions plus pures que celles qui suivent les Couronnes ? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a dit qu'un Philosophe, véritablement Philosophe, étoit plus fortuné que tous les Rois. Il faut expliquer ce vers, *Rois, Cours, honneurs, palais, tout est en ma puissance*, dans le même sens que les Stoïciens disoient que le Sage étoit *Roi, beau, riche, &c.* c'est-à-dire qu'un homme qui fait commander à ses passions & s'élever au-dessus des foibleesses humaines, est véritablement maître de son bonheur. Il ne craint rien que le vice, & par conséquent on peut dire, sur-tout en Poésie, que

Rois, Cours, honneurs, palais, tout est en sa puissance.

Les trois vers qui suivent celui-ci & qui finissent le Sonnet, montrent parfaitement dans quel sens on doit le prendre, & comment il faut l'expliquer.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,

Et vivant sous les loix de mon indépendance.

Enfin les Rois sont Rois, je suis ce que je suis.

Ces vers contiennent le véritable portrait

CABALISTIQUES, *Lettre CLXIII.* 333

trait d'un Philosophe. Il peut réellement être qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce qu'il peut. Il vit indépendant, parce qu'il se conforme aux loix de la probité, & qu'il n'a ni ambition, ni avarice, ni désir d'amasser des richesses. Retiré dans une solitude aimable, ou bien, vivant au milieu des villes, dans son cabinet il ignore ce qui se passe dans les palais; il ne fait point la Cour au Grands, il s'embarrasse peu de la faveur des Princes, & à raison de dire, trouvant dans lui-même son bonheur,

Enfin les Rois sont Rois, je suis ce que je suis.

IL auroit pu ajouter à cela quelque chose de plus, & dire

Les Rois, tout Rois qu'ils sont, sont moins heureux que moi.

PEUT-être se fut-il exprimé de même s'il n'eût été contraint par la rime. Quant à moi, qui ne suis point obligé à rendre ma pensée d'une manière qui en diminue la force, je soutiendrai hardiment (tous les Bouhours de l'Univers dussent-ils me traiter de Gascon), que je suis fermement persuadé qu'un Philosophe, qui n'a d'autre ambition que celle d'être vertueux, peut dire hautement & véritablement,

Les

Les Rois, tout Rois qu'ils sont, sont moins heureux que moi.

VOILÀ, sage & savant Abukibak, quels sont mes sentimens sur les grandeurs les plus élevées & les plus ambitionnées par les hommes. Après cela, tu ne seras pas surpris que je sois si content dans ma solitude, & qu'au milieu de mon cabinet dans un païs où il est permis de penser, où non seulement les Philosophes, mais même tous les hommes sont véritablement libres, je me félicite sans cesse du parti que j'ai pris, qui m'a mis en état de vivre comme il convient de vivre lorsqu'on fait usage de sa raison.

Je te salue.



LETTRE CENT SOIXANTE-QUATRIEME.

Ben Kiber, au Cabaliste Abukibak.

JE t'ai dit souvent, sage & savant Abukibak, qu'on ne pouvoit assez louer un homme de condition qui s'appliquoit aux Belles - Lettres, qui cultivoit son esprit; je te repeterai aujourd'hui la même chose au sujet de deux ou trois pièces de vers que je t'envvoie, & qui ont été faites

tes par un Gentilhomme * de mes amis. Il feroit à souhaiter que les Nobles dans tous les païs imitassent son exemple, & qu'ils ne comptassent pas si fort sur leur naissance, qu'ils cruissent qu'elle leur doit tenir lieu de tout. C'est bien abuser de la Noblesse, & bien peu connoître son origine, que de se figurer qu'elle doit suppléer au véritable mérite; elle est faite pour orner & pour récompenser le mérite, & non pour en donner. Dix siècles de Noblesse ne fauroient faire, je ne dis pas un honnête homme, mais même un homme aimable. Ho! Qu'il y a de gens de condition qui sont ennuyeux, & dont l'esprit & l'ame sont aussi roturiers que le corps est noble! Si ces gens favoient combien ils sont à charge à ceux qui les fréquentent, ils troqueroient sans doute, si cela étoit possible,

* L'Auteur de ces vers est Monsieur le Baron de Montolieu, autrefois Chambellan du Roi de Prusse, aujourd'hui Conseiller-Privé du Duc de Wurtemberg, Chevalier des Ordres de ce Prince, ancien Gouverneur de la Comté de Montbeillard. Quoique je n'aie jamais inseré dans mes Ouvrages aucune Pièce fugitive; cependant en faveur de l'Auteur, & pour exciter la jeune Noblesse à imiter son exemple & à cultiver les Belles-Lettres, je place ici avec plaisir ces deux ou trois Pièces, les ayant moi-même demandées avec instance à Mr. de Montolieu.

ble, une centaine d'années de leur Noblesse pour une légère portion de génie. Ces réflexions me meneroient trop loin, voici, sage & savant Abukibak, les vers que je t'ai promis.

D I S C O U R S,

Présenté au Jeune Duc de Wurtemberg, le 11. de Février 1740:
Anniversaire de sa naissance.

* **A**uguste Rejetton d'une excellente Race !
Comment des tes Aieux déjà tu suis
la trace ? †
Déjà ton goût paroît pancher pour les Beaux-
Arts ?
Tu dévores déjà les hauts faits des Césars ? §
Des plus riches vertus le partisan fidèle,
Déjà tu nous promets d'en être le modèle ?
Et ma Muse, attentive aux progrès de tes
ans,
Garderoit le silence ? Elle ; qui de tout tems
Sur les moindres sujets exerçant sa manie,
Pour Bacchus & l'Amour tourmenta son génie.
Non

* Charles-Eugene Duc de Wurtemberg, encore en âge de minorité.

† La plupart des Ducs ont aimé & favorisé l'accroissement des Sciences dans leurs Etats.

§ Ils ont tous été guerriers.

Non, malgré les dangers d'un si vaste projet,

Feignez, Muse, feignez d'ignorer quel trajet
Il est du simple au grand, du facile au pénible :

Aux traits de la Critique offrez-vous insensible;

Et sous l'ombre du Nom que vous allez chanter,

Montrez qu'une ame éprise bse, & peut tout tenter.

Oui, lorsque je te vois dans ta tendre jeunesse

Dévancer les leçons de la sage vieillesse ;
Dans un âge, où si peu l'on s'applique à penser,

Distinguer les talens, les savoir balancer :

Alors sans prodiguer mon encens, je l'avotie,
Peu content d'admirer, grand Prince ! je te loue,

Et malgré le respect qui devroit m'effraier,
Ma plume veut de l'encre, & mon cœur du papier.

Privé depuis trois ans de ton auguste Pere,
De ce Héros vanté *, sous les yeux de ta Mere †.

Princesse d'un grand cœur, d'un esprit cultivé ;
Pour l'Etat qui t'attend, tu te vois élevé.

Tu

* Charles-Alexandre son Pere, mort subitement le 12. de Mars. 1737.

† La Duchesse Marie-Auguste, née Princesse de la Tour & Tassis.

Tomie V.

V

Tu sens ainsi couler les ans de ton enfance,
 Exact en tes devoirs, rempli de confiance,
 En l'assidu travail de ton Conseil d'Etat * ,
 Qu'un Prince de ton sang dirige avec éclat † .
 Cependant ton esprit vif, plein d'intelligence,
 Voit qu'insensiblement le temps, le jour s'avance,
 Qui sent de tes sujets, sans le secours d'autrui,
 Tu dois être l'amour & le plus ferme appui.
 Que fais-tu ? Pour remplir dignement cette
 tâche,
 De bonne heure à se bat tu vises sans relâche ;
 Et suivant les avis de ton sage Mentor § ,
 Des exemples fameux tu te fais un trésor,
 Comme on voit au Printemps l'abeille diligente
 Ti-

* Pendant la minorité, le Conseil de la Régence, ou de l'administration, est composé selon les anciens usages, de six Ministres, dont trois sont Nobles. Ils partagent toute l'autorité de l'administration & de la tutelle, & les cas se décident par la pluralité des voix.

† L'Administrateur, ou Régent du Duché, en temps de minorité est toujours le premier Prince du sang, où le plus proche Agnat, s'il est majeur. A présent c'est le Duc de Wurtemberg-Œls Charles-Frédéric, dont les Etats sont situés en Saxe.

§ Mr. de Monleon, Gentilhomme Lorrain & Gouverneur de ce Prince. Il est Colonel à Brevet de l'Empereur, Adjudant-Général du Cercle de Souabe, & il s'acquitte de sa charge en habile & parfaitement honnête homme.

CABALISTIQUES, Lettre CLXIV. 339

*Tirer son miel des fleurs & du suc d'une plante.
Entre tes mains Polybe *, & l'instructif
Rollin,
Conservent peu de tems leur forme & leur
vélin.*

*Pour les Vers tu choisis l'ingénieux Voltaire,
Et quand du sérieux tu panois te distraire,
Quantz †, Graunt ‡, Hasse §, Hendel †,
par leurs touchans accords*

*De tes desirs naissans agitent les ressorts.
Le mérite, en un mot, est la source fertile
Où tu puises le vrai, l'agréable & l'utile;
Et si dans l'avenir je voulois pénétrer
Je verrois ton Esprit alors se concentrer
Dans tes doctes chartés que Wolf **, digne
d'envie,*

Re-

* Traduit en François avec les remarques du Chevalier Folard.

† Musicien, engagé à la Cour de Saxe, qui joue parfaitement de la flute traversière, compose de même, & a enseigné S. A. R. le Prince Roial de Prusse à en jouer en Maître.

‡ Premier Maître des Concerts du Prince Roial, Violon & Compositeur du premier ordre.

§ Premier Maître de Chapelle à la Cour de Saxe, connu par ses excellens Ouvrages.

† Compositeur fameux de l'Opera de Londres.

Ces quatre Messieurs excellent en composition, & ont une réputation connue & établie.

** M. Wolff est trop prisé des Savans pour

Y 2 en

Répand de toutes parts sur la Philosophie.

*Car, Prince, ne crois pas que l'Etre Souverain,
Oignant des Rois, des Ducs, leur donne un
titre vain.*

*S'il admet des Césars, il chérit un Mécène ;
L'intervalle des tems n'en dissout point la chaîne,
Et Wolf, ce divin Wolf, ce profond scrutateur,*

*Un jour le Sceptre en main verra son Seigneur *.*

Mais excuse l'effor, qui, de ta gloire avide,

*Sembla ouvrir des avis au bon goût qui te
guide,*

*Qui t'illumine en tout, & qui judicieux,
Concourant à te rendre, & tes sujets heureux,
De leurs droits & des tiens te fait unir l'E-
tude,*

*Et fait t'initier dans l'utile habitude,
De ne jamais user du souverain pouvoir
Pour forcer des sujets au-délà du devoir.*

*Prince, tel fut toujours le soin d'un bon Mo-
narque,
Avec ces sentimens il ne craint point la Par-
que ;*

Il

en parler. Le Prince Roïal a gouté, & suit ses principes.

* La prédiction s'est vérifiée depuis la composition de ces vers, par l'avenement du Prince Roïal à la Couronne. Ce n'est pas par cela seulement que M. Wolff triomphera, & triomphera de ses Antagonistes.

CABALISTIQUES, Lettre CLXIV. 341

Il consacre son Nom à l'Immortalité.

Le Prince & le sujet n'ont qu'un même traité;

Et tu fais qu'en Symbole on donne à la Puissance

Dans une main un Glaive, en l'autre la Balance,

Pour marquer que le bras qui peut vaincre & punir,

Jamais de l'équité ne doit se départir.

Ainsi t'étudiant à tout ce qui peut plaire,

De ta Parrie un jour tu deviendras le Pere.

Déjà ton doux abord, ta libéralité,

*Ce cœur, dont l'Indigent n'est jamais rebu-
té *,*

De cet heureux surnom t'affure le partage.

Remplis, Prince, remplis ce fortuné préfage,

Ne te lasses jamais d'un aussi bel emploi;

Aider les Malheureux, est l'ouvrage d'un Roi.

*Mais que fais-je? Où m'engage, ou m'em-
porte ma veine?*

Peindre tes attributs, en achever la chaîne,

Est un projet, auquel condredit ma raison.

Plus sage que ma Muse, elle m'oppose un non,

Qui, d'un ton soutenu de ses leçons sensées,

M'arrête ici tout court, & livre mes pensées

*Aux vœux que tes vertus entraînent sur leurs
pas:*

*Combien, Prince, en ce jour, combien n'en fais-
je pas?*

* On ne sauroit être plus charitable qu'il l'est.

L'ELOGE DE LA RETRAITE,
EN STANCES IR-
REGULIERES,

Présenté à S. A. R. DOUAIRIERE
DE WURTEMEERG, lorsque pour
se retirer à Göppingen, lieu de son
Doüaire, elle quitta la Cour de
Stutgard le 4. de Juin 1739.

R Etraite ! à qui ma Muse ensévelie
Dans le sommeil,
Doit aujourd'hui sa verve rétablie,
Et son réveil.
Daigne à jamais dans ces lieux solitaires
La garantir, par tes soins salutaires,
D'un sort pareil.

Qu'à mes accens, je vois d'objets en foule
Se présenter !
Prés émaillés, verds Coteaux, Eau qui coule,
Tout peut tenter ;
Mais non, mon Chant, plein d'une noble audace,
Veut de mon cœur suivre l'heureuse trace,
Sans s'écartter,
Et jusqu'à vous, Princesse incomparable,
Porter sa voix,
Puisque vous feute en ce Réduit aimable
Donnez des Loix.

II

Il est connu que l'encens vous offense ;
Mais pourriez-vous me blâmer que j'encense,

Le juste choix,
Qui vous donna du goût pour la retraite ?

Gout attrayant
Pour la vertu ! qui rarement s'arrête.

Aux faux brillant.
Frivole éclat ! qui trop aux Cours abonde,
Pour qu'à vos yeux le séjour du grand monde
Fût séduisant.

Sensible effet d'un jugement solide !
Qui sans bandeau

Court au réel ! Abandonne le ruidé,
Et trouve beau

Qu'un Mortel, las d'une vie orageuse,
S'en procure une aussi douce qu'heureuse,
Dans un Hameau.

Là, dites-vous, brille de la Nature
Le grand Môiteur.

Tout en infirmit, la plus vaste verdure
Comme la fleur.

Là, chaque objet dans sa simple structure
Taxe l'orgueil, la beauté, la parure,
D'humaine erreur.

C'est là, qu'on peut goûter dans l'innocence
De vrais plaisirs,

Qu'on peut remplir sans bruit & sans dépense
De bons désirs.

Vivre à son gré, riche, ou dans l'indigence,
Et ressentir la benigné influence
Des doux Zéphirs.

T
Tel est l'état où place la Retraite.

On suit son goût.

Sans s'intriguer, on y fournit sa traite

Fusques au bout.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'on en déloge ?

Car pour tracer en un mot son éloge,

On y peut tout.

T
On n'y voit point, vrais fleaux de la ville,

Le Tien, le Mien,

Sucre à sec par sa guerre civile

Le Citoien ;

La pauvreté, placée au rang des vices,

Ni l'Populé, en butte aux injustices,

Réduite à rien.

T
Après vous donc je concourrai, Princeffé,

Qu'en votre choix

Luit le bon goût, la vertu, la justesse

Tout à la fois ;

Et qu'il n'est rien, comme la solitude,

Pour concentrer notre ame dans l'étude

Des saintes Lotix.

T
Souffrez qu'ici ma Muse, hors d'haleine,

Borne son cours.

Puise influer la Bonté souveraine

Sur vos beaux jours ;

Les affranchir des dégoûts de la ville,

Et vous donner l'agréable & l'utile

Par son secours !

Joüissez-en jusques dans la vieillesse

Sans nul revers ;

Sans.

*Sans que jamais ni crainte, ni tristesse
Vienne au travers ;
Et sans qu'enfin votre bonté délaisse
L'Auteur des Vers.*



LES SAISONS ET LES AGES.

Allégorie, présentée à S. A. S. MADMAME LA PRINCESSE LOUISE DE WURTEMBERG, FILLE DE S. A. R., le 3. de Février 1740, Anniversaire de sa Naissance.

Comme chaque Saison, chaque Age a son
mérite,
Leur ordre se ressemble & leur propriété.
Rien n'en peut altérer ni suspendre la suite,
Et l'homme la mesure avec rapidité.

TLe Printemps saisit l'œil par sa vive parure.
L'Eté moins fier ; mais beau, forme & meurit
le fruit.

L'Automne offre & répand les dons de la
Nature.

L'Hyver jusqu'à sa fin, en repos s'en nourrit.

TC'est ainsi que l'on voit la brillante jeunesse
S'attirer les regards & captiver les sens :
Et telle on vous admire, adorable Princesse !
Dans ces Roses, ces Lys qu'offre votre Printemps.

Que ne sera-ce pas ? Quand votre Esté fertile
 Viendra mourir les fruits que promet votre
 Cœur ;
 Ces vertus d'un goût pur , dont la saveur
 utile
 Est le contre-poison des appas de l'erreur.

Votre Automne à son tour aura de quoi sur-
 prendre ,
 Et tels , de vos beaux dons , simples admirateurs ,
 Gagnés par votre exemple , alors viendront
 s'y rendre ,
 Pour se qualifier vos vrais Imitateurs.

Quand votre Hyver enfin couronnera votre
 âge ,
 Vous saurez , vous direz que tout est vanité ;
 Mais vous vous nourrirez du solide avantage
 D'en attendre l'issuë avec tranquillité.

Puisse ce foible essai de mon pinceau timide ,
 Avoir de vos faisons rencontré le Portrait.
 Il a pris pour couleurs mes vœux ; sans autre
 guide ,
 Mon cœur en a lui-même esquissé chaque traits.



LE-



L'ELOGE DU MARIAGE,

Adressé par l'Auteur à son Epouse.

Dans les accès d'une verte Jeunesse,
Du vrai bonheur on s'écarte sans cesse,
On méconnoît ses plus fiers ennemis.
Aux passions l'homme, alors trop soumis,
Aveuglément suit l'ardeur qui l'entraîne,
Et sans faire aucun souci, ni peine
D'un avenir redoutable & caché,
Au seul présent son cœur est attaché.

Que s'ensuit-il? Cette fatale yvresse
En épargne un, pour mille qu'elle blesse.
L'âge mur vient, on voudroit racheter
A prix de sang ce qui fut nous flatter,
Jusqu'au moment que notre ame, éclairée
De la raison, prit la route assurée.
On s'apperçoit hélas! souvent trop tard,
Que tel objet, décrépit de son fard,
Loin d'être beau, cache une forme hideuse :
Qu'une entreprise, une idée étoit creuse,
Quoiqu'à nos yeux par des chemins fleuris
Elle guidât nos vœux les plus chéris.

Tel Lysimond au Printemps de son âge
Se déchainoit contre le Mariage.

Etat

*Etat gênant ! Enfer anticipé,
S'écrioit-il ! par le vice dupé.*

*Volons plutôt, volons de Belle en Belle,
Tous les matins visitons vingt ruelles :
Ciel ! que d'ennuis dans un lit conjugal !
Très bien l'a dit cet Auteur jovial ;
Foin du pâté ! Toujours pâté d'anguilles,
Bien mieux vaudroient par fois des béatilles.*

*O Lysimond ! que ce raisonnement
Te paroifsoit, & doux, & concluant !
Mais aujourd'hui que ta force affoiblie ;
Que ta santé de cent maux affaillie ;
Et que tes fonds, en ragouts épuisés
Jusques à rien se sont subtilisés,
Tu voudrois bien qu'un petit ordinaire
Fût ton partage, il n'auroit rien d'austère.
Tu voudrois bien qu'une tendre Moitié
Soit par amour, ou fût-ce par pitié,
Remédiant à tes douleurs aiguës,
Se contentât de tes forces perdues.
Et si le sort, bizarre dans ses dons,
T'en donnoit une opulente en Biens-fonds ;
D'un héritier dans sa flamme impuissante
A chaque instant ton ame impatiente,
Imploreroit & tenteroit l'octroi.
Cher Lysimond ! quel creve-cœur pour toi ?
De n'avoir pas, à la fleur de ton âge,
De ta raison fait un meilleur usage ;
Oui, d'avoir pu dans tes fougueux accès
A l'Hymenée intenter un Procès,
Quand tu pouvois, lui voilant tes prémices,
De cet état savourer les délices.
Concluons donc qu'un Mortel est heureux ,
Lorf-*

CABALISTIQUES, *Lettre CLXIV.* 349

*Lorsqu'à vingt ans il pense en homme vieux,
Ses passions alors mises en bride,
Ont le bon sens, & pour frein, & pour guide:
Il les maîtrise; & jaloux de ses droits,
Il fait goûter d'Hymen les douces Loix.
On est flatté du tendre nom de Pere,
Et dans sa race on reçoit le salaire
D'une union que la fidélité
Attache au char de la félicité.*

Envoy.

*Petit Amour! qui dans tout bon Ménage
Dois présider aux nœuds du Mariage,
Porte ces Vers à ma chère Moitié.
Au lieu de feux, parlé - lui d'amitié;
Ce mot est plus du goût de l'Hymenée.
Dis - lui qu'encor je chéris la journée,
Où par un oui nos cœurs furent unis,
Et qu'à jamais j'en connoîtrai le prix.*

JE ne doute pas, sage & savant Abu-kibak, que tu ne trouves du feu, de l'imagination & de la délicatesse dans ces différentes Pièces; mais tu feras surpris lorsque tu sauras que l'Auteur de qui elles font, est né dans le fond de l'Allemagne, & qu'il y a été élevé. Des Poëtes François, je dis de bons Poëtes, ne desavoueroient point ces vers. En vérité cela fait honneur à la Noblesse Allemande, &

350 L . E T T R E S &c.

& il est flatteur pour elle d'avoir des Membres qui savent même dans les Langues étrangères s'expliquer avec toute la politesse des Auteurs, à qui ces Langues sont naturelles & maternelles.

JE te salue, sage & savant Abukibak.
Porte-toi bien.

Fin du Tome cinquième.



490.5

